L'HISTOIRE

DU REGNE

DE L'EMPEREUR

CHARLES-QUINT.

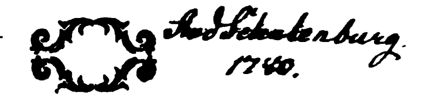
L'HISTOIRE
DU REGNE
DE L'EMPEREUR
CHARLES-QUINT,

Précédée d'un Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la destruction de l'Empire Romain jusqu'au commencement du seizieme Siecle.

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME CINQUIEME.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur & Libraire.

M. DCC. LXXV.



L'HISTOIRE

DU REGNE

DE L'EMPEREUR

CHARLES-QUINT.

LIVRE VII.

L'EMPEREUR essuya dans sa malheureuse entreprise contre les Algériens de grandes pertes, que le bruit public ne manquoit pas de grossir à mesure qu'il s'éloignoit du théâtre de cette catastrophe. François en profita pour commencer les hostilités qu'il méditoit depuis quelque temps; mais

1541. François renouvelle ses hostilités; ses motifs.

1541. il ne crut pas qu'il fût prudent de donner pour motif de cette résolution, ni ses anciennes prétentions au Duché de Milan, ni la promesse tant de fois violée par l'Empereur, de restituer ce pays. Le premier de ces motifs, qui auroit été suffisant pour l'empêcher de conclure la treve de Nice, ne l'étoit pas pour la rompre; & il ne pouvoit alléguer le dernier sans exposer la foiblesse de sa crédulité, en démasquant la mauvaise foi de son ennemi. Un des Généraux de l'Empire lui fournit un meilleur prétexte de prendre les armes, par un attentat qui ne pouvoit manquer d'exciter son ressentiment, eût-il autant aimé la paix qu'il avoit d'ardeur pour la guerre. François I avoit bien prévu qu'en signant la treve de Nice sans consulter Soliman, il offenseroit ce Monarque altier, qui regardoit une alliance avec la Porte, comme un honneur dont les Princes Chrétiens devoient s'enorgueillir. L'entrevue du Roi de France avec l'Empereur en Provence, & l'accueil qu'on fit à Charles, furent accompagnés de tant de démonstrations affectueuses de con-

fiance, que le Sultan soupçonna les deux rivaux d'avoir enfin oublié leur 1541.
ancienne inimitié, pour former contre la Puissance Ottomane, cette confédération générale, desirée depuis si long-temps dans la Chrétienté, & toujours vainement tentée. Charles avec ses artifices ordinaires, s'efforçoit de confirmer & de fortifier ces soupçons, en commandant aux émissaires qu'il avoit à Constantinople & dans toutes les Cours où Soliman entretenoit des liaisons, de publier que François & lui étoient si bien d'accord, qu'ils n'auroient plus à l'avenir que des sentiments, des vues & des projets communs (*a*). Ce ne fut pas sans difficulté que le Roi parvint à détruire ces impressions; mais l'adresse de Rincon son Ambassadeur à la Porte, & l'avantage manifeste qui résultoit pour cette Cour de commencer, de concert avec la France, des hostilités contre la Maison d'Autriche, déterminerent enfin Soliman à s'unir plus étroitement que jamais

(*a*) *Mémoires de Ribier, tom.* 1, *p.* 502

avec François. Rincon retourna vers
1541. son maître, chargé de lui communiquer un projet du Sultan pour engager les Vénitiens dans leur parti contre l'Empereur. Soliman qui venoit de conclure avec cette République une paix, à laquelle la médiation de François & les bons offices de Rincon avoient beaucoup contribué, pensa qu'il n'étoit pas impossible de gagner le Sénat par des offres avantageuses, qui, jointes à l'exemple du Roi de France, l'emporteroient dans l'esprit des Vénitiens sur quelques motifs de retenue & de bienséance. François saisit avidement cette ouverture; il dépêche de nouveau Rincon à Constantinople, lui enjoint de passer par Venise, avec Frégose, Génois, exilé de sa patrie; & donne à ces deux ministres plein pouvoir de poursuivre auprès du Sénat, la négociation qu'un envoyé de Soliman avoit déjà entamée (a). Cependant le Marquis du Guast, Gouverneur du Milanès, habile Officier,

Le meurtre des Ambassa-

(a) *Hist. di venet. da Purata*, 4, 125.

mais capable d'entreprendre & d'exécuter les violences les plus atroces, eut avis de ce dessein & de la destination des Ambassadeurs. Il savoit combien son maître desiroit de pénétrer les intentions du Roi de France, & de quelle conséquence il étoit d'en retarder l'exécution. Il aposta donc quelques soldats de la garnison de Pavie, qui surprirent Rincon & Frégose, lorsqu'ils s'embarquoient sur le Pô, les massacrerent, eux & une grande partie de leur suite, & se saisirent de leurs papiers. Lorsque François reçut la nouvelle d'un si horrible attentat, commis durant la treve & sur des personnes dont le caractere étoit sacré, même chez les nations barbares, la douleur qu'il reçut de la perte funeste de deux serviteurs fideles, l'inquiétude de voir ses projets suspendus, enfin tous les autres mouvements de son ame se confondirent dans le ressentiment de l'affront fait à sa Couronne. Il accusa hautement du Guast, qui, malgré son audace à se disculper de ce crime, en eut toute la honte sans en retirer aucun fruit; car les Ambassa-

1541. deurs de France est le prétexte de la guerre.

deurs avoient laissé derriere eux leurs
1541. instructions & tous les autres papiers d'importance. Le Roi de France envoya vers l'Empereur pour lui demander réparation d'une insulte, que le dernier & le plus lâche des Souverains n'auroit pu se résoudre à souffrir patiemment. Charles alors pressé de partir pour son expédition d'Afrique, essaya d'éluder les instances de François par des réponses ambiguës; mais celui-ci en appella à toutes les Cours de l'Europe, & mit en évidence l'atrocité de l'injure, la modération de sa conduite, & l'injustice de l'Empereur qui sembloit mépriser ses plaintes.

Malgré l'assurance avec laquelle du Guast protesta de son innocence, l'accusation du Roi eut plus de poids que tous ses serments. Du Bellay, qui commandoit pour la France en Piémont, vint à bout par ses soins & son adresse, de se procurer un détail circonstancié du complot; ce qui, joint au témoignage d'un grand nombre de parties intéressées, équivaloit presque à une preuve légale contre le coupable. D'après l'opinion du

public, fortifiée par cette nouvelle découverte, les plaintes de François parurent évidemment fondées sur la justice; & ses préparatifs de guerre ne furent point attribués à l'ambition ou au ressentiment, mais à la nécessité indispensable de venger l'honneur de sa Couronne (*a*). 1541.

Cependant, quelle que fût la justice de sa cause, & malgré l'appui du Sultan, ce Prince ne négligea pas de chercher d'autres alliés, pour contrebalancer les forces supérieures de l'Empereur; mais ses négociations eurent peu de succès. Henri VIII attaché de plus en plus à ses projets contre l'Ecosse, qu'il n'ignoroit pas devoir rompre ses liaisons avec la France, étoit plus disposé à prendre parti pour l'Empereur, qu'à favoriser les entreprises de François. Le Pape s'en tenoit inviolablement à son systême de neutralité, & son exemple étoit suivi par les Vénitiens, malgré les sollicitations de Soliman. Les Allemands, satisfaits de la liberté de

(*a*) Du Bellay, 367, &c. Jovii, *hist. lib.* 40, 268.

1541. conſcience qu'on leur avoit laiſſée, ſe trouvoient intéreſſés à ménager l'Empereur plutôt qu'à lui déplaire. Les ſeuls alliés de François furent d'abord les Rois de Danemarck & de Suede, qui, dans ce nouveau démêlé, avoient été flattés de prendre part aux querelles des plus puiſſants Monarques du midi, & en ſecond lieu, le Duc de Cleves qui étoit en diſpute avec Charles, pour la poſſeſſion de Gueldres; mais les États des deux premiers Souverains étoient ſi loin du théâtre de la guerre, & la puiſſance du dernier étoit ſi peu conſidérable, que François ne gagna pas beaucoup à leur alliance.

Activité de François dans ſes préparatifs de guerre.

Cependant il ſuppléa par ſon activité aux reſſources qui lui manquoient. Attaqué pour lors d'une maladie produite par ſes débauches, & qui devoit en arrêter le cours, il eut tout le loiſir de s'appliquer aux affaires avec plus d'ardeur qu'auparavant. Mais ce même mal, en le ſevrant des plaiſirs, le rendit auſſi plus chagrin & plus difficile avec ſes miniſtres. Sa mauvaiſe humeur s'aigriſſant encore par la conſidération des

fausses démarches où l'on venoit de l'entraîner, & des insultes qu'il avoit reçues, quelques-uns de ceux en qui il avoit le plus de confiance, se virent privés de leurs emplois. A la fin, il disgracia Montmorency lui-même, qui depuis long-temps gouvernoit ses affaires civiles & militaires, avec toute l'autorité d'un ministre aussi chéri qu'estimé de son maîtres; & François, jaloux de montrer que la vigueur ni la prudence de son administration ne souffriroient point de l'éloignement d'un si puissant favori, redoubla de diligence pour se préparer à ouvrir la campagne par quelque action d'éclat. 1541.

Il forma donc cinq armées; l'une devoit agir dans le Luxembourg, sous les ordres du Duc d'Orléans, secondé du Duc de Lorraine, qui étoit chargé de le guider dans l'art de la guerre; une autre, commandée par le Dauphin, marcha vers les frontieres d'Espagne. Le Brabant fut le théâtre de la troisieme; elle étoit conduite par Van-Rossen, Maréchal de Gueldres, & composée en grande partie de troupes de Cleves; la quatrieme qui avoit 1542.

Il met cinq armées en campagne.

pour Général le Duc de Vandôme, bordoit les confins de la Flandre; & la derniere, formée des troupes cantonnées dans le Piémont, fut confiée à l'Amiral Annebaut. Par cette disposition, le Dauphin & son frere se trouvoient placés dans le plus vaste champ des conquêtes & de la gloire. L'armée du premier montoit à quarante mille hommes, & celle du dernier à trente mille. On ne peut s'empêcher d'être surpris que François avec un appareil si nombreux & si formidable, ne se soit pas jetté sur le Milanès qui avoit été si long-temps l'objet de ses desirs & de ses entreprises; mais le souvenir des désastres qu'il y avoit essuyés dans ses premieres expéditions, & la difficulté de soutenir la guerre à une si grande distance de ses Etats, avoient insensiblement rallenti cette ardeur de s'établir en Italie. Il crut devoir essayer d'un autre côté la fortune de ses armes; comme il n'y avoit sur les frontieres d'Espagne qu'un petit nombre de villes en état de résister, & point d'armée à lui opposer, il se flattoit d'y arriver, avant que Char-

1542.

les pût arrêter ses progrès, & de reprendre sans obstacle, le Comté de Roussillon, démembré depuis peu de la Couronne de France. La nécessité de soutenir son allié le Duc de Cleves, & l'espérance d'avoir par son moyen, un corps considérable de troupes Allemandes, le déterminerent à agir avec vigueur dans les Pays-Bas. 1542.

Le Dauphin & le Duc d'Orléans ouvrirent la campagne presque en même-temps. Le premier mit le siege devant Perpignan, capitale du Roussillon, & le second entra dans le Luxembourg. Le Duc poussa ses opérations avec autant de rapidité que de bonheur; à peine une ville étoit emportée, qu'une autre avoit le même sort, jusqu'à ce qu'enfin dans tout ce vaste Duché il ne resta plus que Thionville à l'Empereur. Les Provinces voisines même n'auroient pu lui résister, s'il ne se fut arrêté dans le cours de ses succès. Le bruit se répandit que Charles vouloit hasarder une bataille pour sauver Perpignan; soudain, le Duc, poussé par une ardeur de jeunesse, ou peut-être par sa jalousie contre un frere qu'il haïs- Juin. Opérations de ces armées.

soit, abandonna toutes ses conquêtes, & courut vers le Roussillon, afin de partager l'honneur de la victoire.
1542.

Après son départ, une partie de ses soldats se débanda, d'autres déserterent; & ce qui en resta, réduit à l'inaction, se cantonna dans les villes déjà prises. Cette conduite qui laisse une tache flétrissante sur l'esprit ou sur le cœur de ce Prince, & peut-être sur l'un & sur l'autre, non-seulement lui enleva toutes les belles espérances d'une campagne si bien commencée, mais encore donna le temps à l'ennemi de recouvrer avant la fin de l'été, tout ce qu'il avoit perdu. L'Empereur étoit trop prudent pour risquer sur les frontieres d'Espagne une bataille dont la perte pouvoit mettre en danger ce Royaume. Perpignan étoit mal fortifié, vivement attaqué; mais il se trouvoit bien muni de provisions de guerre & de bouche, par la vigilance de Doria (a); & le Duc d'Albe, que son caractere

(a) Sigon. *vita A. Doriæ*, p. 1191.

opiniâtre rendoit propre à soutenir un siege jusqu'à la derniere extrêmité, défendit cette place avec tant de vigueur, qu'à la fin les François, affoiblis par les maladies, repoussés dans plusieurs assauts & désespérant du succès, abandonnerent leur entreprise après six mois de fatigue, & se retirerent dans leur pays (*a*). Ainsi, soit défaut de conduite de sa part, soit supériorité de prudence & de forces dans son rival, François, après ces grands préparatifs qui lui avoient coûté tant d'argent & de travaux, n'en recueillit aucun fruit qui répondît à ses espérances & à l'attente de l'Europe. Le seul avantage solide de cette campagne, fut l'acquisition de quelques villes du Piémont, que du Bellay emporta plutôt par stratagême & par adresse, que par la force des armes (*b*).

1542.

Cependant l'Empereur & le Roi de France, quoique tous deux épui-

1543. Préparatifs pour une autre campagne.

(*a*) Sandov. *hist. tom.* 2, 315.

(*b*) Sandov. *hist.* 2, 318. Du Bellay, &c. Ferrer, 9, 237.

1543. sés par tant d'inutiles efforts, ne sentoient point rallentir leur animosité mutuelle. Chacun d'eux employa de son côté sa vigilance & son industrie à se faire de nouveaux alliés qui fussent capables de lui donner la supériorité dans la campagne suivante. Charles profitant de la terreur qu'avoit causée aux Espagnols la subite invasion de leur pays, obtint des Etats de plusieurs Royaumes, des subsides plus considérables que les subsides ordinaires (*a*). En même-temps il emprunta une grosse somme à Jean, Roi de Portugal; & pour sûreté de cette dette, il le mit en possession des isles Moluques, lui abandonnant le commerce précieux des épiceries que fournit cette partie du globe. Non content de ces mesures, il traita du mariage de Philippe, son fils unique, alors dans sa seizieme année, avec Marie, fille de ce Monarque, qui lui donna une dot telle qu'on pouvoit l'attendre du Prince le plus ri-

(*a*) Ferreras, 238, 241. Jovii, *hist. lib.* 42, 298, 6.

che de l'Europe. Ensuite il engagea les Cortès d'Aragon & de Valence à reconnoître Philippe pour l'héritier de ces deux Couronne, & il en obtint le don accoutumé dans ces sortes d'occasions. Ces subsides extraordinaires le mirent en état de grossir ses armées d'Espagne, au point d'en pouvoir détacher un grand corps vers les Pays-Bas, & d'en laisser cependant assez pour la défense du Royaume. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de l'Espagne, dont il confia le gouvernement à son fils, il s'embarqua pour aller en Allemagne par l'Italie. Mais malgré son attention à se procurer des fonds pour soutenir la guerre, il sut pourtant résister aux offres artificieuses de Paul III, qui n'ignoroit pas combien ce Prince avoit besoin d'argent. Ce Pontife ambitieux qui épioit & saisissoit toutes les occasions d'élever sa famille, sollicita l'investiture du Duché de Milan pour son petit-fils Octave, déjà gendre de l'Empereur ; & il tenta ce Prince par l'appas d'une somme qui pouvoit suffire aux fraix de son armement. Mais celui-ci déterminé à ne point aliéner

1543.

Mai.

une ſi belle Province, & d'ailleurs
1543. mécontent du Pape qui avoit toujours refuſé de ſe joindre à lui contre François, rejetta nettement ſes propoſitions. Il porta même le reſſentiment juſqu'à s'oppoſer au deſſein de Paul, qui vouloit détacher Parme & Plaiſance du patrimoine de S. Pierre, pour les donner à ſon fils & à ſon petit-fils, à titre de fief relevant du ſaint Siege. Comme il ne lui reſtoit plus aucun moyen de tirer de l'argent des Etats d'Italie, il rappella les garniſons qu'il avoit tenues juſqu'alors dans les citadelles de Florence & de Livourne; ce qui lui valut un préſent conſidérable de Côme de Médicis, qui vit par-là ſon indépendance aſſurée, & ſe trouva maître des deux forts, nommés avec raiſon les entraves de la Toſcane (*a*).

Mais les vues de Charles s'étendoient plus loin, & la ligue offenſive qu'il avoit conclue avec Henri

(*a*) Adriani *Iſtoria*, 1, 195. Sleid. 312. Jovii, *hiſt. lib.* 43, p. 310. *Vita di Coſ. Medici*, *di Baldini*, p. 34.

VIII, pouvoit lui procurer de plus grands avantages que tous ses préparatifs. Quelques petits démêlés dont j'ai déjà parlé, avoient commencé à dégoûter ce Roi, de l'alliance de François; & de nouveaux incidents concoururent à l'en détacher tout-à-fait. Henri, aussi ardent pour établir l'uniformité de religion en Angleterrer, que jaloux de faire des prosélites de ses opinions, avoit formé le dessein de persuader à son neveu le Roi d'Ecosse, de rejetter la suprématie du Pape, & d'adopter la réformation qu'il venoit de faire recevoir dans son Royaume. Il suivit ce projet avec son impétuosité naturelle; & comme il ne croyoit pas Jacques fort scrupuleux sur l'article de la religion, il lui fit des propositions si avantageuses, qu'il ne douta presque point du succès. Elles furent en effet reçues de maniere à flatter ses espérances. Mais le Clergé d'Ecosse prévoyant que la ruine de l'Eglise suivroit bientôt l'union de leur Roi avec l'Angleterre; les partisans de la France craignant de leur côté que cette Couronne ne perdît toute son influence

1543.

Négociations de l'Empereur avec Henri VIII.

Rupture de Henri avec la France & l'Ecosse.

sur les affaires de l'Ecosse, ces deux
1543. factions se lierent; & par leurs insinuations & leurs brigues, détruisirent entiérement le plan de Henri, au moment même où il en attendoit l'effet. Ce Monarque trop altier pour souffrir cet affront, qu'il attribuoit aux artifices des François autant qu'à la légéreté de Jacques, prit aussi-tôt les armes, & menaça de dépouiller de son Royaume un Prince dont il ne pouvoit s'assurer l'amitié. En même-temps, par animosité contre François, il se hâta de négocier avec l'Empereur une alliance qui fut aussitôt acceptée qu'offerte. Mais avant que ce traité fût entiérement conclu, pendant que le Roi d'Angleterre faisoit la guerre en Ecosse, Jacques V mourut, & laissa la Couronne à Marie, sa fille unique, encore en bas âge. Cet événement changea tous les projets de Henri sur ce Royaume. Renonçant à celui de le conquérir, il jugea plus avantageux & plus facile de l'unir au sien par le mariage de son fils unique, Edouard, avec la jeune Reine. Mais il avoit à craindre une opposition vigoureuse de la fac-

tion Françoise en Ecosse, qui commençoit déjà à intriguer pour déconcerter toutes ses mesures. La nécessité de prévenir cette faction & d'empêcher François de lui prêter du secours, confirma de plus en plus Henri dans la résolution de rompre avec ce Prince, & l'obligea de mettre la derniere main à son traité d'alliance avec l'Empereur. 1543.

Les premiers articles de cette ligue tendoient à assurer d'abord l'amitié entre les deux Souverains, & leur défense mutuelle. On stipuloit ensuite les demandes qu'ils devoient faire au Roi de France, chacun de son côté, & l'on régloit le plan de leurs démarches, en cas qu'il refusât de leur donner satisfaction. Ils convinrent donc d'exiger de François, que non-seulement il renonceroit à l'alliance des Turcs qui avoit été la source de tant de maux pour la Chrétienté, mais encore qu'il accorderoit des réparations pour les dommages que cette union illégitime avoit occasionnés; que de plus, il rendroit la Bourgogne à l'Empereur, & cesseroit immédiatement toute hostili-

Le 2 Février. Alliance entre Charles & Henri.

té, afin de laisser Charles en liberté
1543. de s'opposer à l'ennemi commun de la foi; qu'enfin il payeroit sans délai les sommes dues à Henri, ou qu'il lui livreroit quelques villes pour nantissement de la dette. S'il n'acquiesçoit pas à tous ces articles dans l'espace de quarante jours, les deux Monarques s'engageoient à entrer en France, chacun à la tête de vingt mille hommes d'infanterie & de cinq mille chevaux, avec la promesse de ne point quitter les armes qu'ils n'eussent recouvré, l'un la Bourgogne & les villes de la Somme; l'autre, la Normandie & la Guyenne, ou même toute la France (a). Des hérauts furent chargés de ces impérieuses propositions, & quoiqu'ils ne pussent entrer dans ce Royaume, les deux Souverains se crurent en droit d'exécuter leurs conventions.

[illegible] François de son côté, ne mettoit pas moins de diligence dans ses préparatifs pour la campagne prochaine. Il s'appercevoit depuis long-temps du

(a) Rym. [illegible]

mécontentement de Henri; tous ses efforts pour le ramener ayant été inutile, il s'attendit d'après la connoissance qu'il avoit de son caractere, que des hostilités déclarées suivroient bientôt son refroidissement. Sa ressource fut donc de redoubler d'instances auprès de Soliman, afin d'en obtenir un secours suffisant pour balancer l'union des forces de l'Empereur & de l'Angleterre. Comme il s'agissoit de remplacer les deux Ambassadeurs assassinés par du Guast, il envoya d'abord à Venise, & de cette ville à Constantinople, Paulin, capitaine d'infanterie. François le jugea propre à cette commission importante, sur la recommandation de du Bellay, qui avoit fait l'épreuve de ses talents & de son adresse dans plusieurs négociations. Paulin ne trompa point l'opinion qu'on avoit de son courage & de son habileté. Les dangers de la route ne l'arrêterent pas. Dès qu'il fut arrivé à Constantinople, il insista si vivement sur les demandes de son maître, & sut si bien se prévaloir des circonstances, qu'il leva toutes les difficultés qu'opposoit le

1543.

1543. té, afin de laisser Charles en liberté de s'opposer à l'ennemi commun de la foi ; qu'enfin il payeroit sans délai les sommes dues à Henri, ou qu'il lui livreroit quelques villes pour nantissement de la dette. S'il n'acquiessoit pas à tous ces articles dans l'espace de quarante jours, les deux Monarques s'engageoient à entrer en France, chacun à la tête de vingt mille hommes d'infanterie & de cinq mille chevaux, avec la promesse de ne point quitter les armes qu'ils n'eussent recouvré, l'un la Bourgogne & les villes de la Somme ; l'autre, la Normandie & la Guyenne, ou même toute la France (a). Des hérauts furent chargés de ves impérieuses propositions, & quoiqu'ils ne pussent entrer dans ce Royaume, les deux Souverains se crurent en droit d'exécuter leurs conventions.

Négociations de François avec Soliman.

François de son côté, ne mettoit pas moins de diligence dans ses préparatifs pour la campagne prochaine. Il s'appercevoit depuis long-temps du

(a) Rym. XIV. 768. Herb. 238.

mécontentement de Henri ; tous ses efforts pour le ramener ayant été inutile, il s'attendit d'après la connoissance qu'il avoit de son caractère, que des hostilités déclarées suivroient bientôt son refroidissement. Sa ressource fut donc de redoubler d'instances auprès de Soliman, afin d'en obtenir un secours suffisant pour balancer l'union des forces de l'Empereur & de l'Angleterre. Comme il s'agissoit de remplacer les deux Ambassadeurs assassinés par du Guast, il envoya d'abord à Venise, & de cette ville à Constantinople, Paulin, capitaine d'infanterie. François le jugea propre à cette commission importante, sur la recommandation de du Bellay, qui avoit fait l'épreuve de ses talents & de son adresse dans plusieurs négociations. Paulin ne trompa point l'opinion qu'on avoit de son courage & de son habileté. Les dangers de la route ne l'arrêterent pas. Dès qu'il fut arrivé à Constantinople, il insista si vivement sur les demandes de son maître, & sut si bien se prévaloir des circonstances, qu'il leva toutes les difficultés qu'opposoit le

1543. Sultan. Les Pachas même qui s'étoient déclarés au Divan contre l'alliance avec les François, soit que ce fût leur opinion, soit qu'ils fussent gagnés par les émissaires de l'Empereur, se virent contraints au silence (*a*). Barberousse reçut ordre de s'embarquer avec une puissante flotte, & de diriger toutes ses opérations sur celles du Roi de France. Mais ce Monarque ne fut pas si heureux dans ses tentatives auprès des Princes de l'Empire. Dans le dessein de manifester son zele pour la foi Catholique, afin d'effacer les mauvaises impressions qu'avoit faites son alliance avec les Turcs, il avoit cru nécessaire de punir avec une extrême rigueur ceux de ses sujets qui avoient embrassé la religion Protestante; mais il ne fit par-là qu'élever une barriere entre lui & ceux des Allemands qui étoient portés par inclination & par intérêt à le seconder (*b*). Il avoit cependant

(*a*) Sandov. *hist. tom.* 2, 346. Jovius, *hist. lib.* 41, 285, &c. 300, &c. Brantome.

(*b*) Sek. *lib.* 3, 403.

un avantage réel sur l'Empereur : la contiguité de tous ses Etats & l'étendue de l'autorité royale en France, le garantissoient des délais & des contre-temps qui sont inévitables par-tout où le peuple pourvoit aux frais de la guerre par des subsides précaires & souvent trop modiques. Ainsi ses préparatifs se faisoient avec vigueur & célérité, tandis que ceux de Charles étoient toujours lents & suspendus, à moins que des secours étrangers, ou quelque expédient extraordinaire, ne vinssent le tirer d'embarras. 1543.

Ouverture de la campagne dans les Pays-Bas.

François portant toutes ses forces dans les Pays-Bas, y tint la campagne avant que l'ennemi s'y présentât. Il se rendit maître de Landrecy, & fit fortifier cette place avec grand soin, parce qu'elle étoit la clef du Hainaut. De là, tournant à droite, il entra dans le Duché de Luxembourg, qu'il trouva sans défense, comme l'année précédente. Cependant l'Empereur ayant composé une armée de troupes ramassées dans les différents pays de sa domination, se jetta sur le territoire du Duc de Cleves, duquel il avoit juré de tirer

1543. une vengeance exemplaire. Ce Prince, dont la position & la conduite rappelloient l'état où l'on avoit vu Robert de la Marck dans la premiere guerre entre Charles & François, eut aussi le même sort. Comme il n'avoit pas assez de troupes pour faire face à l'Empereur qui s'avançoit à la tête de quarante-quatre mille hommes, il se retira à son approche, & les Impériaux, maîtres de la campagne, investirent aussi-tôt Duren.

L'Empereur s'empare du Duché de Cleves.

Cette ville, quoique vigoureusement défendue, fut prise d'assaut; tous les habitants furent passés au fil de l'épée, & les maisons réduites en cendres. Ce terrible exemple de sévérité répandit aux environs une consternation si générale, que toutes les autres villes, même celles qui étoient en état de résister, envoyerent leurs clefs à l'Empereur. Le Duc lui-même, avant qu'un détachement François pût arriver à son secours, fut obligé de lui faire une soumission qui dégradoit sa dignité de Souverain. Admis en la présence de ce Monarque, il se mit à genoux avec huit de ses principaux sujets, pour implorer sa clémence.

clémence. Charles le laissa dans cette posture humiliante ; & le fixant d'un air fier & implacable, le renvoya à ses ministres. Mais les conditions qu'on lui prescrivit ne furent pas aussi rigoureuses qu'il devoit l'attendre d'une pareille réception ; on l'obligea de renoncer à toutes prétentions sur le Duché de Gueldres, & à rompre son alliance avec la France & le Danemarck, pour s'unir à l'Empereur & au Roi des Romains. Tous ses Etats héréditaires lui furent restitués à ce prix, excepté deux villes que Charles garda comme des otages de sa fidélité pendant la guerre ; ensuite on le rétablit dans tous ses privileges de Prince de l'Empire. Peu de temps après, l'Empereur, pour gage d'une sincere réconciliation, lui donna en mariage une des filles de son frere Ferdinand (*a*).

1540.

Le 7 Septembre.

Après le châtiment du Duc de Cleves, qui, en privant François d'un de ses alliés, ajoutoit aux domaines

Siege de Landrecy.

(*a*) Haræus, *annal. Brabant.* tom. 1, 628. *Recueil des traités*, 2, 225.

de Charles une grande Province, contiguë à ses Etats des Pays-Bas, ce
1543. Prince s'avança dans le Hainaut, & mit le siege devant Landrecy. Il y fut joint par un corps de six mille Anglois, sous le commandement du Chevalier Jean Walpol; c'étoit-là le premier fruit de son alliance avec Henri. La garnison composée de vieux soldats commandés par de la Lande & Dessé, Officiers de réputation, fit une vigoureuse résistance. François marcha avec toutes ses forces au secours de la place; Charles couvroit le siege. Tous deux étoient déterminés à hasarder une action décisive, & l'Europe entiere s'attendoit à voir finir de si longs démêlés par une bataille entre deux grandes armées, que ces Souverains commandoient en personne. Mais l'espace qui séparoit les deux camps étoit disposé de maniere que le désavantage devoit être pour celui qui tenteroit l'attaque, & ni l'un ni l'autre n'en voulut courir le risque. Au milieu des mouvements que faisoit chacun d'eux pour attirer son ennemi dans le piege, ou pour l'éviter, François se conduisit avec

tant de bonheur & d'habileté, qu'il parvint à faire entrer des troupes fraîches dans la ville avec un convoi de provisions. L'Empereur désespérant alors du succès, prit ses quartiers d'hyver (a) pour se garantir des rigueurs de la saison qui auroit causé la ruine de son armée. 1543.

Soliman entre dans la Hongrie.

Cependant Soliman, fidele à tous ses engagements avec la France, entra dans la Hongrie à la tête d'une nombreuse armée. Les Princes de l'Empire voyant Charles employer toutes ses forces contre François, ne firent pas de grands efforts pour sauver un pays qu'il sembloit vouloir sacrifier; de sorte qu'il ne se trouva aucun corps de troupes pour arrêter les progrès du Sultan. Il assiégea l'une après l'autre, Cinq-églises, Albe & Gran; ces trois villes, les plus considérables de la Hongrie, appartenoient à Ferdinand. La premiere fut prise d'assaut, les deux autres se rendirent, & presque tout le Royaume se soumit

(a) Du Bellay, 405, &c.

1543. au joug des Turcs (*a*). Vers le même temps, Barberousse s'étant embarqué avec une flotte de cent dix galeres, cotoya la Calabre, fit une descente à Reggio, qu'il saccagea & brûla; delà s'avançant à l'embouchure du Tibre, il s'y arrêta pour faire eau. Les habitants de Rome ignorant la destination de cet armement, furent saisis d'une si grande terreur, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. La ville alloit rester déserte, si Paulin, l'Envoyé de France, ne leur eût rendu le courage par des lettres, où il protestoit qu'aucun Etat allié du Roi son maître, n'avoit à craindre ni violence ni insulte de la part des Ottomans (*b*). D'Ostie, Barberousse fit voile pour Marseille. Il y fut joint par la flotte Françoise qui portoit un corps de troupes, commandé par le Comte d'Enguien, jeune & vaillant Prince de la Maison de Bourbon. Ces flottes dirigerent ensemble

Descente de Barberousse en Italie.

(*a*) Istuanhaff. *hist. Hung.* l. 15, 167.

(*b*) Jovii, *hist. l.* 43, 304, &c. Pallavic. 160.

leur route vers Nice, dernier asyle de l'infortuné Duc de Savoie. Ce fut-là qu'au grand scandale de toute la Chrétienté, on vit les lis de la France & le croissant de Mahomet, s'unir contre une forteresse où la Croix de Savoie étoit arborée. Cependant la ville fut vigoureusement défendue contre les deux armées, par Montfort, Gentilhomme Savoyard, qui soutint un assaut général, & fit perdre beaucoup de monde aux ennemis avant de se retirer dans le château. Ce fort situé sur un rocher, ne pouvoit être entamé ni par l'artillerie ni par les mines. Il tint si long-temps, que Doria eut le loisir de s'en approcher avec sa flotte, & le Marquis du Guast avec un corps de troupes de Milan. Dès que les François & les Turcs eurent avis de ces renforts, ils leverent le siege (a); & le Roi, pour se dédommager de l'opprobre dont il s'étoit couvert par une telle alliance, n'eut pas même la consolation du succès.

1543. 10 Août.

8 Sept.

(a) Guichenon, *histoire de Savoie*, tom. 1, p. 651. Du Bellay, 425, &c.

1543.
Préparatifs pour une nouvelle campagne.

En considérant le peu de progrès qu'on avoit fait de part & d'autre durant cette campagne, on devoit s'attendre à voir traîner la guerre en longueur entre deux Monarques dont les forces étoient dans une sorte d'équilibre, & qui trouvoient dans leurs talents & leur activité des ressources inépuisables. Chacun d'eux pouvoit ruiner ses propres Etats, avant de conquérir ceux de son adversaire. Ainsi Charles & François eussent desiré la paix s'ils n'avoient consulté que leur intérêt ou la prudence; mais l'animosité personnelle qui se mêloit dans tous leurs différends, étoit devenue si violente & si implacable, que le plaisir de la satisfaire l'emportoit sur toute autre considération, & que chacun s'occupoit plus à nuire à son ennemi qu'à chercher son propre avantage. La saison ne les eut pas plutôt forcès à suspendre les hostilités, que sans aucun égard ni aux sollicitations réitérées du Pape, ni à ses paternelles exhortations pour le rétablissement de la paix, ils commencerent à préparer

les opérations de la campagne suivante avec une ardeur qui croissoit en proportion de leur haine. Charles s'attacha d'abord à gagner les Princes de l'Empire, & s'efforça de soulever contre François la masse pesante du corps Germanique. Mais pour bien entendre les démarches qu'il fit à ce sujet, il est nécessaire de reprendre l'histoire de l'Allemagne depuis la diete de Ratisbonne, tenue en mil cinq cent quarante & un.

1543.

Affaires d'Allemagne.

Vers le temps où cette assemblée se rompit, Maurice succéda à son pere Henri dans la partie de la Saxe qui appartenoit à la branche Albertine de la Maison souveraine de cet Electorat. Ce jeune Prince qui n'avoit encore que vingt ans, montroit déjà les grands talents qui devoient lui donner tant de part aux affaires d'Allemagne. Dès qu'il prit le timon du gouvernement, il dédaigna les routes ordinaires, & ses premiers pas annoncerent de grands desseins. Quoique scrupuleusement attaché par son éducation & ses principes au protestantisme, il refusa d'entrer dans la

Maurice de Saxe succede à son pere.

Projets & conduite de ce jeune Prince.

ligue de Smalkalde. Il vouloit, disoit-il, maintenir la pureté de la Religion; mais non s'embarrasser dans les démêlés politiques & dans les cabales qu'elle enfantoit. Il prévoyoit dès-lors la rupture qui alloit éclater entre Charles & les confédérés; & présumant lequel l'emporteroit des deux partis, au-lieu de témoigner à l'Empereur de l'inquiétude & des soupçons comme les autres Protestants, il affecta de lui montrer une confiance sans bornes, & lui fit sa cour avec la plus grande assiduité. En 1542, lorsque les réformés refuserent, ou du moins n'accorderent qu'avec peine de foibles secours à Ferdinand pour défendre la Hongrie, Maurice alla se joindre à lui, & se signala par son zele & son courage. Dès la premiere campagne de Charles, il lui amena un corps de ses propres troupes. Les agréments de sa personne, sa dextérité dans tous les exercices militaires, & cette intrépidité naturelle qui le rendoit avide de dangers, le distinguoient encore moins que l'habileté & l'adresse avec laquelle il sut s'insinuer dans la faveur

1543.

de l'Empereur (*a*). Tandis que par une conduite qui paroissoit étrange à tous ceux de sa religion, Maurice captivoit ainsi les bonnes graces de ce Monarque, il commençoit à montrer de la jalousie contre son cousin l'Electeur de Saxe. Cette passion secrete qui devint dans la suite si fatale au dernier, avoit déjà presque occasionné une rupture entre ces deux Princes. Dès que Maurice fut parvenu au gouvernement, ils prirent les armes l'un contre l'autre avec une égale fureur, pour un vain droit de jurisdiction dans une petite ville des bords de la Moldave. Mais au moment d'en venir aux mains, ils furent arrêtés par le médiation du Landgrave de Hesse, & par la puissante autorité des remontrances de Luther (*b*). 1543.

Cependant le Pape, quoique très-irrité des concessions que l'Empereur avoit faites aux réformés à la diete

Le Pape propose d'assembler un concile général à Trente.

(*a*) Sleid. 317. Seck. l. 3, 371, 486, 428.

(*b*) Sleid. 292. Seck. *lib.* 3, 403.

de Ratisbonne, étoit si vivement sol-
1539. licité d'assembler un concile, soit par
les partisans zélés du saint Siege, soit
par des personnes mêmes dont les
opinions & les desseins pouvoient lui
être suspects, qu'il ne crut pas pou-
voir différer davantage à le convo-
quer. Plus on avoit eu de peine à
l'obtenir, plus on attendoit avec im-
patience l'effet de ces décisions. Mais
voulant du moins y donner la loi
& diriger toutes les opérations de
Le 3 Mars. l'assemblée, le Pontife ne perdit pas
de vue sa premiere résolution de choi-
sir pour cet objet, une ville d'Italie
où les Ecclésiastiques à ses gages &
dépendants de sa faveur, pussent se
rendre sans peine & à moins de fraix.
Il donna au Nonce qu'il avoit à la
diete de Spire, en 1542, l'ordre de
renouveller cette proposition si sou-
vent rejettée des Allemands, & l'au-
torisa, s'il trouvoit toujours la mê-
me répugnance dans les esprits, à
proposer pour le lieu du concile la
ville de Trente dans le Tirol, sou-
mise au Roi des Romains, & située
sur les confins de l'Allemagne & de
l'Italie. Les Princes Catholiques, après

avoir réprésenté dans la diete que le choix de Ratisbonne, Cologne, ou quelques autres grandes villes de l'Empire, eût été plus avantageux pour le bien général, finirent par s'en tenir à la premiere offre de Paul. Mais les Protestants témoignerent un mécontentement universel, & déclarerent qu'ils ne reconnoîtroient point un concile convoqué hors des limites de l'Empire par l'autorité du Pape, & dans lequel il se réservoit le droit de présider (*a*). 1543.

Le 23 Mai 1542. Il convoque le concile par une bulle.

Paul sans s'inquiéter de cette opposition, publia la bulle du concile, nomma trois Cardinaux pour y assister comme ses Légats, & leur prescrivit de se rendre à Trente avant le premier de Novembre, jour qu'il avoit fixé pour l'ouverture de cette assemblée. Mais s'il eût desiré le concile aussi sincérement qu'il le prétendoit, il n'auroit pas choisi pour le tenir, un temps si peu convenable. On ne pouvoit guere s'attendre en ce moment à voir régner dans les

(*a*) Sleid. 291. Seck. *lib.* 3, 283.

esprits ce concert & ce calme, qui
1543. seuls peuvent assurer la liberté &
l'autorité des délibérations : d'ailleurs,
la guerre cruelle qui étoit alors allumée entre l'Empereur & François, ne permettoit pas aux Ecclésiastiques de la plus grande partie de l'Europe, d'arriver tranquillement à Trente. Les Légats y demeurerent plusieurs mois sans qu'il y parût personne, si ce n'est quelques Prélats des Etats du Pape ; & ce Pontife se vit contraint pour éviter le ridicule & le mépris aux yeux des ennemis de l'Eglise, de rappeller ses Cardinaux, & de différer le concile (a).

Il est forcé de le différer.

L'Empereur cherche à gagner les Protestants.

Malheureusement pour la Cour de Rome, pendant que les Protestants d'Allemagne saisissoient toutes les occasions de décrier son autorité, l'Empereur & le Roi des Romains jugerent qu'il étoit de leur intérêt de ne les pas réprimer, & même de se les attacher par des nouveaux actes d'indulgence. Dans la même diete de Spire, où ils avoient protesté de la

(a) Fra-Paolo, 97. Sleid. 296.

maniere la plus insultante contre la tenue du concile à Trente, Ferdinand qui avoit besoin de leur secours dans la Hongrie, permit que leurs protestations fussent insérées dans les régistres de cette assemblée ; & renouvellant en leur faveur les privileges qu'ils avoient obtenus à Ratisbonne, il y ajouta toutes les sûretés qu'ils pouvoient demander. Entr'autres choses, il leur accorda la suspension d'un décret de la chambre impériale contre la ville de Goslar, qui étoit entrée dans la ligue de Smalkalde, & avoit saisi les revenus du clergé dans ses domaines. Il fut enjoint à Henri, Duc de Brunswick, de se désister de l'exécution de ce décret. Mais ce Prince, qui poussoit le zele jusqu'au fanatisme, aussi téméraire qu'obstiné dans ses entreprises, ne cessa point ses incursions dans le territoire de Goslar. L'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse, ne pouvant souffrir qu'on opprimât les membres de la ligue, assemblerent leurs forces, déclarerent la guerre à Henri ; & dans l'espace de quelques semaines, l'ayant dépouillé de ses Etats, l'obligerent à

1543.

Acte de vigueur de cette ligue.

chercher un refuge à la Cour de Baviere. Cet acte d'une vengeance prompte & sévere, fit trembler toute l'Allemagne ; & les confédérés de Smalkalde montrerent, dès ce premier essai de leurs armes, qu'ils avoient & le courage & le pouvoir de protéger leurs associés (a).

1543.

Enhardis par tant de concessions & par les progrès que faisoient de jour en jour leurs opinions, les Princes de la ligue de Smalkalde firent une protestation solemnelle contre la chambre impériale, & ne voulurent plus reconnoître sa jurisdiction, sous prétexte que cette Cour n'avoit point été visitée ou réformée selon le décret de Ratisbonne, & qu'elle continuoit à montrer la partialité la plus indécente dans tous ses procédés. Peu de temps après, ils firent encore un pas plus hardi ; & protestant contre le recès d'une diete tenue à Nuremberg,

(a) Sleid. *commemoratio succincta causarum Belli, &c. & Smalcadicis contrà Henri Brunsw. ab iisdem aditæ. Ap. Scardium*, tom. 2, p. 307.

qui avoit pourvu à la défense de la Hongrie, ils refuserent de fournir 1543. leur contingent pour cet objet, à moins que la Chambre Impériale ne Le 23 fût réformée, & qu'on ne leur ac- Avril. cordât une sûreté entiere sur tous 1543. les poiuts qui concernoient la religion (a).

Telles étoient les mesures des Pro- Diete testants, & la confiance qu'ils avoient de Spire. dans leur pouvoir, lorsque Charles 1544. revint des Pays-Bas pour tenir la diete qu'il avoit convoquée à Spire. Le respect pour la majesté impériale, & l'importance des affaires qu'on avoit à traiter, rendirent cette assemblée très-nombreuse. Tous les Electeurs, beaucoup de Princes Ecclésiastiques & séculiers, & les députés des villes y furent présents. Charles sentit bien que ce n'étoit pas-là le moment de soulever l'esprit inquiet des réformés, en soutenant avec hauteur la doctrine de l'Eglise, ou en portant la moindre atteinte aux privileges

(a) Sleid. 304, 307. Seck. *lib.* 3, 404, 405.

dont ils jouissoient ; mais qu'au contraire, pour obtenir d'eux quelques secours, il falloit les tranquillifer par de nouvelles faveurs, & donner plus d'extension que jamais à la liberté de conscience. Aussi s'appliqua-t-il à rechercher l'amitié de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Hesse, chefs du parti protestant ; & leur cédant sur quelques points, promettant tout sur les autres articles, il se mit à l'abri des obstacles qu'ils auroient pu lui susciter. Cette précaution prise, il crut pouvoir s'expliquer dans la diete sans aucun ménagement. Il commença par vanter son zele & ses travaux infatigables à l'égard des deux objets les plus importants pour la Chrétienté ; l'un, avoit été de procurer un concile général pour appaiser les disputes de religion qui désoloient l'Allemagne ; & l'autre, de prendre de justes mesures pour arrêter les progrès formidables des armées Ottomanes. Mais tous ses pieux desseins, disoit-il, avoient été renversés par l'injuste ambition du Roi de France, qui ayant gratuitement rallumé en Europe une guerre qu'on

1543.

L'Empereur réclame du secours contre la France.

croyoit éteinte par la treve de Nice, avoit empêché les Peres de l'Eglise d'arriver au concile, ou d'y délibérer en sûreté; & l'avoit obligé lui-même à employer toutes ses troupes à sa défense, quoiqu'il eût mieux aimé, pour l'honneur de la Chrétienté & pour sa propre satisfaction, les tourner contre les infideles. Il ajouta que François, non content d'avoir fait avorter son projet, venoit par une impiété sans exemple d'attirer les Turcs au cœur des Etats Catholiques; & que joignant ses armes aux leurs, il avoit attaqué ouvertement le Duc de Savoie, membre de l'Empire; que la flotte de Barberousse étoit actuellement dans un des Ports de la France, n'attendant que le retour du printemps pour porter la terreur & la désolation chez les Chrétiens; que, dans de semblables circonstances, ce seroit une folie que de penser à faire des expéditions au loin contre les Ottomans, ou à les chasser de la Hongrie, tandis qu'un aussi puissant allié que François leur donnoit un asyle au centre de l'Europe; qu'il étoit de la pru- 1544.

1544. dence de s'oppofer d'abord au danger le plus voifin & le plus preffant, & par conféquent d'humilier la France, afin de priver Soliman des avantages qu'il tiroit de cette union peu naturelle avec un Monarque, qui s'arrogeoit encore le titre de *très-Chrétien*; qu'au refte, la guerre contre le Roi de France étoit la même que contre le Sultan, puifqu'on ne pouvoit affoiblir le premier, fans porter un coup fenfible au dernier. Il finiffoit par demander à l'affemblée des fecours contre François, qui non-feulement attaquoit le corps Germanique & fon chef, mais encore fe déclaroit l'allié des infideles & l'ennemi public de la Chrétienté.

Pour donner plus de poids à ces violentes invectives de l'Empereur, le Roi des Romains fe leva & fit un récit des conquêtes rapides de Soliman dans la Hongrie ; on en voyoit la caufe, difoit-il, dans la fatale néceffité où s'étoit trouvé fon frere, de tourner toutes fes forces contre la France. D'un autre côté, les envoyés du Duc de Savoie par-

lerent fort au long des opérations de Barberousse à Nice, & des ravages qu'il avoit faits sur cette côte. Ces plaintes jointes à l'indignation générale qu'excitoit en Europe cette alliance sans exemple du Roi de France avec les Turcs, firent sur la diete toute l'impression que l'Empereur desiroit, & disposerent la plupart de ses membres, à lui accorder de puissants secours. On ne permit pas aux Ambassadeurs que François envoyoit pour expliquer les motifs de sa conduite, d'entrer dans les terres de l'Empire. En vain ils publierent l'apologie de leur maître, & tenterent de justifier son alliance avec Soliman par des exemples tirés de l'écriture & de la conduite des Princes Chrétiens; ils ne gagnerent rien sur des esprits déjà irrités & trop prévenus contre ce Monarque, pour être en état d'écouter aucune raison en sa faveur.

1543.

Il accorde de grands privileges aux Protestants

Charles, considérant cette disposition de l'Allemagne, sentit qu'il ne pouvoit plus trouver d'obstacle à ses projets, que dans les craintes & les défiances des Réformés; il se détermina donc à calmer leurs inquiétu-

1544.

pour se les concilier.

des, en leur accordant tout ce qu'ils pouvoient desirer pour leur sûreté. Dans ce dessein, il consentit à un arrêté qui suspendoit tous les décrets portés jusqu'alors contre eux ; on convint qu'il se tiendroit un concile général ou national pour le rétablissement de la paix dans l'Eglise ; que l'Empereur tâcheroit de le faire convoquer le plutôt qu'il seroit possible ; qu'en attendant, les Protestants jouiroient du libre exercice de leur religion ; que la Chambre Impériale ne pourroit plus les inquiéter, & que les juges de cette Cour, à l'expiration du terme de leur office, seroient remplacés par d'autres personnes compétentes, sans aucune distinction de religion. Les Réformés, touchés de ces actes de condescendance, s'engagerent à s'unir aux autres membres de la diete, pour déclarer la guerre à François au nom de l'Empereur.

Secours accordés à l'Empereur par la diete.

Ils accorderent à Charles un corps de vingt-quatre mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, qui devoient être entretenus pendant six mois aux dépens de la confédération. En même-temps, la diete im-

posa dans toute l'Allemagne une taxe par tête, sans aucune exception, pour subvenir aux fraix de la guerre contre les Turcs. 1544.

Négociations de Charles avec le Danemarck & l'Angleterre.

Tandis que Charles suivoit avec une extrême attention le fil des affaires les plus compliquées, au milieu d'une diete nombreuse, où il s'agissoit de faire concourir tant d'intérêts divers au but de la politique ambitieuse, il négocioit d'une autre côté sa paix particuliere avec le Roi de Danemarck, qui, sans avoir encore rien tenté de considérable pour François son allié, pouvoit cependant faire une diversion formidable en sa faveur (a). En même-temps il agissoit auprès du Roi d'Angleterre, pour l'engager à faire de plus vigoureux efforts contre leur ennemi commun. Le temps étoit bien propre à tout obtenir; ce qui venoit d'arriver en Ecosse, animoit Henri du plus violent ressentiment contre François. Après avoir conclu avec le Parlement de

(a) Dumont, *corps diplomat. tom.* 4, p. II, p. 274.

1544. ce Royaume un traité de mariage entre son fils & la jeune Reine Marie, il croyoit voir bientôt tous ses desirs remplis par l'union des deux monarchies, projet chéri de ses prédécesseurs & toujours suivi sans succès. Mais la Reine mere, Marie de Guise, le Cardinal Béatoun & les autres partisans de la France, vinrent à bout, non-seulement de rompre cette alliance, mais encore d'aliéner entiérement la nation Ecossoise des Anglois, & de redoubler son ancien attachement pour la France. Henri ne renonça pas cependant à un objet de cette importance. Outre le plaisir de se venger d'un ennemi qui avoit fait échouer le dessein qui lui tenoit le plus au cœur, il lui sembla qu'humilier François, étoit le meilleur moyen de ramener les Ecossois au traité qu'ils avoient rejetté. Il étoit si entêté de ce projet, que Charles le trouva prêt à le seconder dans tout ce qu'il voudroit entreprendre contre le Roi de France. Tel étoit le plan qu'ils concerterent ensemble, que son exécution, entraînant infailliblement la perte de la France, auroit agrandi

les Etats de l'Empereur, & même élevé ſa puiſſance au point de devenir fatale à la liberté de l'Europe. Les deux Monarques convinrent d'entrer en France, chacun avec une armée de vingt-quatre mille hommes; & ſans perdre du temps à aſſiéger les villes frontieres, de pénétrer au cœur du Royaume pour unir leurs forces près de Paris (*a*). 1544.

Les François ouvrent la campagne dans le Piémont.

Cependant François reſtoit ſeul contre tant d'ennemis que Charles lui ſuſcitoit; Soliman étoit l'unique allié qui ne l'eût point abandonné. Mais cette alliance avoit rendu le Roi ſi odieux à toute la Chrétienté, qu'il aima mieux en perdre les avantages que d'être plus long-temps l'objet de la haine & de l'exécration publique. En conſéquence, dès l'entrée de l'hyver, il renvoya Barberouſſe qui, dans ſon retour à Conſtantinople, ravagea les côtes de la Toſcane & de Naples. Comme François ne ſe flattoit pas d'égaler les forces de ſon rival, il voulut y ſuppléer par la cé-

(*a*) Herbert, 245. Du Bellay, 448.

lérité, en prenant les devants pour l'ouverture de la campagne. Dès le commencement du printemps, le Comte d'Enguien investit Carignan, ville du Piémont, que le Marquis du Guast, après s'en être emparé la premiere année de la guerre, avoit jugée assez importante pour la fortifier à grands fraix. Le Comte poussa ce siege avec tant de vigueur, que du Guast, jaloux de sa conquête, ne vit pas d'autre moyen de la sauver des mains des François, que de hasarder une bataille. Il accourut de Milan, & comme il ne cherchoit pas à cacher son dessein, on le sut bientôt dans le camp ennemi. Enguien, jeune, entreprenant, plein de valeur, desiroit passionément d'éprouver la fortune dans un combat; ses troupes ne la souhaitoient pas avec moins d'ardeur: mais le Roi, retenu par la situation critique de ses affaires, & l'esprit encore rempli de ses premiers désastres, avoit lié les mains au Prince, en lui défendant expressément de risquer une action générale. Celui-ci ne voulut cependant pas abandonner Carignan au moment où cette place étoit

1544. Ils investissent Carignan.

Les Impériaux marchent au secours de cette place.

étoit près de se rendre; mais brûlant
de se distinguer par quelque action 1544.
d'éclat, il dépêcha Monluc à la Cour pour représenter au Roi les avantages d'un combat & l'espoir qu'il avoit de la victoire. François remit cette affaire à la discussion de son conseil. Tous les Ministres, l'un après l'autre, opinerent contre la bataille, appuyant leur avis de raisons très-plausibles. Monluc qui étoit présent à leurs délibérations, parut si mécontent de tout ce qu'il entendoit, & montra tant d'impatience de parler à son tour, que le Roi, frappé de ses gestes, l'appella & lui demanda ce qu'il pouvoit opposer à un avis si général & si juste. Monluc, simple soldat, mais vif & d'un courage reconnu, représenta le bon état des troupes, l'ardeur qu'elles montroient d'aller à l'ennemi, la confiance qu'elles avoient en leurs officiers; enfin, l'infamie éternelle dont le refus d'une bataille couvriroit les armes Françoises. Ces raisons furent soutenues d'une chaleur si naturelle, d'une éloquence militaire si rapide, qu'il entraîna non-seulement le Roi, toujours passionné

1544. pour les actions hardies, mais encore plusieurs membres du conseil. François, saisi du même enthousiasme qui animoit ses troupes, tressaillit, & levant les mains au Ciel : » Allez, » dit-il à Monluc, retournez en Pié» mont, & combattez au nom de » Dieu (a) ».

Bataille de Cérisoles.

Dès qu'on sut cette réponse du Monarque, une ardeur martiale s'emparant de la Noblesse, la Cour resta déserte ; tous ceux qui pouvoient servir ou qui vouloient se distinguer, allerent en Piémont partager, comme volontaires, les dangers & la gloire d'une action générale. Encouragé par l'arrivée de tant de braves officiers, Enghien se prépara aussi-tôt à une bataille que du Guast ne refusa point. La cavalerie étoit à peu près égale dans les deux partis : mais l'infanterie des Impériaux l'emportoit au moins de dix mille hommes sur celle des François. On se rencontra près de Cérisoles, dans une plaine ouverte dont le terrein ne mettoit

Le 11 Avril.

(a) *Mém. de Monluc.*

l'avantage d'aucun côté, & où les armées eurent toute la facilité de se ranger en bataille. Le premier choc fut tel qu'on devoit l'attendre de vieilles troupes, pleines d'acharnement & de bravoure. La cavalerie Françoise chargea avec son impétuosité ordinaire, renversant tout ce qui osoit l'arrêter; mais, d'un autre côté, la discipline & la valeur de l'infanterie Espagnole, ayant fait plier le corps qu'elle avoit en tête, la victoire balança, prête à se déclarer pour le Général qui sauroit le mieux se conduire dans ce moment critique. Du Guast qui se trouvoit parmi les troupes qui avoient été rompues, craignant de tomber entre les mains des François qui pouvoient venger sur lui le meurtre de Rinçon & de Frégose, perdit sa présence d'esprit, & oublia de faire avancer son grand corps de réserve. Cependant Enguien, avec un courage & une prudence admirable, soutient à la tête de ses gendarmes, le corps de troupes qui avoit commencé à plier. En même-temps il ordonne à son corps de Suisses, qui n'avoit jamais combattu

1544

1544. ſans vaincre, de tomber ſur les Eſpagnols. Ce mouvement fut déciſif: on ne vit plus que confuſion & que carnage. Le Marquis du Guaſt, bleſſé à la cuiſſe, ne dut ſon ſalut qu'à la vîteſſe de ſon cheval. La victoire des François fut complette : dix mille Impériaux furent tués, & il y en eut un grand nombre de pris, avec les tentes, le bagage & l'artillerie. Du côté des vainqueurs la joie fut ſans mêlange; & dans le peu de monde qu'ils perdirent, il ne ſe trouva pas un ſeul Officier de diſtinction (a).

Effets de cette victoire.

Cette brillante journée, en couvrant de gloire les François, les délivra du plus grand danger. Du Guaſt ne ſe propoſoit pas moins que d'envahir avec ſon armée, tout le pays qui eſt entre le Rhône & la Saone, où il ne ſe trouvoit ni villes fortes, ni troupes réglées à lui oppoſer. Mais il n'étoit pas au pouvoir de François de pouſſer ſes avantages avec aſſez de vigueur pour recueillir tous les

(a) Du Bellay, 429, &c. *Mémoires de Monluc*. Jovii, *hiſt. lib.* 44, p. 327, 6.

fruits de cette victoire. Quoique le
Milanès restât sans défense, & que 1544.
ses habitants qui, depuis long-temps,
murmuroient sous la dureté du gouvernement des Impériaux, fussent tout prêts à secouer le joug; quoique le Comte d'Enguien, animé par son succès, pressât vivement le Roi de saisir l'heureuse occasion de recouvrer un pays dont il avoit toujours ambitionné la possession, cependant il fallut sacrifier toute idée de conquête à la sûreté de l'Etat. François fut obligé de rappeller douze mille hommes des meilleures troupes qui servoient sous Enguien pour venir au secours du Royaume, où l'Empereur & le Roi d'Angleterre étoient près d'entrer, chacun par une frontiere opposée & avec des forces supérieures. Ainsi les opérations de ce Prince ne firent plus que languir. La réduction de Carignan & de quelques autres villes du Piémont, fut tout ce que lui valut sa grande victoire de Cérisoles (*a*).

(*a*) Du Bellay, 438, &c.

1544. Ouverture de la campagne dans les Pays-Bas.

L'Empereur, selon sa coutume, fut le dernier à se mettre en campagne; mais enfin il parut vers le commencement de Juin à la tête de l'armée la plus nombreuse & la mieux pourvue qu'il eût encore rassemblée contre la France. Elle montoit à environ cinquante mille hommes. Une partie s'étoit déjà emparée du Luxembourg & de quelques villes des Pays-Bas, avant que Charles l'eût jointe. Il marcha avec l'armée entiere vers

Juin.

les frontieres de la Champagne.. Il auroit dû comme il en étoit convenu avec le Roi d'Angleterre, aller droit à Paris. Le Dauphin qui commandoit les seules troupes auxquelles François pût se fier du salut de son Royaume, n'étoit pas en état de faire tête à l'Empereur. Mais le succès des François en défendant la Provence en 1536, leur avoit appris le plus sûr moyen d'embarrasser un ennemi qui fait une invasion. La Champagne, qui produit plus de vin que de blé, ne pouvoit fournir à l'entretien d'une grande armée; & l'on avoit eu soin, avant l'approche de l'Empereur, d'emporter ou de détruire le peu de pro-

visions qui s'y trouvoient. La ressource de Charles fut de chercher à s'emparer de quelques places fortes, afin d'assurer les convois d'où dépendoit sa subsistance. Les villes frontieres étoient en si mauvais état, qu'il se flatta de s'en saisir promptement & sans peine. Il attaqua d'abord Ligny & Commercy, qui ne firent que peu de résistance; ensuite il investit Saint-Dizier, qui n'avoit rien de tout ce qu'il falloit pour soutenir un siege, quoique cette place gardât un passage important sur la Marne. Mais le Comte de Sancerre & M. de la Lande, qui avoient acquis tant de gloire à la défense de Landrecy, se jetterent généreusement dans la ville, résolus de la conserver à leur maître jusqu'à la derniere extrêmité. L'Empereur qui savoit de quoi ils étoient capables, désespérant d'emporter cette place d'emblée, se détermina à l'assiéger en forme; & comme il étoit dans son caractere de ne jamais abandonner une entreprise où il étoit une fois engagé, il suivit celle-ci avec plus d'obstination que de prudence.

1544.

L'Empereur fait le siege de Saint-Dizier le 8 Juillet.

Les préparatifs du Roi d'Angleterre

pour la campagne, étoient faits bien avant ceux de l'Empereur; mais ne voulant ni attaquer seul toutes les forces de la France, ni laisser ses troupes dans l'inaction, Henri prit cette occasion de châtier les Ecossois, & dépêcha sa flotte avec une partie considérable de son infanterie sous le Comte d'Hertford pour faire une descente dans ce Royaume. Hertford exécuta ses ordres avec vigueur, pilla & brûla Edimbourg & Leith, fit du dégât dans le pays, & se rembarqua avec tant de diligence, que la flotte rejoignit le Roi, aussi-tôt après son passage en France. L'Empereur, qui étoit alors occupé au siege de Saint-Dizier, envoya un Ambassadeur à Henri pour le féliciter de son heureuse arrivée, & le presser de marcher directement à Paris, selon les termes de leur traité. Mais Charles en employant son temps & ses forces à prendre des villes pour son propre compte, donnoit un si mauvais exemple à son allié, que celui-ci crut pouvoir l'imiter & s'emparer aussi de son côté des places qui étoient à sa bienséance. Sans aucun égard pour

1544. Henri VIII investit Boulogne.

Le 14 Juin.

les instances de l'Empereur, il investit aussi-tôt Boulogne, & ordonna au Duc de Norfolk de pousser le siege de Montreuil, qui avoit été commencé avant son arrivée par un corps de Flamands, joint à quelques troupes Angloises. Mais tandis que Charles & Henri s'occupoient chacun de son intérêt particulier, la cause commune en souffroit. Au-lieu de cette union & de cette confiance si nécessaires à l'exécution du grand projet qu'ils avoient concerté, ils montrerent bientôt une jalousie mutuelle, qui peu-à-peu engendra les soupçons, & finit par une haine ouverte (a). 1544.

Cependant François, à force de soins, venoit de rassembler une armée qui, par le nombre & la valeur des troupes, pouvoit faire tête à l'ennemi. Le Dauphin, en habile Général, évitoit prudemment une bataille dont la perte auroit mis le Royaume en danger, & se contentoit de fatiguer l'Empereur avec des troupes légeres, de couper le chemin à ses

Brave défense de Saint-Dizier.

(a) Herbert.

convois, & de dévaſter le pays au-
1544. tour de lui. Malgré l'embarras où ces
opérations réduiſoient Charles, il
pouſſoit toujours le ſiege de Saint-Di-
zier, que Sancerre défendoit avec une
valeur & une habileté ſurprenante;
cet Officier ſoutint pluſieurs aſſauts
qu'il repouſſa tous; & la mort du
brave la Lande, qui fut tué d'un coup
de canon, n'ébranla ni ſa fermeté, ni
ſon courage. Après cinq ſemaines,
il étoit encore en état de tenir quel-
que-temps, lorſqu'un artifice de Gran-
velle l'obligea de ſe rendre. Cet ha-
bile politique ayant intercepté la clef
du chiffre dont le Duc de Guiſe ſe
ſervoit dans ſa correſpondance avec
Sancerre, forgea une lettre au nom
de ce Duc, qui autoriſoit le Gou-
verneur à capituler, ſous prétexte que
le Roi, quoique très-ſatisfait de ſa
conduite, ne jugeoit pas prudent de
riſquer une bataille pour le ſecourir.
Cette lettre fut portée dans la ville
de maniere à ne donner aucun ſoup-
çon, & Sancerre tomba dans le pie-
ge; mais en ſe rendant, il obtint des
conditions dignes de ſa valeur; en-
tr'autres une ſuſpenſion d'armes pen-

dant huit jours. Ce terme expiré, il s'obligeoit à ouvrir lui même les portes à l'ennemi, si François, dans cet intervalle, n'attaquoit point l'armée Impériale, & ne jettoit pas de troupes dans la ville (*a*). Ainsi Sancerre en arrêtant si long-temps l'Empereur devant une place de peu d'importance, donna le loisir à son Souverain de rassembler toutes ses forces, & jouit d'une gloire assez rare dans un Commandant subalterne, celle de sauver sa patrie. 1544.

Dès que Saint-Dizier se fut rendu, l'Empereur s'avanca dans le cœur de la Champagne; mais l'opiniâtre résistance qu'il venoit d'éprouver lui avoit ôté toute espérance de pénétrer jusqu'à Paris, en lui faisant pressentir ce que lui coûteroit le siege des villes plus fortes & mieux gardées. D'ailleurs, la difficulté de pourvoir à ses subsistances, croissoit à mesure qu'il s'éloignoit de ses frontieres. Il avoit perdu une grande partie de ses meilleures troupes au

Le 17 Août. L'Empereur pénetre au cœur de la France.

(*a*) Brantome, *tom.* 4, 489.

siege de Saint-Dizier ; chaque jour
1544. elles diminuoient dans des escarmouches qu'il ne pouvoit éviter, & qui ruinoient insensiblement son armée, sans amener une action décisive. Cependant la saison s'avançoit, & Charles n'avoit pu gagner assez de terrein, ni prendre des villes assez considérables pour assurer ses quartiers d'hyver dans le pays ennemi ; ses soldats à qui il devoit plusieurs mois de solde, étoient prêts à se mutiner, & les fonds lui manquoient pour les payer. Toutes ces considérations le déterminerent à écouter les ouvertures de paix que la Reine de France, sa sœur, lui fit faire par l'entremise secrete de deux Dominicains, qui étoient leurs confesseurs. En conséquence, des plénipotentiaires furent nommés des deux côtés, & commencerent leurs conférences à Chaussé, petit village près de Châlons. Mais Charles, soit qu'il voulût faire un dernier effort contre la France, soit qu'il ne cherchât qu'un prétexte d'abandonner son allié & de conclure une paix séparée, envoya un Ambassadeur à Henri pour

le ſommer formellement d'avancer vers Paris ſelon les clauſes de leur traité. Tandis qu'il attendoit la réponſe du Roi d'Angleterre & l'iſſue des conférences de Chauſſé, il continua de marcher en-avant malgré le manque de proviſions; enfin, ſoit habileté ou bonheur de ſa part, ſoit qu'il y eût de la négligence ou quelque trahiſon chez les ennemis, il ſurprit d'abord Epernay, & enſuite Château-Thierry, où étoient des magaſins conſidérables. Dès qu'on ſut la priſe de ces deux villes, dont la derniere n'eſt qu'à deux journées de Paris, la conſternation ſe répandit dans cette capitale ſans défenſe, où l'allarme s'accrut à proportion de ſon étendue. Les habitants, livrés au déſeſpoir, fuyoient, comme s'ils euſſent vu déjà l'Empereur à leurs portes. Pluſieurs envoyerent leurs femmes & leurs enfants à Rouen par la Seine; d'autres à Orléans & dans les villes ſur la Loire. François lui-même, plus affligé de cet événement que d'aucun autre malheur de ſon regne, également ſenſible au triomphe de ſon rival prêt à venir l'inſul- 1544.

1544. ter dans sa capitale, & au danger où tout son Royaume alloit être exposé, ne put s'empêcher dans le premier mouvement de sa surprise & de son chagrin, de s'écrier : » O Dieu ! » que tu me fais payer cher cette cou- » ronne que je croyois avoir reçue » de ta main comme un don ! (a) » Mais se reprochant bientôt ce transport de douleur & de murmure, il ajouta avec un retour de piété : » Que » ta volonté soit faite ; » & reprenant sa premiere tranquillité, il donna des ordres pour s'opposer à l'ennemi. Le Dauphin détacha vers Paris huit mille hommes, qui ranimerent le courage des habitants. Il jetta une forte garnison dans la ville de Meaux ; & par une marche forcée, gagna la Ferté, qui se trouvoit entre les Impériaux & la capitale.

Il est forcé de se retirer. L'Empereur, à qui la disette se faisoit sentir de nouveau, voyant que le Dauphin évitoit toujours la bataille, & n'osant l'attaquer dans son camp avec des troupes harassées &

(a) Brantome, tom. 6, 381.

beaucoup diminuées, tourna promptement à droite, & se retira vers Soissons. Ce fut alors qu'ayant reçu la réponse de Henri, qui refusoit d'abandonner le siege de Boulogne & de Montreuil, dont il étoit près de se rendre maître, Charles se crut quitte envers lui de toutes les conditions de leur traité, & libre de ne consulter que son intérêt. Il consentit donc à renouer la conférence que la surprise d'Epernay avoit rompue. La paix n'étoit pas difficile à conclure entre deux Princes dont l'un la desiroit ardemment, & l'autre en avoit le plus grand besoin. Elle fut signée à Crespy, petite ville près de Meaux, le dix-huit de septembre. Les principaux articles furent, que des deux côtés on se restitueroit toutes les conquêtes faites depuis la treve de Nice; que l'Empereur donneroit en mariage au Duc d'Orléans, sa fille aînée, ou la seconde fille de son frere Ferdinand; que si c'étoit la sienne, il lui céderoit à titre de dot, les Provinces des Pays-Bas en toute souveraineté, pour passer aux enfants mâles qui naîtroient de ce mariage;

1544.

Paix conclue à Crespy.

1544. que s'il préféroit de donner sa niece, elle apporteroit à son mari l'investiture du Duché de Milan avec ses dépendances; que l'Empereur déclareroit dans l'espace de quatre mois le choix qu'il auroit fait entre les deux Princesses, & que les conditions respectives pour la conclusion du mariage auroient lieu dans un an, à compter du jour de la date du traité ; qu'aussitôt que le Duc d'Orléans seroit en possession des Pays-Bas ou de Milan, François rendroit au Duc de Savoie tout ce qu'il lui avoit pris, excepté Pignerol & Montmélian; que ce Monarque renonceroit à toutes ses prétentions sur le Royaume de Naples, ou sur la souveraineté de la Flandre & de l'Artois; & que Charles en retour abandonneroit les siennes sur le Duché de Bourgogne & le Comté de Charolois; que François ne donneroit aucun secours au Roi de Navarre dans sa retraite; enfin, que les deux Monarques feroient conjointement la guerre aux Turcs, & que pour cet objet le Roi fourniroit, quand il en seroit requis par l'Empereur & l'Empire, six mille gen-

d'armes & dix mille hommes d'infanterie. (a)

1544.

Motifs de Charles pour la conclure.

Sans parler des fâcheuses extrêmités où le défaut de subsistances réduisoit l'armée Impériale, de la difficulté d'assurer sa retraite, ou de l'impossibilité de faire hyverner ses troupes en France, Charles avoit encore, pour desirer de conclure la paix, d'autres motifs, qui, pour être plus indirects, n'en étoient pas moins puissants. Le Pape étoit extrêmement irrité contre lui, tant des concessions faites aux Protestants dans la derniere diete, que de la promesse qu'il avoit donnée de procurer l'assemblée d'un concile, & de permettre en Allemagne des disputes publiques sur les points de controverse. Ces deux prétendus attentats sur la jurisdiction & les droits du saint Siege, parurent à Paul autant de sacrileges. Il écrivit à Charles une réprimande plutôt qu'une lettre. Le style en étoit si hautain &

(a) *Recueil des traités*, tom. 7, 227. Belius *de causis pacis crepiac. in actis erudit. Lips.* 1763.

1544. si rempli d'amertume, qu'on y voyoit plutôt l'envie de chercher querelle à ce Prince, que le desir de le ramener. Ce ressentiment étoit encore aigri par la ligue de l'Empereur avec Henri. L'alliance d'un hérétique excommunié par le saint Siege, étoit aux yeux du Pape une espece de profanation aussi odieuse que l'union de François avec Soliman. D'un autre côté, son fils & son petit-fils déclamoient hautement contre Charles, parce qu'il avoit refusé qu'on aliénât en leur faveur Parme & Plaisance, & leur haine contribuoit à irriter de plus en plus celle de Paul. Ajoutez à tout cela le puissant appas des flatteries & des promesses que François ne cessoit d'employer auprès de ce Pontife pour le gagner. Quoique dans l'intention de conserver son systême de neutralité, le Pape eût jusqu'alors étouffé son ressentiment, éludé les artifices de sa famille, & résisté aux sollicitations du Roi de France, on ne pouvoit cependant guere compter sur la fermeté d'un homme qui avoit à lutter contre ses passions, ses amis & son intérêt. Charles n'ignoroit point

que l'union du Pape avec la France mettroit en danger ses Etats d'Italie ; 1544.
il prévoyoit que les Vénitiens ne manqueroient pas de suivre l'exemple d'un Pontife regardé par les Italiens, comme un modele de politique ; & dans une situation où il supportoit à peine le fardeau de la guerre, il sentoit qu'une nouvelle ligue formée contre lui pouvoit enfin l'accabler (*a*). Dans ce même temps, les Turcs, n'ayant point trouvé de résistance en Hongrie, en avoient emporté presque toutes les villes, & ils s'approchoient rapidement de l'Autriche (*b*). Mais ce qui exigeoit la principale attention de l'Empereur, étoit le progrès extraordinaire de la doctrine des Réformés en Allemagne, & la dangereuse confédération formée par les Princes de cette communion. Près de la moitié des Allemands avoient secoué le joug de l'Eglise Catholique, & la fidélité du reste étoit fort ébranlée. La Noblesse Autrichienne avoit

(*a*) Fra-Paolo, 100. Pallavic. 163.
(*b*) Istuanhaffi, *hist. Hung.* 177.

demandé à Ferdinand le libre exer-
1544. cice du protestantisme (a). Les Bohémiens qui conservoient toujours quelque semence de la doctrine de Jean Hus, favorisoient ouvertement les nouvelles opinions. L'Archevêque de Cologne, animé d'un zele rare parmi les Ecclésiastiques, avoit déjà commencé la réforme de son diocese. Il n'étoit donc pas possible, à moins qu'on ne réprimât à propos cet esprit d'innovation, de prévoir où il pourroit s'arrêter. Charles avoit été lui-même témoin, dans la derniere diete, du ton décisif & tranchant que les Protestants y avoient pris. Il avoit vu que pleins de confiance dans leur nombre & leur union, ils dédaignoient d'employer le style soumis de leurs premieres requêtes, & qu'ils poussoient la hardiesse jusqu'à mépriser ouvertement le Pape, sans montrer beaucoup plus de respect pour la dignité impériale. S'il vouloit donc maintenir l'ancienne Religion, ou sa propre autorité, & ne

(a) Sleid. 28.

pas se contenter du vain titre de Chef de l'Empire, il lui falloit faire 1544.
un vigoureux effort, mais qui devenoit impossible pendant qu'il auroit à soutenir une guerre au-dehors contre un ennemi puissant.

Tels étoient les motifs de Charles pour faire la paix. Il avoit eu l'adresse de diriger le plan du traité de Crespy conformément à ses vues. Les conditions faites avec François, privoient le Pape de tous les avantages qu'il se promettoit en préférant l'amitié de ce Monarque à celle de l'Empereur; par l'article qui regardoit la guerre avec les Turcs, Charles tournoit contre Soliman les armes d'un allié qu'il lui enlevoit; enfin, par une clause particuliere qu'on n'inséra pas dans le traité, de peur d'exciter mal-à-propos des allarmes, l'Empereur convint avec François qu'ils employeroient tous deux leur crédit & leur pouvoir à procurer un concile général, pour affermir leur autorité & détruire l'hérésie protestante dans leurs Etats. Ce dernier article ôtoit aux confédérés de Smalkalde toute espérance de secours de la part

1544. du Roi de France (*a*). Mais de peur que leurs sollicitations ou la jalousie contre un ancien rival, ne fissent oublier à François ses engagements, Charles le laissa engagé dans une guerre avec les Anglois, qui le mettoit hors d'état de prendre aucune part aux affaires d'Allemagne.

La guerre continue entre la France & l'Angleterre.

Henri, de tout temps prévenu d'une haute idée de son importance & de son pouvoir, sentit vivement le peu d'égard que lui avoit témoigné l'Empereur en faisant la paix sans sa participation. Cependant il trouvoit dans la situation actuelle de ses affaires quelque adoucissement à son dépit. A la vérité, les troupes Flamandes ayant reçu l'ordre de se retirer, il avoit été

Le 14 Septembre.

obligé de rappeller le Duc de Norfolk du siege de Montreuil; mais d'un autre côté, Boulogne s'étoit rendue avant que la négociation de Crespy fût terminée. Henri plein de l'orgueil que lui inspiroit sa conquête, étoit encore dans la chaleur de son ressentiment contre l'Empereur, lorsque les

(*a*) Seck. *lib.* 3, 496.

Ambaſſadeurs de François arriverent avec des ouvertures de paix ; de ſorte qu'ils le trouverent peu diſpoſé à accorder des conditions juſtes & modérées. Ses prétentions extravagantes, qu'il déclara d'un ton de conquérant, étoient que le Roi de France renonçât à ſon alliance avec l'Ecoſſe, & lui payât non-ſeulement les arrérages de ſes dettes anciennes, mais encore le rembourſement de tous les fraix de la guerre. François, quoiqu'il voulût aſſez ſincérement la paix pour y faire de grands ſacrifices, n'ayant plus cependant l'Empereur à combattre, rejetta avec dédain ces propoſitions ignominieuſes. Henri partit pour l'Angleterre, & les hoſtilités continuerent entre les deux nations (*a*). 1544.

Le Dauphin eſt mécontent de la paix de Creſpy.

Le traité de Creſpy ſi avantageux aux François, qu'il délivroit d'un ennemi déjà au cœur du Royaume, fut pourtant cenſuré hautement par le Dauphin, qui le regardoit comme

(*a*) *Mém. de Ribier*, tom. 1, p. 672, Herbert, 244.

une preuve manifeste de la prédilec-
1544. tion du Roi pour son jeune frere le Duc d'Orléans. Il se plaignit que son pere sacrifioit l'honneur de l'État & d'anciens droits de la Couronne, à l'empressement d'établir un fils qui avoit toute sa faveur. Mais comme il n'osoit risquer d'offenser le Roi par le refus de ratifier ce traité, & que cependant il vouloit pouvoir réclamer un jour toute aliénation faite à son désavantage, il protesta secretement en présence de quelques-uns de ses partisans contre ce traité, déclarant nul d'avance tout ce qu'il seroit forcé de faire pour le confirmer. Le Parlement de Toulouse suivit son exemple, probablement à l'instigation des créatures de ce Prince. (a). Mais François ratifia cette paix avec la plus grande joie. Aussi content d'avoir délivré ses sujets des malheurs d'une invasion, que de la perspective d'acquérir une souveraineté pour son second

(a) *Recueil des traités*, tom. 2, p. 235, 238.

cond fils, il ne crut pas acheter trop cher tant d'avantages, en renonçant à des acquisitions illégitimes, à des titres jusqu'alors ruineux & funestes à sa nation, & à des droits qui, faute de possession, n'étoient plus d'aucune valeur. Charles, au temps prescrit par le traité, déclara l'intention où il étoit de donner en mariage au Duc d'Orléans, la fille de Ferdinand avec le Milanès (*a*). Tout sembloit promettre la durée de la paix; l'Empereur cruellement tourmenté de la goutte, paroissoit hors d'état de faire aucune entreprise qui demandât une grande vigueur de corps ou d'esprit. Il le sentoit lui-même, ou du moins il souhaitoit qu'on le crût. Lorsqu'il étoit le plus accablé de cette maladie douloureuse, un Ambassadeur de France arriva à Bruxelles pour assister à la ratification de la paix. Charles signant son nom avec beaucoup de peine, dit qu'on ne devoit point craindre qu'il violât ce traité, & qu'une main qui

1544.

(*a*) *Recueil des traités*, tom. 2, 228.

1544. pouvoit à peine tenir une plume, n'étoit guere propre à manier la lance.

Desseins de l'Empereur sur l'Allemagne.

L'indisposition de l'Empereur le retint plusieurs mois à Bruxelles. Ce fut du moins en apparence la cause qui lui fit différer l'exécution du vaste plan qu'il avoit formé pour humilier en Allemagne le parti protestant. Mais il avoit encore d'autres raisons de ce délai. Malgré l'importance des motifs qui l'avoient déterminé à cette entreprise, la ligue formidable qu'il avoit à combattre, & la situation de ses propres affaires le mettoient dans la nécessité de délibérer mûrement, de procéder avec circonspection, & de ne pas jetter trop brusquement le masque sous lequel il cachoit ses sentiments réels & ses projets. Il voyoit les Protestants, malgré leur confiance dans leurs propres forces, montrer une inquiétude continuelle sur ses desseins. Aussi prompts à prendre l'allarme, que prêts à se défendre, ils joignoient la jalousie d'une faction foible, à l'audace d'un parti puissant. D'un autre côté, l'Empereur, toujours embarrassé dans sa

guerre contre les Turcs, & voulant s'en délivrer, avoit pris le parti d'envoyer à la Porte un Ambassadeur chargé de propositions de paix, très-soumises : mais les résolutions de cette Cour impérieuse, étoient incertaines ; & avant de les bien connoître, c'eût été de la part de Charles une haute imprudence que d'allumer le feu d'une guerre civile dans ses propres Etats. 1543.

Dans ces circonstances, le Pape publia, aussi-tôt après la paix de Crespy, une bulle pour convoquer l'assemblée d'un concile général à Trente, au commencement du printemps, exhortant tous les Princes Chrétiens à profiter de l'heureuse tranquillité de l'Europe, pour extirper les hérésies qui menaçoient de renverser tout ce que le christianisme avoit de plus sacré. L'Empereur parut d'abord mécontent de cette précipitation ; cependant après avoir affecté de blâmer le Pape, afin de mieux en imposer, il approuva ce concile qui pouvoit devenir utile à ses desseins, & non-seulement nomma des Ambassadeurs pour y assister en son nom, mais en-

Le Pape convoque un concile général à Trente.

Le 19 Novembre.

1544. core ordonna aux Eccléfiaftiques de fes Etats de s'y rendre au temps prefcrit (a).

1545. Une diete s'assemble à Worms le 24 Mars.

Telles étoient les vues de l'Empereur, lorfqu'après plufieurs prorogations la diete impériale s'ouvrit à Worms. Les Proteftants qui jouiffoient de la liberté de confcience, mais d'une maniere précaire & fans autre garant que le recès de la derniere diete, qui même ne pouvoit avoir de force que jufqu'à la tenue d'un concile, fouhaitoient ardemment d'établir cet important privilege fur un fondement folide, & qui leur en affurât la perpétuité. Mais loin de leur offrir de nouvelles fûretés, les deux points principaux que Ferdinand propofa à la confidération de la diete, furent la continuation de la guerre avec les Turcs, & l'état de la religion. Il dit que le premier étoit d'autant plus urgent, que Soliman, après avoir conquis la plus grande partie de la Hongrie, étoit près de tomber fur les Provinces d'Au-

(a) Fra-Paolo, 104.

triche ; que l'Empereur, qui, dès le commencement de ſon regne, au riſque même de ſa propre vie, s'étoit occupé à repouſſer les attaques de ce formidable Sultan, étoit toujours animé du même zele, & venoit d'arrêter volontairement le cours de ſes ſuccès en France, afin d'employer de concert avec ſon ancien rival toutes ſes forces contre l'ennemi commun de la foi ; qu'il étoit également & du devoir & de l'intérêt de tous les membres de l'Empire, de ſeconder les religieux efforts de leur Chef, en lui fourniſſant des ſecours dans ce beſoin preſſant ; qu'à l'égard des controverſes en matiere de religion, elles étoient ſi embrouillées & d'une diſcuſſion ſi pénible, qu'on ne pouvoit eſpérer d'en voir de ſitôt l'iſſue ; que les ſollicitations réitérées & la perſévérance de l'Empereur avoient enfin obtenu du Pape la tenue d'un concile qu'on deſiroit & demandoit depuis ſi long-temps ; & que le moment fixé pour cette aſſemblée étant arrivé, les deux partis devoient attendre ſes décrets avec l'intention de s'y ſoumettre comme

1545.

Ferdinand preſſe les Allemands de reconnoître l'autorité du Concile.

aux décisions de l'Eglise universelle.
1545. Les Catholiques de la diete reçurent cette déclaration de Ferdinand avec des grands applaudissements, & répondirent qu'ils consentiroient à toutes ses demandes. Mais les Protestants témoignerent beaucoup de surprise à des propositions si ouvertement contraires au recès de la précédente diete. Ils soutinrent que par l'importance de leur objet, les discussions de doctrine devoient être mises les premieres en délibération ; que malgré les allarmes que causoient à toute l'Allemagne les progrès des Turcs, l'assurance du libre exercice de leur religion les touchoit encore de plus près, & qu'ils ne pouvoient s'engager dans une guerre étrangere, tandis que leur tranquillité domestique seroit ménacée; que cependant si l'on vouloit faire cesser leurs craintes à cet égard, ils ne montreroient pas moins de zele que leurs compatriotes à repousser l'ennemi commun de la Chrétienté; mais que si le danger qu'on avoit à craindre de la part des Turcs étoit si grand, qu'il ne permît point de s'occuper d'autres

objets en ce moment, ils demandoient au moins qu'on assemblât incessamment une diete pour décider en dernier ressort les disputes de religion, & qu'en même-temps le décret de la premiere diete sur cet article essentiel, fût clairement expliqué. Par le recès de Spire, on étoit convenu qu'ils jouiroient paisiblement de l'exercice public de leur religion jusqu'à la convocation légale d'un concile; mais le Pape venant d'en indiquer un auquel Ferdinand exigeoit qu'on se soumît, ils commencerent à soupçonner leurs adversaires de chercher à tirer avantage de quelques termes équivoques du recès, & d'en conclure que le terme de la liberté de conscience devoit expirer à l'ouverture du concile. Pour prévenir une pareille interprétation, ils renouvellerent leurs protestations contre une assemblée convoquée hors des limites de l'Empire, par la seule autorité du Pape, & à laquelle il se réservoit le droit de présider; ils déclarerent que malgré la convocation illégale de ce concile, ils regardoient le recès de la derniere diete

1545.

...e, qui même...
avoir de force que jusqu...
d'un concile, souhaitoi...
ment d'établir cet impor...
loge sur un fondement sol...
leur en assurât la perpétui...
de leur offrir de conserv...
les deux points principaux...
dinand proposa à la confé...
la diete, furent la continua...
guerre avec les Turcs, &...
la religion. Il dit que ...
étoit d'autant plus urgen...
man, après avoir conqu...
nde partie de la Hong...
de tomber sur les Prov...

...-Paolo, 124.

ereur, qui, dès le
son regne, au ris-
ropre vie, s'étoit
les attaques de
n, étoit toujours
e, & venoit d'ar-
t le cours de ses
afin d'employer
ancien rival tou-
e l'ennemi com-
étoit également
l'intérêt de tous
pire, de secon-
ts de leur Chef,
s secours dans
qu'à l'égard des
ere de religion,
uillées & d'une
, qu'on ne pou-
ir de sitôt l'is-
tations réitérées
de l'Empereur
du Pape la te-
n'on desiroit &
long-temps; &
é pour cette as-
é, les deux par-
e ses décrets avec
soumettre comme

1545.

Ferdinand presse les Allemands de reconnoître l'autorité du Concile.

1545.

1545. comme étant encore dans toute ſa force.

L'Empereur arrive à Worms.

Juſqu'à ce moment, tandis que l'Empereur avoit cru de ſon intérêt d'adoucir & de gagner les Proteſtants, il avoit ſu trouver des expédients pour les ſatisfaire ſur des prétentions déraiſonnables en apparence; mais ſes vues ayant entiérement changé, il avoit obligé Ferdinand à s'en tenir à ſes premieres propoſitions, & à ne rien accorder qui pût donner la moindre atteinte à la légitimité ou à l'autorité du concile. Les Réformés de leur côté ne furent pas moins inflexibles; & de part & d'autre, on employa beaucoup de temps & d'efforts à ſe bien convaincre que la conciliation étoit impoſſible. La préſence même de l'Empereur, qui, après ſa guériſon, ſe rendit à Worms, ne contribua pas à rendre les Proteſtants plus dociles : perſuadés qu'ils ſoutenoient la cauſe de Dieu & de la vérité, également ſupérieurs à l'appas de l'intérêt & aux impreſſions de la crainte, ſoit que l'Empereur redoublât ſes ſollicitations, ſoit qu'il laiſſât entrevoir ſes deſſeins mena-

Le 15 Mai.

çants, il ne fit qu'accroître leur hardiesse. Ils déclarerent enfin ouvertement qu'ils ne daigneroient pas faire leur apologie dans un concile, convoqué, non pour examiner leur doctrine, mais pour la condamner; qu'ils regardoient comme nulle une assemblée dirigée par l'autorité d'un Pontife, qui s'étoit ôté le droit de les juger, en qualifiant d'avance d'héréfie leurs opinions, & en abusant d'un pouvoir usurpé pour les accabler du poids de ses censures (*a*).

1545.

Les Protestants refusent d'avoir aucune communication avec le concile.

Pendant que les Protestants, toujours plus fermes dans leur union, refusoient toute communication avec le concile, & des secours à l'Empereur contre les Turcs, Maurice de Saxe se montra seul prêt à satisfaire les desirs de ce Prince. Malgré son attachement inviolable pour la réformation, affectant une modération utile à ses vues, il confirma de plus en plus l'Empereur dans les préventions qu'il lui avoit inspirées en sa

Conduite de Maurice de Saxe dans la diete

(*a*) Sleid. 343, &c. Seck. 3 ; 543, &c. Thuan. *hist. lib.* 2, p. 56.

1545. faveur; & par-là, il se fraya le chemin à l'exécution des grands desseins que méditoit sans cesse son ame active & ambitieuse (a). Son exemple n'eut pourtant que très-peu d'influence sur les autres Protestants; & Charles comprit qu'il ne pouvoit espérer ni d'en tirer des secours pour la guerre contre les Turcs, ni de calmer leurs craintes & leur défiance sur l'article de leur religion. Mais ses projets n'étant pas encore mûrs, ni ses préparatifs assez avancés pour les forcer à l'obéissance ou pour châtier leur obstination, il eut l'adresse de cacher ses intentions. Dans le dessein de leur donner de la confiance, il indiqua pour le commencement de l'année suivante, une diete à Ratisbonne où se décideroient les points contestés au moyen des conférences d'un certain nombre d'Ecclésiastiques de chaque parti qui devoient s'y rendre (b).

(a) Seck. 3, 571.
(b) Sleid. 351.

Mais quelque envie qu'eût l'Empereur d'en imposer aux Protestants par ces apparences de modération, il n'étoit pas capable d'une dissimulation assez constante pour leur dérober ses dangereux desseins. Hermant, Comte de Wied, Archevêque & Electeur de Cologne, Prélat recommandable par ses vertus & par une antique simplicité de mœurs, mais d'ailleurs aussi peu savant que tous les Nobles qui possédoient alors les grands bénéfices de l'Allemagne, étoit devenu un prosélite de la doctrine des réformateurs. Il avoit commencé, dès l'année 1543, avec l'assistance de Mélanchton & de Bucer, à abolir l'ancien culte dans son diocese, pour y introduire celui des Protestants. Les Chanoines de sa Cathédrale, prévenus contre cet esprit d'innovation, & sentant combien l'égalité évangélique de la nouvelle secte seroit préjudiciable à leurs dignités & à leurs richesses, s'opposerent aux entreprises inouies de leur Archevêque, avec toute la chaleur que l'intérêt pouvoit ajouter à leur zele pour les anciennes institutions. Ce

1545. Les Protestants commencent à suspecter l'Empereur.

1545. Prélat ne voyant dans les obſtacles qu'il rencontroit, qu'une nouvelle preuve de la néceſſité d'établir la réformation, ne ſe relâcha ni dans ſa réſolution ni dans ſa fermeté. Enfin les Chanoines ayant éprouvé l'inutilité de leur réſiſtance, proteſterent ſolemnellement contre les entrepriſes de leur Archevêque, & en appellerent au Pape & à l'Empereur; l'un ſon Juge eccléſiaſtique, & l'autre ſon Seigneur temporel. Cet appel fut porté devant l'Empereur pendant qu'il étoit à Worms; il prit auſſi-tôt les Chanoines de Cologne ſous ſa protection, leur enjoignant de procéder en toute rigueur contre ceux qui oſeroient ſecouer le joug de l'Egliſe Romaine, défendit à l'Archevêque de faire aucune innovation dans ſon dioceſe, & le ſomma de comparoître à Bruxelles dans l'eſpace de trente jours pour y répondre aux accuſations intentées contre lui (*a*).

Charles ne ſe contenta pas de ma-

(*a*) Sleid., 310, 340, 351. Seckend. 3, 443, 553.

nifester aux Protestants ses sentiments de haine par ce ce coup d'autorité; il persécuta sans relâche dans ses Etats héréditaires des Pays-Bas, tout ce qui étoit suspect de luthéranisme. Dès son arrivée à Worms, il imposa silence aux Prédicateurs Protestants de cette ville. Il souffrit même que dans la chaire de sa propre chapelle, un moine Italien déclamât contre les Luthériens, & le désignât comme élu de Dieu pour exterminer leur dangereuse hérésie. En même-temps il dépêcha à Constantinople l'ambassade dont on a déja parlé avec des ouvertures de paix, afin de se délivrer de toute appréhension du côté des Turcs. Ni ces démarches ni leurs dangereuses conséquences ne purent échapper à l'inquiete curiosité des Protestants; leurs allarmes se réveillerent, & leur vigilance s'accrut à proportion du péril. 1545.

Mort du Duc d'Orléans.

Cependant la fortune de Charles, qui dominoit en toute occasion celle de son rival, le tira d'un mauvais pas dont toute sa sagacité & son adresse n'auroient pu le dégager. Le Duc d'Orléans, dans le temps même où il devoit épouser la fille de Fer-

Le 8 Septembre.

dinand & prendre possession du Mi-
1545. lanès, mourut d'une fievre maligne. Cet événement délivra l'Empereur de l'obligation d'abandonner une Province si importante à son ennemi, ou de la honte de manquer à un engagement récent & solemnel, dont la violation auroit bientôt occasionné une rupture avec la France. Il affecta pourtant de témoigner beaucoup de chagrin de la mort prématurée d'un jeune Prince qui devoit lui ête allié de si près; mais il évita soigneusement d'entrer dans de nouvelles discussions sur le Milanès, & ne voulut jamais qu'on changeât rien au traité de Crespy, malgré les instances de François, qui demandoit quelques dédommagements des avantages qu'il avoit perdus par la mort de son fils. Dans les temps glorieux & florissants du regne de ce Monarque, une déclaration de guerre auroit sans doute bientôt suivi cet injuste refus; mais l'affoiblissement de sa santé, l'épuisement de son Royaume, & la nécessité de repousser les forces de l'Angleterre, l'obligerent de dissimuler son ressentiment, & de re-

mettre ses projets de vengeance à un moment plus favorable. Cependant comme le Duc de Savoie ne devoit recouvrer ses Etats que par les conditions du mariage stipulé dans le traité de Crespy, les droits ou les prétentions de la France anéantirent les espérances de ce malheureux Prince, & resterent à cette Couronne pour servir de prétextes à de nouvelles guerres. (a).

1545.

En effet, les confédérés de Smalkalde se flatterent que les altercations qui alloient suivre la mort du Duc d'Orléans produiroient une rupture entre les deux Monarques, & leur laisseroient le temps de respirer; mais ils se tromperent dans cette conjecture, comme dans celle qu'ils formerent sur un événement qui sembloit être le prélude d'une querelle entre l'Empereur & le Pape. La passion de Paul pour l'agrandissement de sa famille, croissoit avec l'âge, d'autant plus qu'il voyoit la dignité &

Le Pape donne à son fils les Duchés de Parme & de Plaisance.

(a) Belcarius, *comment.* 769. Paruta, *hist. Venet.* 4, p. 177.

la puissance attachées à la thiare dé-
1545. cliner de jour en jour. Comme il sa-
voit que l'Empereur ne se prêteroit
pas aux vues de son ambition, il ha-
sarda, au risque d'offenser ce Monar-
que, de donner à son fils Pierre-
Louis, l'investiture de Parme & de
Plaisance. Cette élévation singuliere
d'un homme dont la naissance illégi-
time étoit une tache pour le Pape,
& dont la vie licencieuse excitoit
l'indignation de tous les honnêtes
gens, causa un scandale universel,
sur-tout dans un moment où la plus
grande partie de l'Europe déclamoit
ouvertement contre les mœurs cor-
rompues & le pouvoir exorbitant du
clergé, désordres si criants qu'un des
principaux objets de l'assemblée du
concile étoit de les réformer. Quel-
ques Cardinaux attachés à l'Empe-
reur, firent des remontrances à Paul
sur cette aliénation indécente du pa-
trimoine de l'Eglise. L'Ambassadeur
d'Espagne ne voulut pas être présent
à la solemnité de cette installation;
& Charles refusa nettement de con-
firmer l'acte de l'investiture, sous pré-
texte que Parme & Plaisance faisoient

partie du Milanès. Mais l'Empereur & le Pape, tous deux attentifs aux affaires d'Allemagne, sacrifiant leurs passions particulieres à la cause publique, étoufferent leur jalousie & leur ressentiment pour s'occuper d'intérêts qu'ils jugeoient d'une plus grande importance (*a*). 1545.

Henri de Brunswick allume la guerre en Allemagne.

Vers le même temps, la paix de l'Allemagne fut interrompue par une invasion de Henri, Duc de Brunswick. Ce Prince, privé de ses Etats que l'Empereur tenoit en sequestre jusqu'à ce qu'on eût accommodé ses différends avec les confédérés de Smalkalde, avoit cependant un si grand crédit en Allemagne, qu'il s'engagea d'y lever un corps considérable de troupes pour le service du Roi de France contre l'Angleterre. François fournit l'argent d'avance; les troupes furent levées; mais au-lieu de les conduire en France, le Duc de Brunswick entra tout-à-coup à la tête de ce corps dans ses propres Etats, es-

(*a*) Paruta, *hist. Venet.* 4, 178. Pallavic. 180.

ce, & ne voulut point entrer dans la ligue de Smalkalde (*a*).

1546.

Le concile s'assemble à Trente.

Quelques semaines avant la révolution arrivée dans le Palatinat, le concile général s'ouvrit à Trente, avec les solemnités d'usage. Les Etats Catholiques mettoient toutes leurs espérances dans cette assemblée ; & dès le commencement des troubles de l'Eglise, ils l'avoient regardée comme le meilleur remede qu'on y pût appliquer ; mais beaucoup de gens craignoient qu'ils ne fût trop tard, & qu'un mal qui avoit fait de si violents progrès pendant 28 ans, ne fût trop invétéré. Quoique le Pape, par sa derniere bulle de convocation, eût fixé la premiere séance du concile au mois de Mars, il avoit des vues si différentes de celles de l'Empereur, que l'année se passa presque toute entiere en négociations. Charles prévoyant que la rigueur des décrets du concile mettroit les Protestants sur la défensive, & porteroit peut-être leur ressentiment à quelque résolution dé-

(*a*) Sleid. 356. Seck. l. 3, 616.

désespérée, faisoit tous ses efforts pour la différer, jusqu'à ce que ses préparatifs l'eussent mis en état d'en soutenir les décisions par la force des armes. D'un autre côté, le Pape, qui s'étoit pressé d'envoyer ses Légats à Trente pour y présider en son nom, craignoit d'exposer au mépris son autorité, ou de faire suspecter ses intentions, si, dans un moment où le danger de l'Eglise demandoit des remedes prompts & vigoureux, les Peres du concile demeuroient dans l'inaction. Il insista donc avec Charles, ou pour transporter cette assemblée dans quelque ville d'Italie, ou pour en suspendre les opérations pendant quelque-temps, ou bien enfin pour l'autoriser à commencer sur le champ ses délibérations. L'Empereur rejetta les deux premieres propositions comme également offensantes pour les Allemands, & Protestants & Catholiques; mais sentant qu'il étoit impossible d'éluder la derniere, il se restreignit à demander qu'on travaillât dans le concile à la réforme des désordres de l'Eglise, avant de procéder à l'examen où à la décision des

1546.

1546. articles de foi. C'étoit précisément ce que la Cour de Rome craignoit le plus; & le but de tous ces artifices étoit d'éviter une recherche si dangereuse. Paul, quoiqu'il eût été moins inflexible que quelques-uns de ses prédécesseurs sur la convocation d'un concile, n'en étoit pas moins jaloux de son autorité. Il pressentoit qu'un pareil début seroit un sujet de triomphe pour les hérétiques. Il appréhendoit tout ce qui pouvoit s'ensuivre d'humiliant ou de funeste pour le saint Siege, si le concile regardoit la réforme des abus comme son unique affaire, & si les Prélats du second ordre pouvoient, au gré de leurs desirs & de leur humeur, prescrire des loix à ceux qui, par la puissance & les dignités, étoient au-dessus d'eux. Ainsi sans écouter les propositions insidieuses de l'Empereur, il donna des instructions à ses Légats pour ouvrir le concile.

Le 18 Janvier. Opérations du concile. Le premiere session se passa en pures formalités. Dans la suivante, on convint que ce qu'il y avoit de plus pressant étoit de dresser une confession de foi qui contiendroit tous les

articles dont l'Eglise ordonnoit la
croyance, mais qu'en même-temps 1546.
on porteroit son attention sur les
moyens de réformer les mœurs &
la discipline du clergé. Ce premier
pas, qui montroit déjà quel seroit
le fruit du concile, le ton impérieux
des Légats qui y présidoient, & la
déférence aveugle de la plupart des
membres qui suivoient l'impulsion
des chefs, firent prévoir aisément
aux Protestants à quelles décisions ils
devoient s'attendre. Ils furent étonnés
cependant de voir quarante Prélats,
(car il n'y en avoit pas un plus
grand nombre au concile), s'arroger
l'autorité de représentants de l'Eglise
universelle, & juger en son nom les
points les plus importants de la foi.
Frappée elle-même de cette indécence
& du ridicule qui pouvoit en résulter,
l'assemblée fut très-lente dans ses
opérations; & pendant quelque-temps,
elle n'y procéda que d'une maniere
foible & languissante (a). Dès que

(a) Fra-Paolo, 120, &c. Pallavic. p. 180, &c.

les confédérés de Smalkalde eure
1546. appris l'ouverture du concile, ils p
blierent un long manifeste contena
de nouvelles protestations contre ce
assemblée, & les raisons qui les
terminoient à ne point reconnoî
sa jurisdiction (a). Cependant le P
& l'Empereur s'embarrassoient si
d'en presser les opérations, qu'on s
perçut aisément qu'ils étoient o
pés de quelqu'intérêt de plus gra
conséquence.

Appréhensions des Protestants.

Mais les Protestants ne pouv
être tranquilles spectateurs des
vements du Pontife & de Ch
leurs soupçons croissoient de j
jour, par les avis qu'ils rec
de tous côtés, des trames qu'
dissoit contre eux. Le Roi d'Ar
les informa que l'Empere
depuis long-temps de dét
secte, ne manqueroit pas d
intervalle du repos de l'A
comme la conjoncture la
rable pour l'exécution de

(a) Seck. l. 3, 602, &c

Les négocians d'Ausbourg, qui étoit dès-lors une ville du plus grand commerce, furent avertis par leurs correspondants d'Italie, dont quelques-uns favorisoient secrétement le protestantisme (*a*), que le Pape & l'Empereur préparoient contre les Réformés une dangereuse confédération. Ils reçurent en même-temps des Pays-Bas l'avis que Charles avoit donné des ordres d'y lever des troupes ainsi que dans d'autres parties de ses Etats, mais avec toutes sortes de précautions pour cacher ses mesures. Tous ces avis réveillant les défiances & la vigilance des Protestants, ne leur laisserent aucun doute sur les intentions de l'Empereur; ils prirent l'allarme; les députés de la ligue de Smalkalde s'assemblerent à Francfort; & se communiquant mutuellement leurs informations, ils se convainquirent de plus en plus du danger qui les menaçoit. Cependant leur union n'étoit pas aussi solide que l'exigeoient leur situation & les préparatifs de

1546.

Leurs délibérations.

(*a*) Seck. lib. 3, 579.

leurs ennemis. Cette ligue subsistoit
1546. déjà depuis dix ans; mais les territoires de la plupart des Princes confédérés étoient enclavés les uns dans les autres; des mariages entre leurs familles, des alliances & des contrats de différente espece avoient, selon la coutume d'Allemagne, établi des droits & des prétentions réciproques, & c'étoient autant de sujets inévitables de jalousie & de discorde. Les uns attachés au Duc de Brunswick, en vouloient ouvertement au Landgrave, de la rigueur qu'il avoit exercée contre ce Prince aussi malheureux qu'imprudent. D'autres accusoient l'Electeur de Saxe & le Landgrave, qui étoient les chefs de la ligue, d'avoir par leurs profusions ou leur manque d'économie, engagé les confédérés dans des dépenses inutiles & exorbitantes. Ces deux grands Princes, qui, par la supériorité de leur puissance & de leur autorité, gouvernoient entiérement le corps de la confédération, avoient pourtant des vues si différentes, que toutes leurs opérations languirent au moment où elles avoient besoin de

la plus prompte vigueur. Le Land-grave étoit un homme violent & 1546. d'un caractere entreprenant ; mais, comme ſon zele pour la religion ne lui faiſoit point oublier les intérêts de la politique, il ſoutint que dans le danger inévitable dont ils étoient menacés, ils n'avoient pas de plus ſûr moyen de s'en garantir que de rechercher la protection des Rois de France & d'Angleterre, ou de s'allier avec les cantons Proteſtants de la Suiſſe, dont ils pouvoient tirer une aſſiſtance telle que le demandoit leur ſituation. L'Electeur d'un autre côté, qui avoit plus de droiture qu'aucun Prince de ce ſiecle, ne manquoit pas de talents pour gouverner ſagement dans des temps de tranquillité ; mais il avoit une vénération ſuperſtitieuſe pour la doctrine de Luther, & portoit le fanatiſme pour tous ſes dogmes jusqu'à déteſter toute alliance avec ceux dont la croyance eût différé de la ſienne ſur un ſeul article. Ainſi ſon entêtement pour le Luthéraniſme, le rendoit incapable de le défendre dans des temps de troubles & de danger. Sans doute il penſoit

que les intérêts de la religion de-
1546. voient se traiter par des maximes & des principes bien différents de ceux de la prudence humaine ; & se laissant égarer par les opinions de Luther, qui non-seulement ignoroit les regles de la politique, mais les méprisoit, il montra souvent une inflexibilité d'esprit, qui devint préjudiciable au parti même qu'il vouloit soutenir. Guidé dans cette occasion par la morale sévere de ce réformateur, il refusa d'entrer en alliance avec François, sous prétexte qu'il persécutoit le parti de la vérité ; de s'attacher au parti de Henri, qu'il regardoit comme aussi impie que le Pape ; & même de s'allier avec les Suisses, parce qu'ils n'étoient pas de son sentiment dans quelques articles de foi qui lui paroissoient essentiels. Cette différence dans la façon de penser sur un objet de cette importance, produisit l'effet qu'on en devoit attendre. On se blâmoit & on se condamnoit secrétement de part & d'autre. Le Landgrave ne voyoit dans l'Electeur qu'un esprit retréci par des préjugés indignes d'un Prince appellé

à jouer le premier rôle sur un grand théâtre. L'Electeur accusoit le Landgrave de principes relâchés & de vues d'ambition, qui s'accordoient mal avec les intérêts sacrés de la cause où ils se trouvoient engagés. Mais quoique les scrupules de l'Electeur eussent fait perdre le moment de tirer des secours du dehors, & que la jalousie & le mécontentement des autres Princes eussent empêché de renouveller la ligue dont le terme étoit sur le point d'expirer, cependant le sentiment du danger commun réunit les confédérés sur d'autres articles; ils convinrent en particulier de ne point reconnoître l'assemblée de l'Eglise de Trente pour un concile légitime, & de ne point consentir à laisser opprimer l'Archevêque de Cologne, parce qu'il avoit voulu établir la réforme dans son diocese (*a*). 1546.

Le Landgrave qui vouloit pénétrer les intentions de l'Empereur, sachant

Leurs négociations avec l'Empereur.

(*a*) Seck. l. 3, 556, 570, 613. Sleid. 355.

que Granvelle étoit bien inſtruit des
1546. projets de ſon maître, lui écrivit pour l'informer de pluſieurs particularités qui avoient donné des ſoupçons aux Proteſtants, & pour lui demander une déclaration préciſe de ce qu'ils avoient à craindre ou à eſpérer. Granvelle lui répondit que les avis qu'ils avoient reçus des armements de l'Empereur étoient exagérés, & leurs allarmes deſtituées de fondement ; qu'à la vérité Charles, pour préſerver ſes frontieres de toute inſulte de la part de la France ou de l'Angleterre, avoit donné des ordres pour lever quelques troupes dans les Pays-Bas, mais qu'il deſiroit autant que jamais, de maintenir la tranquillité en Allemagne (a).

La conduite de l'Empereur ne fut pourtant pas d'accord avec ces proteſtations. Au-lieu de nommer des hommes d'un caractere pacifique & modéré pour défendre la doctrine Catholique dans les conférences dont on étoit convenu, il choiſit des dé-

(a) Sleid. 356.

vots emportés & d'une obſtination ſi aveugle pour leurs opinions, qu'on perdit toute eſpérance de conciliation entre les deux partis. Malvenda, Eccléſiaſtique Eſpagnol, qui s'étoit chargé de ſoutenir la cauſe des Catholiques, la défendit avec toute la ſubtilité d'un métaphyſicien de l'école, plus occupé d'embarraſſer ſes adverſaires, que de les convaincre, & de pallier l'erreur que de découvrir la vérité. Les Proteſtants indignés & de ſes ſophiſmes & de la partialité des réglements que Charles avoit preſcrits dans cette diſpute, rompirent bruſquement la conférence, trop convaincus que l'Empereur ne vouloit que les amuſer & gagner du temps pour laiſſer mûrir ſes projets (*a*).

1546.

(*a*) Sleid. 258. Seck. l. 3, 620.

Fin du Livre VII.



L'HISTOIRE

DU REGNE

DE L'EMPEREUR

CHARLES-QUINT.

LIVRE VIII.

TANDIS que le péril sembloit croître de jour en jour, & que la tempête après avoir si long-temps grondé sur l'Eglise Protestante, étoit près d'éclater dans toute sa fureur, la mort vint à propos dérober Luther au spectacle douloureux de cette rage destructive. Le dépérissement de sa santé n'ayant

1546. Mort de Luther.

pu l'empêcher d'aller dans une ſaiſon
1546. rigoureuſe à Eyſleben, lieu de ſa naiſſance, pour y appaiſer par ſon crédit une diſſention élevée entre les Comtes de Mansfield, il y fut attaqué d'une violente inflammation d'entrailles, dont il mourut en peu de jours dans la ſoixante-troiſieme an-
Le 18 Février. née de ſon âge. Deſtiné par la Providence à opérer une des plus grandes & des plus intéreſſantes révolutions que l'hiſtoire nous ait tranſmiſe, jamais homme ne fut peint avec des couleurs plus oppoſées. Les jugements de ſon ſiecle furent extrêmes ſur ſon caractere. Les uns outrés & indignés de le voir d'une main hardie renverſer tout ce que leurs préjugés ou leur intérêt appelloient ſacré, lui imputerent non-ſeulement tous les vices d'un homme, mais la perverſité même d'un démon. Les autres, dans les tranſports de l'admiration & de la reconnoiſſance, le conſidérant comme le flambeau de l'Egliſe & le reſtaurateur de ſa liberté, lui attribuerent des vertus au-deſſus de l'humanité, & regarderent toutes ſes actions avec cette vénération re-

ligieuse qu'on ne devroit accorder qu'aux hommes inspirés du Ciel. Mais c'est sur sa propre conduite, & non sur la censure ou les éloges exagérés de ses contemporains, que doit se régler le jugement du siecle présent. Il réunit le plus grand zele pour ce qu'il croyoit la vérité; un courage intrépide pour la publier; tout ce que la nature & l'étude peuvent donner d'habileté à la défendre; une activité infatigable pour en accélérer les progrès; & il posséda ces qualités dans un si haut degré, que ses ennemis même n'ont pu les lui disputer. Ajoutons à ces traits une grande pureté de mœurs & même cette austérité qui convient au caractere d'un réformateur; une régularité de vie qui donnoit du crédit à sa doctrine, & ce parfait désintéressement qui ne laisse aucun doute sur sa bonne foi. Du reste, supérieur à toutes considérations personnelles, & méprisant le luxe & les plaisirs, il abandonna les honneurs & les revenus de l'Eglise à ses disciples, & se contenta toujours de son premier état de professeur dans l'université de Wittemberg, & de pas-

1546.

Son caractere.

teur de cette ville, avec les appointements modiques qui y étoient attachés. Cependant ces qualités extraordinaires étoient flétries par quelques-
1546. unes des imperfections inséparables de la fragilité humaine; mais ces défauts, loin de pouvoir être imputés à la méchanceté ou à la corruption de son cœur, sembloient prendre leur source dans ses vertus mêmes. Son ame naturellement forte & véhémente, lorsqu'elle se trouvoit excitée par de grands objets ou emportée par quelque passion violente, s'élançoit pour ainsi dire hors d'elle-même avec cette impétuosité qui étonna toujours les esprits foibles & pusillanimes, ou les hommes que la fortune a placés dans une situation tranquille. Plusieurs de ses grandes qualités portées à l'excès, franchissant quelquefois les limites du bien, l'entraînerent à des actions qui n'étoient pas sans reproche. Sa confiance en ses opinions tenoit de l'arrogance; son courage à les avancer, de la témérité; sa fermeté à ne s'en jamais départir, de l'obstination; & son zele pour confondre ses adversaires, d'une fureur qui s'ex-

haloit en injures groſſieres. Accoutumé à tout ſubordonner à la vérité, 1546.
il exigeoit des autres hommes le même reſpect pour elle; & ſans aucune indulgence pour leurs foibleſſes ou leurs préjugés, invectivoit avec mépris contre tous ceux qui ne penſoient pas comme lui. Lorſque ſa doctrine étoit attaquée, il tomboit ſur tous ſes adverſaires avec une égale fureur, n'ayant aucun égard à la diſtinction du rang ou du mérite. Ni la dignité royale de Henri VIII, ni les talents & l'érudition d'Eraſme, ne purent les garantir des mêmes injures dont il accabloit Tetzel ou Eccius. Cependant cette indécence ne doit pas être uniquement attribuée au caractere emporté de Luther; c'étoit en partie le vice de ſon ſiecle. Chez un peuple groſſier, où l'on ignoroit ces maximes qui réprimant ſans ceſſe les mouvements des paſſions, poliſſent la ſociété & la rendent plus douce, la chaleur des diſputes devoit être extrême; les émotions fortes s'exprimoient dans leur langage naturel, ſans délicateſſe & ſans ménagement. Comme alors tous les ouvrages des

savants étoient composés en latin,
1546. on étoit autorisé par l'exemple des meilleurs écrivains de cette langue, à employer contre ses adversaires les railleries les plus insultantes; d'ailleurs, les indécences paroissent moins choquantes dans une langue morte que dans les langues vivantes, dont les termes étant plus familiers rendent aussi les injures plus grossieres.

Quand il s'agit d'apprécier le caractere d'un homme, il faut le juger sur les principes & les maximes de son siecle; car si la vertu & le vice sont de tous temps les mêmes, les mœurs & les coutumes varient continuellement. Ce qui nous paroît répréhensible dans la conduite de Luther, ne l'étoit pas pour ses contemporains. Ce fut même quelques-uns de ces excès que nous lui reprochons aujourd'hui, qui avancerent la révolution qu'il avoit entreprise. Pour réveiller le genre humain plongé dans l'ignorance ou la superstition, il falloit un zele impétueux, un caractere plein d'audace. De douces invitations n'auroient point attiré ni remué les ames. Un esprit plus aimable, mais

moins vigoureux que celui de Luther, auroit craint ces dangers qu'il sut braver & surmonter. Vers la fin de sa vie, ses infirmités, sans affoiblir son courage & ses talents, altérerent son tempérament, & le rendirent plus chagrin, plus colere, plus impatient dans la contradiction. Il jouit du succès de son zele, & vit une grande partie de l'Europe embrasser sa doctrine; il vit chanceler les fondements de la puissance des Papes, devant qui les plus grands Monarques avoient tremblé, & il ne put se défendre de quelques mouvements de vanité & d'amour-propre. Il auroit été sans doute plus qu'homme, s'il eût pu contempler sans orgueil les grandes choses qu'il avoit opérées (*a*).

1546.

(*a*) On trouve dans ses dernieres dispositions un exemple frappant de sa vanité, ainsi que de l'élévation singuliere de ses sentiments. Quoique les effets qu'il pouvoit léguer, fussent très-peu considérables, il crut devoir faire un testament, & il dédaigna d'y suivre les formalités légales. *Notus sum*, dit-il, *in cœlo, in terrâ & in inferno, & autoritatem ad hoc sufficientem*

1546. Quelque-temps avant sa mort, il sentit diminuer ses forces; sa constitution étoit déjà fort épuisée par une multiplicité prodigieuse d'affaires, jointes aux travaux sans relâche qu'exigeoient les fonctions de son ministere, & à la fatigue de ses études continuelles, d'où sortirent des ouvrages aussi volumineux, qu'il en eût pu composer dans le calme de la retraite. Aux approches de son dernier moment, sa fermeté naturelle ne l'abandonna point. Il entretint ses amis du bonheur réservé aux justes dans une vie à venir, & ce fut avec

---

habeo, ut mihi soli credatur, cùm Deus mihi, homini licet damnabili, & miserabili peccatori, ex paternâ misericordiâ evangelium filii sui crediderit, dederitque ut in eo verax & fidelis fuerim, ità ut multi in mundo illud per me acceperint, & me pro doctore veritatis agnoverint, spreto banno Papæ, Cæsaris, regum, principum & sacerdotum, immo omnium dæmonum odio. Quidni, igitur, ad dispositionem hanc, in re exiguâ, sufficiat, si adsit manus meæ testimonium, & dici possit hæc scripsit. D. Martinus Luther, notarius Dei, & testis evangelii ejus. Seck. lib. 3, p. 651.

toute la ferveur & le raviſſement d'une ame qui ſoupire après l'inſtant d'en jouir (*a*). La nouvelle de ſa mort fut reçue des Catholiques avec une joie exceſſive & même indécente, mais elle découragea tous ſes ſectateurs; aucun des deux partis ne croyant ſa doctrine aſſez fortement enracinée, pour ſe ſoutenir ſans l'appui de la main qui en avoit jetté les premieres ſemences. L'Electeur de Saxe fit célébrer ſes funérailles avec une pompe extraordinaire. Luther laiſſa pluſieurs enfants de ſa femme Catherine Bore, qui lui ſurvécut; & vers la fin du dernier ſiecle, il y avoit encore en Saxe quelques-uns de ſes deſcendants, qui occupoient des places diſtinguées (*b*). 1546.

Cependant l'Empereur, ſuivant toujours ſon ſyſtême de diſſimulation, ſe ſervoit de toute ſon adreſſe pour amuſer les Proteſtants & pour calmer leurs craintes & leurs méfiances. Il imagina même, pour les mieux

L'Empereur cherche à amuſer & à tromper les Proteſtants.

Le 28 Mars.

(*a*) Sleid. 362. Seck. *lib.* 3, 632, &c.
(*b*) Seck. *l.* 3, 651.

1546. tromper, d'avoir une entrevue avec le Landgrave, le plus actif des confédérés & le plus en garde contre ses desseins. Il lui parla si vivement de l'intérêt qu'il prenoit à la prospérité de l'Allemagne, & de l'aversion qu'il avoit pour les moyens violents; il se défendit si positivement d'être entré dans aucune ligue, ou d'avoir fait aucun préparatif qui pût donner des allarmes aux Réformés, que le Landgrave n'eut plus d'inquiétude, & se retira bien convaincu des intentions pacifiques de ce Monarque. Cet artifice de Charles eut les heureuses suites qu'il en avoit espérées. Le Landgrave, au sortir de cette entrevue, qui s'étoit faite à Spire, alla à Worms où la ligue de Smalkalde étoit assemblée, & fit beaucoup valoir les favorables dispositions de l'Empereur. Ainsi par un effet du sang froid naturel de la nation Allemande, ou par cet esprit de lentenr & d'indécision qui domine les grands corps dans les délibérations, les confédérés crurent qu'il étoit inutile de prendre des mesures subites contre un danger qui

paroiſſoit éloigné ou même imaginaire (*a*). 1546.

Mais de nouveaux événements ébranlerent bientôt la confiance des Réformés dans les promeſſes de l'Empereur. Le concile de Trente, quoiqu'il ne fût composé que d'un petit nombre de Prélats Italiens & Eſpagnols, ſans un ſeul député de pluſieurs Etats qu'il prétendoit ſoumettre à ſes décrets, comme s'il eût été honteux de ſa longue inaction, voulut décider des articles de la plus grande importance. On examina d'abord le principal objet de la conteſtation entre l'Egliſe Romaine & les Proteſtants, concernant la regle déciſive en matiere de foi. Le concile décida, en vertu de ſon infaillible autorité, que les livres déſignés juſqu'alors ſous le nom d'apocryphes, auroient la même autorité que les autres livres de la Bible, regardés comme canoniques de temps des Juifs & des premiers Chrétiens; que les traditions tranſmiſes & conſervées

Procédés du concile contre les Proteſtants.

Le 8 Avril.

(*a*) Sleid. *hiſt.* 367, 373.

1546. dans l'Eglise depuis le siecle des Apôtres, avoient droit à la même vénération que le texte même des auteurs sacrés; que la traduction latine des écritures, faite ou revue par saint Jérôme, & connue sous le nom de Vulgate, seroit reçue comme authentique dans les Eglises & les écoles. On prononça des anathêmes, au nom du Saint-Esprit, contre tous ceux qui refuseroient leur consentement à la vérité de ces articles. Cette décision qui sapoit par les fondements la doctrine de Luther, fit pressentir clairement aux Réformés tout ce qu'ils devoient attendre du concile, dès qu'il auroit le loisir d'examiner en détail chacun des points de leur croyance (*a*).

Autant cette assemblée avoit montré de précipitation à condamner leurs dogmes, autant le Pape en mit à punir ceux qui les avoient embrassés. L'appel des Chanoines de Cologne contre leur Archevêque ayant été porté à Rome, Paul saisit aussi-tôt

(*a*) Fra-Paolo, 141. Pallav. 206.

cette occasion de déployer l'étendue de son autorité, & d'apprendre au clergé d'Allemagne combien il étoit dangereux de résister à l'Eglise Romaine. Personne ne paroissant au nom de l'Archevêque, on le tint pour convaincu du crime d'hérésie; le Pape publia une bulle qui le privoit de ses dignités ecclésiastiques, portoit contre lui la sentence d'excommunication, & délioit ses sujets du serment de la fidélité qu'ils lui devoient comme à leur Prince temporel : la protection que ce Prélat avoit donné à l'hérésie Luthérienne, fut le seul titre de sa condamnation, & l'unique motif sur lequel on appuya la rigueur de ce décret. Malgré tout le zele de Paul pour défendre les droits de l'Eglise & pour humilier ceux qui osoient y attenter, les Protestants ne purent croire qu'il se fût porté à de telles extrêmités contre un Prince & un Electeur de l'Empire, sans s'être assuré d'avance d'une protection assez puissante pour donner à ses censures tout le poids & l'effet qu'il vouloit y attacher. Ils furent vivement allarmés de cette sentence, où

1546.

Le 16 Avril.

1546. ils voyoient des preuves certaines des mauvaises intentions non-seulement du Pape, mais encore de l'Empereur contre tout leur parti (*a*).

Charles se prépare à commencer ses hostilités contre les Protestants.

Ce fut avec cette fureur qui accompagne toujours la honte de s'être laissé tromper, que les Réformés se réveillerent de leur fausse sécurité. Charles sentit alors qu'il lui falloit lever le masque, & déclarer ouvertement quel parti il vouloit suivre. Quoique l'exécution de ses desseins ne fût pas encore entiérement prête, cependant à force d'artifices & de détours, il avoit gagné du temps pour l'avancer. Le Pape, par ses procédés contre l'Electeur de Cologne, ainsi que par les décrets du concile, avoit amené les affaires au point que la rupture entre l'Empereur & les Protestants devenoit presque inévitable. Ainsi Charles n'avoit plus que le choix, ou de prendre parti pour la réformation en s'opposant aux décisions de l'Eglise Romaine, ou bien

(*a*) Sleid. 354. Fra-Paolo, 155. Pallavic. 214.

de soutenir à main armée la Religion Catholique. Mais ce n'étoit pas assez pour le Pape que d'avoir mis l'Empereur dans la nécessité de se déclarer; il pressa ce Prince de commencer ses opérations, & lui permit de la seconder avec une vigueur qui lui répondroit du succès. Transporté d'un zele aveugle contre l'hérésie, il ne se souvint plus qu'une des maximes politique du saint Siege, étoit d'empêcher l'autorité impériale d'empiéter au-delà de ses bornes; & dans le dessein d'accabler les Lutheriens, il contribua à se donner un maître qui pouvoit lui devenir redoutable ainsi qu'au reste de l'Italie.

1546.

Ses négociations avec le Pape.

Charles ne craignoit plus alors de voir traverser ses desseins par les Turcs. Ses négociations à la Porte, qui n'avoient point cessé depuis la paix de Crespy, étoient sur le point d'être heureusement terminées. Le Roi de France qui vouloit se délivrer de la honteuse obligation de se joindre à l'Empereur contre le Sultan, son ancien allié, travailla de tout son pouvoir à un accommodement entre ces deux Monarques, & So-

Il conclut une treve avec Soliman.

1546. liman, autant par complaisance pour François, que par ce qu'il trouvoit dans la nécessité de tourner ses armes contre les Persans, qui menaçoient d'envahir ses États, consentit sans peine à une treve de cinq ans. Le principal article de ce traité fut, que des deux côtés on garderoit tout ce qu'on possédoit dans la Hongrie; & Ferdinand pour accorder quelque chose à l'orgueil du Sultan, se soumit à lui payer un tribut annuel de cinquante mille écus (*a*).

Il gagne Maurice & d'autres Princes d'Allemagne.

Mais l'Empereur mettoit sur-tout sa plus grande confiance dans le secours qu'il espéroit de l'Allemagne. Il savoit que le vaste corps Germanique, invincible lorsqu'il étoit uni, ne pouvoit être dompté qu'en tournant ses propres forces contre lui-même. Heureusement pour Charles, la structure de ce corps étoit si foible, l'union de ses membres si lâche, & toutes ses parties tendoient si fortement à se

(*a*) Istuanhaffi, *hist. Hung.* 180. *Mém. de Ribier*, tom. 2, 582.

se séparer l'une de l'autre, qu'il étoit presque impossible de les voir se réunir pour un effort de vigueur. Les semences de discorde étoient alors plus multipliées que jamais. Les Catholiques Romains voyant leur Religion détruite dans plusieurs Provinces, & sur le point de l'être dans d'autres; animés, pour sa défense, d'un zele proportionné à la fureur de leurs adversaires, se montrerent prêts à seconder toute entreprise contre ces novateurs. Jean & Albert de Brandebourg, ainsi que d'autres Princes, irrités des hauteurs & de la dureté que les confédérés de Smalkalde avoient fait essuyer au Duc de Brunswick, étoient impatients de le tirer de prison, & de le venger de ses ennemis. Charles observoit avec satisfaction le progrès de leur ressentiment; & les regardant déjà comme dévoués à ses volontés, il crut devoir modérer leur animosité, plutôt que de l'enflammer.

1546.

Telle étoit la situation des affaires, & la prévoyance de l'Empereur contre tous les événements, lorsque la diete de l'Empire s'ouvrit à Ratis-

Assemblée d'une diete à Ratisbonne.

1546. bonne. La plupart des membres Catholiques y parurent en personne; mais plusieurs des confédérés de Smalkalde n'y envoyerent que des députés, sous prétexte de ne pouvoir supporter la dépense qu'occasionnoient ces assemblées aussi fréquentes qu'inutiles. La véritable raison qui les empêcha de s'y rendre, fut leur défiance de l'Empereur, & la crainte qu'on n'employât la violence pour les obliger d'approuver les propositions qui se feroient à la diete. Cependant Charles l'ouvrit par un discours extrêmement artificieux. Après avoir témoigné en termes généraux, l'intérêt qu'il prenoit à la prospérité du corps Germanique; après avoir déclaré que, dans l'intention d'y rétablir l'ordre & la tranquillité, il abandonnoit des soins qui le touchoient de plus près, & se refusoit aux sollicitations de ses autres sujets, qui le pressoient de résider parmi eux, il ajouta avec une sorte d'indignation, que, malgré cet exemple de désintéressement digne d'être imité, plusieurs des membres s'étoient exemptés de se trouver à une assemblée où lui-même s'étoit rendu

au préjudice de ſes propres affaires ;
enſuite il parla des malheureuſes diſ- 1546.
ſentions de religion, ſe plaignit du peu de ſuccès de ſes efforts pour les appaiſer, & de la bruſque diſſolution de la derniere conférence. Il finit par demander l'avis de la diete ſur le moyen le plus efficace de rétablir l'union dans les Egliſes d'Allemagne, & cet heureux accord en matiere de foi, ſi cher à leurs ancêtres, qui ne le croyoient pas moins utile à leurs intérêts temporels, que néceſſaire au chriſtianiſme qu'ils profeſſoient.

Cette maniere agréable & populaire de conſulter les membres de la diete, au-lieu de leur impoſer ſa propre opinion, donnoit à l'Empereur l'air d'une grande modération. Il évitoit par-là de découvrir ſes ſentiments, & ſembloit ne ſe réſerver que le droit de mettre en exécution ce qu'ils auroient arrêté. Mais s'il témoignoit ainſi de l'eſtime & de la déférence pour leurs avis, c'eſt qu'il étoit bien ſûr de les trouver conformes à ſes vues. Les Catholiques excités par leur propre zele, ou pré-

bonne. La plupart des membres Ca-
1546. tholiques y parurent en personne;
mais plusieurs des confédérés de Smal-
kalde n'y envoyerent que des dépu-
tés, sous prétexte de ne pouvoir sup-
porter la dépense qu'occasionnoie[nt]
ces assemblées aussi fréquentes qu'in[u]-
tiles. La véritable raison qui les e[m]-
pêcha de s'y rendre, fut leur défia[nce]
de l'Empereur, & la crainte qu['il]
n'employât la violence pour les o[bli]-
ger d'approuver les propositions [qui]
se feroient à la diete. Cependant C[har]-
les l'ouvrit par un discours extrê[me]-
ment artificieux. Après avoir té[moi]-
gné en termes généraux, l'intérêt [qu'il]
prenoit à la prospérité du corps [Ger]-
manique; après avoir déclaré [que]
dans l'intention d'y rétablir l'o[rdre]
& la tranquillité, il abandonnoit [les]
soins qui le touchoient de plus p[rès,]
& se refusoit aux sollicitations [de]
ses autres sujets, qui le pressoient [de]
résider parmi eux, il ajouta avec u[ne]
sorte d'indignation, que, malgré c[et]
exemple de désintéressement digne d'[ê]-
tre imité, plusieurs des membres s'é[-]
toient exemptés de se trouver à un[e]
assemblée où lui-même s'étoit rendu

ice de ses propres affaires ;
parla des malheureuses dif- 1546.
e religion, se plaignit du
cès de ses efforts pour les
& de la brusque dissolution
ere conférence. Il finit par
l'avis de la diete sur le
plus efficace de rétablir
s les Eglises d'Allemagne,
reux accord en matiere
her à leurs ancêtres, qui
roient pas moins utile à
ts temporels, que neces-
ristianisme qu'ils profes-

niere agréable & popu-
sulter les membres de la
u de leur imposer sa pro-
, donnoit à l'Empereur
rande modération. Il évi-
de découvrir ses senti-
mbloit ne se réserver que
mettre en exécution ce
ent arrêté. Mais s'il té-
insi de l'estime & de la
pour leurs avis, c'est qu'il
sûr de les trouver confor-
rues. Les Catholiques ex-
eur propre zele, ou pré-

cret étoit en trop de mains ; & quoique l'Empereur cachât toujours artificieusement ses desseins, ses Officiers n'ayant pas la même réserve, on en parloit ouvertement parmi ses alliés & ses sujets. Les députés des confédérés, allarmés de tous ces bruits & des préparatifs de guerre qu'ils avoient sous les yeux, solliciterent une audience de Charles, & lui demanderent au nom de leurs maîtres, si c'étoit par son ordre qu'on levoit des troupes, à quel dessein & contre quel ennemi. Une question si directe, dans un temps où il n'étoit plus possible de nier les faits, exigeoit une réponse précise. Aussi l'Empereur avoua-t-il que ces ordres venoient de lui ; mais il protesta qu'il n'inquiéteroit sur l'article de la religion, aucun de ceux qui se conduiroient en sujets soumis ; il déclara qu'il vouloit seulement maintenir les droits & les prérogatives de la dignité impériale, en punissant quelques membres factieux, dont la conduite irréguliere & licencieuse tendoit à corrompre ou à renverser l'ancienne constitution de l'Empire. Quoi-

que Charles ne nommât pas les personnes sur qui tomboient ses accusations & ses menaces, il étoit facile de voir qu'il en vouloit à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave de Hesse. Leurs députés, regardant tout ce qu'il venoit de dire, comme une déclaration de guerre, se retirerent aussi-tôt de Ratisbonne (*a*). 1546.

Traité de l'Empereur avec le Pape.

Le Cardinal de Trente ne trouva nulle difficulté à traiter avec le Pape, qui, content d'avoir enfin réussi à faire adopter son plan à l'Empereur, consentit de grand cœur à tout ce qu'on lui proposa de sa part. La ligue fut signée, peu de jours après l'arrivée du Cardinal à Rome. Les dangereuses hérésies qui inondoient l'Allemagne, l'obstination des Protestants à ne point reconnoître le saint concile de Trente, la nécessité de maintenir dans leur pureté, la doctrine & la discipline de l'Eglise, furent les motifs publics de cette union; on y disoit, qu'afin d'arrêter les progrès du mal & punir l'im-

Le 26 Juillet.

(*a*) Sleid. 376.

piété de ceux qui avoient contribué
1546. à le répandre, l'Empereur après avoir depuis long-temps essayé sans succès des remedes plus doux, se mettroit incessamment en campagne avec une armée capable de forcer ceux qui rejettoient le concile, ou qui avoient abandonné la religion de leurs peres, à rentrer dans le sein de l'Eglise, & sous l'obéissance due au saint Siege. Il s'obligeoit aussi à ne point conclure de six mois la paix avec les hérétiques, sans le consentement du Pape, & sans lui assigner une part dans les conquêtes qu'il feroit sur eux; même après ce terme, il ne pouvoit entrer dans aucun accommodement préjudiciable aux intérêts de l'Eglise ou de la Religion. De son côté, le Pape promettoit de déposer une grosse somme à la banque de Venise pour les frais de la guerre; d'entretenir à ses dépens, durant l'espace de six mois, douze mille hommes d'infanterie & cinq cents de cavalerie; d'accorder à l'Empereur pour une année, la moitié des revenus ecclésiastiques de l'Espagne; de l'autoriser par une bulle à aliéner dans

ce Royaume pour cinq cent mille écus de terres appartenantes aux maisons religieuses; enfin d'employer non-seulement les censures spirituelles, mais encore la force des armes, contre tout Prince qui tenteroit de s'opposer à l'exécution de ce traité (a). 1546.

Nouveaux artifices de l'Empereur pour cacher ses desseins aux Protestants.

Quoiqu'on y donnât pour motif de la guerre, l'extirpation de l'hérésie, Charles voulut toujours persuader aux Allemands qu'il n'attenteroit point à leur liberté de conscience; & qu'il ne pensoit uniquement qu'à venger son autorité de l'insolence de certains réfractaires. Il écrivit à la plupart des Princes & des villes libres, qui avoient embrassé le protestantisme, des lettres circulaires conformes à sa réponse aux députés de Ratisbonne; déclarant encore qu'il prenoit les armes, non pour une querelle de religion, mais pour des dissentions civiles, & qu'il ne confondroit point des sujets paisibles & sous

(a) Sleid. 381. Pallav. 255. Dumont *corps diplom.* 2.

1546. mis avec ces esprits séditieux qui oublioient la subordination qu'ils lui devoient, comme au Chef du corps Germanique. Quelque grossier que fût cet artifice, & tout facile qu'il étoit de le pénétrer à quiconque examinoit la conduite de l'Empereur, il le crut cependant nécessaire, & le mit en œuvre avec assez de confiance & de dextérité pour en retirer les plus grands avantages. S'il eût avoué tout d'un coup le dessein qu'il avoit formé de renverser l'Eglise Protestante, & de faire rentrer toute l'Allemagne sous l'ancien joug du saint Siege, ni les villes, ni les Princes qui suivoient les nouvelles opinions, ne seroient demeurés neutres; encore moins auroient-ils osé seconder l'Empereur dans une pareille entreprise. Mais le déguisement ou le désaveu de ses intentions, d'une part, empêchoit une ligue de tous les Etats Protestants, dont les forces réunies auroient pu l'accabler; de l'autre, il fournissoit aux plus timides de leur parti un prétexte pour rester dans l'inaction, & aux ambitieux un motif pour se joindre à lui, sans encourir la honte ou

d'avoir abandonné leurs principes, ou de prêter une main ſacrilege à leur deſtruction. L'Empereur avoit bien prévu que ſi par le ſecours des Réformés, il pouvoit abattre l'Electeur de Saxe & le Landgrave, il feroit enſuite le maître de preſcrire telles conditions qu'il lui plairoit aux foibles reſtes d'un parti ſans union, ſans chefs, & qui déploreroit alors, mais trop tard, la faute d'avoir abandonné ſes aſſociés pour ſe fier à lui. 1546.

Mais il s'en fallut peu que le Pape par une oſtentation précipitée de ſon zele, ne déconcertât toutes les meſures que Charles avoit priſes avec tant d'art & de ſoins. Paul auſſi vain que ſatisfait de ſe voir l'auteur d'une confédération ſi formidable contre l'héréſie de Luther, & d'imaginer que la gloire de l'extirper étoit réſervée à ſon pontificat, divulgua les articles de ſa ligue avec l'Empereur, comme une preuve de leurs pieuſes intentions & des efforts extraordinaires qu'il alloit faire lui-même pour maintenir la foi dans toute ſa pureté. Bientôt après il publia une bulle d'indulgences pour tous ceux qui s'en- Ils ſont dévoilés par le Pape.

1546. gageroient dans cette sainte entreprise, exhortant en même-temps les fideles qui ne pouvoient y concourir, à redoubler la ferveur de leurs prieres & l'austérité de leurs mortifications pour attirer la bénédiction du Ciel sur les armes des Catholiques (a). Mais en faisant des déclarations si contraires aux raisons que l'Empereur donnoit de son armement, Paul n'avoit pas uniquement pour guide le zele de la religion. Il étoit scandalisé de la dissimulation de Charles, qui paroissant rougir de son dévouement pour l'Eglise, s'efforçoit de persuader qu'il faisoit une guerre de politique, quand il auroit dû se glorifier de ne consacrer ses armes qu'à la défense de la foi. Mais plus l'Empereur travailloit à déguiser l'objet réel de la confédération, plus le Pape s'empressoit à le mettre dans tout son jour, voulant amener ce Prince à une rupture éclatante & sans retour avec les Protestants, afin qu'il ne pût être tenté de trahir les

(a) Dumont, *corps diplom.*

intérêts de l'Eglise par quelqu'accommodement dont les avantages ne fussent que pour lui seul (a). 1546.

L'Empereur, quoique fort offensé de l'indiscrétion ou de la malice du Pontife qui divulguoit ses secrets, n'en suivit pas son projet avec moins de hardiesse, & affirma toujours que ses intentions n'étoient point changées. Plusieurs des Etats Réformés, qu'il avoit déjà séduits, se crurent en droit, d'après ces protestations, de lui donner du secours.

Préparatifs des Protestants pour se mettre en défense.

Mais cette artifice n'en imposa point à la plus grande & à la plus saine partie des confédérés Protestants. Ils demeurerent convaincus que l'Empereur ne prenoit les armes que contre la réformation; & que s'il pouvoit être assez fort pour exécuter ses desseins dans toute leur étendue, il détruiroit non-seulement leur religion, mais avec elle les libertés de l'Allemagne. Aussi se préparerent-ils à se défendre, ne voulant renoncer ni aux vérités célestes que Dieu leur

(a) Fra-Paolo, 188. Thuan, *hist.* 1, 61.

1546. avoit fait connoître par des voies si merveilleuses, ni aux droits temporels qui leur avoient été transmis par leurs ancêtres. Cependant pour prendre de justes mesures, leurs députés, après être partis brusquement de Ratisbonne, se rendirent à Ulm, où les délibérations se firent avec autant de vigueur & d'unanimité que l'exigeoit un danger si pressant. Le contingent des troupes que chacun devoit fournir, ayant été fixé dans l'origine par le traité d'union, on donna des ordres pour le mettre aussitôt en campagne. Les confédérés s'apperçurent que les vains scrupules de quelques-uns d'entr'eux, & l'imprudente sécurité des autres, leur avoient fait négliger trop long-temps de chercher de l'appui dans des alliances étrangeres, & ils s'empresserent de demander du secours aux Vénitiens & aux Suisses.

Ils demandent des secours aux Vénitiens.

Ils représenterent aux premiers que le dessein de l'Empereur étant de renverser le systême actuel de l'Allemagne, & de s'y frayer un chemin au pouvoir absolu par les secours étrangers que lui fournissoit le Pape,

le succès de cet attentat ne pouvoit manquer d'être funeste à la liberté 1546.
de l'Italie; & que Charles parvenant une fois à une autorité illimitée dans un pays, ne tarderoit pas à faire sentir son despotisme dans l'autre. Enfin, ils supplioient les Vénitiens de refuser du moins le passage à des troupes qu'on devoit regarder nomme ennemies, puisqu'en subjuguant l'Allemagne, elles préparoient des fers au reste de l'Europe. Ces réflexions n'avoient point échappé à la sagacité de ces prudents Républicains. Ils avoient déjà fait leurs efforts pour dissuader le Pape d'une alliance qui tendoit à augmenter la puissance d'un Monarque dont il connoissoit trop bien l'ambition démesurée. Mais Paul étoit si entêté de la poursuite de ses projets, qu'il méprisa toutes leurs remontrances (*a*). Cependant la connoissance du danger ne put engager les Vénitiens à tenter de s'en garantir. Ils répondirent aux confédérés de Smal-

(*a*) Adriani, *Istoria di suoi tempi*, *lib.* 1, p. 332.

1546. kalde, qu'ils ne pouvoient empêcher les troupes du Pape de passer par un pays ouvert, à moins de lever une armée assez forte pour les arrêter; mais qu'une telle démarche les exposeroit à tout le poids de l'indignation du Pontife & de l'Empereur. Par la même raison, ils refuserent de prêter une somme d'argent à l'Electeur de Saxe & au Landgrave pour le soutien de la guerre (a).

Ils s'adressent ensuite aux Suisses.

A l'égard des Suisses, les Protestants ne se bornerent pas à les prier de fermer l'entrée de l'Allemagne à des troupes étrangeres; ils espéroient d'un peuple qui étoit leur plus proche voisin & l'allié naturel de l'Empire, qu'il prendroit en main avec sa vigueur ordinaire, la cause de la liberté, & ne demeureroit pas spectateur oisif de l'oppression & des chaînes qu'on préparoit à ses freres. Mais quelque disposés que fussent les can-

(a) Sleid, 381. Paruta, *istor. Venet. tom.* 4, 180. Lambertus Hortentius *de bello Germanico, apud Scardium, vol.* 2, *p.* 547.

tons Réformés à secourir les confédérés, le corps Helvétique lui-même étoit si divisé sur les matieres de religion, que les Protestants n'osoient faire un pas sans consulter les cantons Catholiques. Telle étoit d'ailleurs l'influence des émissaires du Pape & de l'Empereur auprès des Suisses, que tout ce qu'on put promettre fut de garder dans cette guerre une exacte neutralité (a). 1546.

Ils s'adressent à François I & à Henri VIII.

Leurs espérances se trouvant ainsi trompées de ces deux côtés, les Protestants ne tarderent pas à recourir aux Rois de France & d'Angleterre. L'approche du danger avoit vaincu les scrupules de l'Electeur de Saxe, & le força de céder aux importunités des confédérés. La situation des deux Monarques donnoit quelqu'espoir à la ligue. Après la paix de Crespy, les hostilités avoient continué quelque temps entre les Anglois & les François; mais enfin las d'une guerre dont ils ne tiroient ni profit ni gloire, ils venoient de terminer

(a) Sleid. 392.

1546. tous leurs différends par une paix conclue à Campe, auprès d'Ardres. François avoit eu beaucoup de peine à faire comprendre dans le traité, les Ecossois ses alliés; & pour prix de cette condescendance, il s'étoit engagé à payer une grosse somme que Henri prétendoit lui être due à plusieurs titres. Le Roi de France laissa même Boulogne entre les mains des Anglois comme une caution de cette dette. Mais quoique le rétablissement de la paix donnât le loisir à ces deux Souverains de s'occuper des affaires d'Allemagne, les Protestants ne purent tirer aucun avantage de cette favorable circonstance. Henri mettoit son alliance à des conditions qui l'auroient rendu non-seulement le chef, mais le maître absolu de la ligue. On n'étoit point tenté de lui accorder cette prééminence : ses opinions en matiere de foi, différoient trop de celles des Réformés d'Allemagne, pour qu'il pût se former une union bien cimentée entr'eux & ce Monarque (a). François, par des

(a) Rymer, XV, 93. Herbert 258.

vues politiques, étoit plus disposé à secourir les Protestants; mais comme il voyoit son Royaume déjà épuisé par une longue guerre, & que d'ailleurs il craignoit d'irriter le Pape en s'alliant à des hérétiques excommuniés, il n'osa risquer de protéger la ligue. Ainsi une prudence hors de saison, ou des scrupules de Religion qui autrefois ne l'eussent pas arrêté, firent perdre à ce Prince la plus heureuse occasion qui se fût présentée durant son regne, d'embarrasser & d'humilier son rival. 1546.

Les Protestants mettent une grande armée en campagne.

Mais si les confédérés négocierent sans succès dans les Cours étrangeres, au moins réussirent-ils facilement chez eux à lever une armée suffisante pour tenir la campagne. L'Allemagne étoit alors très-peuplée; les loix féodales y subsistant dans toute leur force, mettoient les Nobles en état de rassembler leurs nombreux vassaux, & de les faire marcher au premier signal; l'esprit guerrier des Allemands n'étoit point encore énervé par l'introduction du commerce & des arts; il avoit même acquis une nouvelle vigueur dans les guerres continuelles où ils

avoient servi l'espace d'un demi-siecle, à la solde des Empereurs ou des Rois de France. Dès qu'il étoit question de prendre les armes, on les y voyoit courir avec transport, & la vue seule d'un drapeau attiroit une foule de volontaires (a). La Religion secondoit encore, en cette occasion, leur ardeur naturelle. Les principes de la réformation avoient fait sur eux cette vive impression que fait la vérité, dès qu'elle se montre, & ils se préparerent à la soutenir avec une vigueur proportionnée à leur zele. C'eût été d'ailleurs une infamie chez un peuple guerrier, que de rester oisif quand la défense de la foi faisoit prendre les armes. Un événement concourut alors à faciliter la levée des soldats pour les confédérés. Le Roi de France, prêt à conclure la paix avec l'Angleterre, avoit renvoyé un nombre considérable d'Allemands à sa solde ; ils vinrent se réunir en un seul corps sous l'étendard des Protestants (b). Ce concours favorable de

1546.

(a) Seck. *l.* 3, 161.
(b) Thuan. *lib.* 1, *p.* 68.

circonſtances mit donc cette ligue 1546.
en état d'aſſembler, dans l'eſpace de quelques ſemaines, une armée de ſoixante-dix mille hommes d'infanterie & de quinze mille de cavalerie, pourvue d'une artillerie de cent vingt canons, de huit cents charriots de munitions, de huit mille bêtes de ſomme & de ſix mille pionniers (a). Cette armée ne fut cependant ni la plus nombreuſe ni la plus formidable que ce ſiecle vit lever en Europe par les efforts réunis des Proteſtants. Les ſeules Puiſſances qui contribuerent à ce grand armement, furent l'Electeur de Saxe, le Landgrave de Heſſe, le Duc de Wittemberg, les Princes d'Anhalt, & les villes impériales d'Ausbourg, Ulm & Strasbourg. Mais les Electeurs de Cologne, de Brandebourg & le Comte Palatin, intimidés par les menaces de l'Empereur, ou trompés par ſes proteſtations, demeurerent neutres. Jean de Brandebourg-Bareith, & Albert de Bran-

(a) Thuan. *L.* 1, 601. Ludovici ab Avila & Zunga *commentariorum de bel. germ. duo Antw,* 1550. 12°. *p.* 13. A.

1546. debourg-Anſpach, quoique tous deux attachés au Luthéraniſme dès ſon origine, ſe mirent ouvertement au ſervice de Charles, ſous prétexte qu'il leur avoit promis de ne point attenter à la ſûreté de la Religion réformée; Maurice de Saxe ſuivit auſſi-tôt leur exemple.

L'Empereur n'a point des forces ſuffiſantes à leur oppoſer.

L'armée formidable des confédérés, & l'étonnante rapidité avec laquelle on l'avoit raſſemblée, ſurprit l'Empereur, & lui donna d'autant plus d'inquiétude qu'il ne ſe trouvoit pas en état de lui réſiſter. Renfermé dans Ratisbonne, ville peu fortifiée, & dont les habitants, la plupart Luthériens, étoient plus diſpoſés à le trahir qu'à le ſecourir, n'ayant d'ailleurs avec lui que trois mille hommes d'infanterie Eſpagnole qu'il avoit rappellés des frontieres de la Hongrie, & environ cinq mille Allemands arrivés de différentes parties de l'Empire, il ne pouvoit qu'être conſterné de l'approche d'un ennemi qui ne lui laiſſoit le choix ni du combat ni de la retraite. D'un autre côté, les troupes du Pape qui venoient à ſon ſecours, étoient à peine à l'entrée de l'Alle-

magne; celles qu'il attendoit des Pays-Bas, n'étoient pas même complettes (a). Cependant sa position demandoit une prompte assistance, & il ne pouvoit guere se reposer sur l'arrivée de ces troupes encore si éloignées, & dont la jonction paroissoit si incertaine. 1546.

Les Protestants entrent en négociations au-lieu d'agir.

Heureusement pour Charles, les confédérés ne surent pas se prévaloir de leur avantage. Dans les guerres civiles, les premiers pas sont toujours timides & chancelants. C'est alors qu'affectant des dehors de modération & d'équité, on cherche à gagner des partisans par une apparence d'attachement aux formes établies. On ne se hasarde pas à violer tout d'un coup d'anciennes institutions qu'on révéroit dans des temps de calme. Ainsi les démarches sont souvent foibles & lentes, lorsqu'elles exigeroient de la vigueur & de la célérité. Ces considérations qui, heureusement pour la paix des Etats, ont tant d'influence

(a) Sleid. 389. Avila, 8. A.

1546. sur l'esprit humain, firent que les confédérés ne purent oublier ce qu'ils devoient au Chef de l'Empire, jusqu'à prendre les armes contre lui, sans en rappeller solemnellement à son équité & au jugement impartial de la nation. Le 15 Juillet. Ils adresserent donc une lettre à l'Empereur, & un manifeste à toute l'Allemagne. Ces deux pieces contenoient les mêmes motifs. Ils y protestoient de leur fidélité & de leur soumission pour les droits temporels de la Couronne impériale; ils rappelloient l'union inviolable dans laquelle ils avoient vécu avec leurs Chefs, & les preuves récentes de bienveillance & de gratitude dont il les avoit honorés. Ils assuroient que la religion étoit la seule cause de la guerre qu'il méditoit contre eux; & les preuves qu'ils en donnoient, ne pouvoient manquer de convaincre ceux qui avoient été assez foibles pour se laisser tromper par les artifices de Charles. Enfin, ils déclaroient qu'ils étoient résolus de tout risquer pour maintenir leurs droits religieux, & prédisoient la ruine entiere du corps

Germanique,

Germanique, si l'Empereur l'emportoit sur la ligue (*a*). 1546.

Charles, dont les sentiments devoient être plus modérés dans une si périlleuse situation, parut inflexible & altier, comme s'il eût été en état de donner la loi. Son unique réponse à la lettre & au manifeste des Protestants, fut de publier le ban de l'Empire contre l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse, chefs de la confédération, & contre tous ceux qui leur donneroient du secours. En vertu de cette sentence, la plus rigoureuse que le droit public d'Allemagne ait décernée contre les traîtres ou les ennemis de la patrie, ils furent déclarés rebelles & proscrits, dépouillés des privileges dont ils jouissoient comme membres de l'Empire; leurs biens furent confisqués, & leurs sujets absous du serment de fidélité; enfin, il fut non-seulement permis, mais louable, d'envahir leur territoire. Cependant la Noblesse & les villes libres, à qui l'on devoit la forme ou

L'Empereur met les deux chefs de la ligue au ban de l'Empire.

(*a*) Sleid. 384.

1546. la perfection des loix du corps Germanique, n'avoient pas assez négligé leur sûreté pour confier à l'Empereur une jurisdiction si formidable. Il falloit la décision d'une diete de l'Empire, pour mettre au ban quelqu'un de ses membres. Mais quand Charles passa par-dessus cette formalité, il savoit bien que si la guerre lui réussissoit, personne alors n'auroit assez de pouvoir ni de courage, pour lui demander compte de cette violence des loix (*a*). Cependant ce Prince, loin de donner pour motif de ses procédés envers l'Electeur & le Landgrave, leur révolte contre l'Eglise, ou leur conduite en matiere de religion, affecta de n'alléguer que des raisons d'Etat, qu'il exprima en termes généraux & ambigus, sans spécifier la nature ou les circonstances de leur délit; de sorte que cet acte paroissoit plutôt l'effet d'une autorité despotique que d'une jurisdiction

(*a*) Sleid. 386. Dumont, *corps diplom.* 4, p. 11, 314. Pfeffel, *hist. abrégée du droit publ. de l'Allemagne.*

légale. Au reste, s'il employa des expressions équivoques, c'est qu'il n'osoit motiver sa sentence d'une maniere trop précise, de peur que les mêmes griefs dont il eût fait un crime à l'Electeur & au Landgrave, ne servissent à la condamnation de ceux des Protestants qu'il avoit intérêt de traiter en sujets fideles, pour se ménager leur attachement ou leur neutralité. 1546.

Après avoir perdu toute espérance d'accommodement, les confédérés n'avoient plus que le choix, ou de se soumettre sans réserve aux volontés de l'Empereur, ou de commencer au plutôt les hostilités. Le zele & la résolution ne leur manquerent pas en cette occasion. Peu de jours après la publication du ban de l'Empire, ils envoyerent un héraut, selon la coutume, au camp impérial, pour déclarer solemnellement la guerre à Charles, à qui ils ne donnoient plus d'autre titre que celui de prétendu Empereur, abjurant la soumission & la fidélité qu'ils lui avoient gardée jusqu'à ce moment. Mais avant cette formalité, une partie de leurs

Ils déclarent la guerre à Charles.

1546. Leurs premieres opérations.

troupes avoit commencé d'agir. La ville d'Ausbourg ayant levé un corps considérable, on en donna le commandement à Sébastien Schertel, Officier de fortune, qui avoit fait un grand butin au pillage de Rome par les Impériaux. Ses richesses, jointes au mérite de ses longs services, lui donnoient une autorité qui le mettoit de pair avec la principale Noblesse d'Allemagne. Ce vieux guerrier plein de courage, avant de joindre la grande armée des confédérés, voulut tenter quelqu'action digne de sa premiere renommée & de l'attente de ses compatriotes. Pendant que les troupes du Pape s'avançoient en hâte vers le Tirol pour pénétrer en Allemagne à travers cet étroit passage des Alpes, Schertel les prévint & se saisit d'Ehremberg & de Cuffstein, deux châteaux forts qui dominoient les principaux défilés. Sans perdre un moment, il continua sa marche vers Inspruck. Cette place, s'il l'eût emportée, auroit arrêté les Italiens; & gardée par une poignée de soldats, elle eût pu résister aux plus grandes armées. Mais Castlealto,

Gouverneur de Trente, voyant tous les projets de l'Empereur ruinés, si le chemin étoit fermé à ses troupes auxiliaires, leva promptement un petit corps, & se jetta dans la ville. Cependant Schertel n'abandonna point son entreprise, & se préparoit à attaquer la place, lorsque la nouvelle de l'approche des Italiens & les ordres de l'Electeur & du Landgrave l'obligerent d'y renoncer. Par sa retraite, le passage resta libre, & les troupes du Pape entrerent en Allemagne, sans trouver d'autres obstacles que les garnisons placées par Schertel dans Ehremberg & Cuffstein, qui n'ayant point d'espérance d'être secourues, ne tarderent pas à se rendre (*a*) *. 1546.

(*a*) Seckend, lib. 2, 70. Adriani *istoria di suoi tempi, lib.* 335.

* Seckendorf, cet habile auteur du *commentarius apologeticus de lutheranismo*, que j'ai suivi comme un guide sûr dans les affaires de l'Allemagne, étoit un des descendants de Schertel. Il a publié avec tout le soin & la minucieuse exactitude d'un Allemand, qui veut prouver sa noblesse, une

1546. Le rappel de Schertel, ne fut pas la seule faute que firent les confédérés. Par les conventions de la ligue de Smalkalde, le commandement général de l'armée étant donné à l'Electeur de Saxe & au Landgrave de Hesse, on sentit bientôt tous les inconvénients qui résultoient de ce partage d'autorité, toujours funeste aux opérations de la guerre.

Mauvaise conduite des Généraux. L'Electeur aussi prodigue de sa personne, qu'ardent pour la cause commune, étoit lent à délibérer, incertain, irrésolu dans ses déterminations.

longue dissertation sur ses ancêtres, où il montre principalement comment Schertel s'étoit élevé, & les alliances que sa postérité avoit contractées avec les plus anciennes familles de l'Empire. Entr'autres particularités curieuses sur ce guerrier, il nous fait un calcul de ses richesses, dont la source venoit du pillage de Rome. Ses fonds de terre furent vendus par ses petits-fils pour la somme de six cents mille florins. On peut sur cela se former une idée des richesses immenses amassées par les *Condottieri* ou commandants des troupes mercenaires, dans ce siecle. A la prise de Rome. Schertel n'étoit que simple capitaine. Seckend. lib. 3. p. 73.

préférant toujours la circonspection & la sûreté dans ses mesures, à une hardiesse tranchante & décisive. Le Landgrave au contraire, d'un esprit plus actif & plus entreprenant, formoit des résolutions soudaines, en poursuivoit l'exécution avec chaleur, & choisissoit toujours les moyens les plus expéditifs. Ainsi ces deux Généraux, qui étoient entrés dans cette guerre par des vues bien différentes, ne s'accordoient pas mieux dans leurs opérations que dans leurs motifs. Cette opposition perpétuelle de sentiments éleva insensiblement entr'eux de la jalousie & de l'animosité; & les dissentions qui naissoient de l'incompatibilité de leur caractere, s'accrurent de plus en plus. Cependant les autres membres de la ligue, qui n'étoient subordonnés à l'Electeur & au Landgrave qu'en conséquence des articles d'une confédération volontaire, cesserent bientôt d'obéir à des chefs, qui mettoient si peu de concert dans le commandement. Ainsi cette nombreuse armée de Protestants, semblable à une grande machine dont les parties sont mal com-

1546.

1546. binées, & qui manque d'un ressort pour animer & régler ses mouvements, n'eut plus qu'une action dénuée de vigueur & d'effet.

Les troupes du Pape joignent l'Empereur.

L'Empereur qui craignoit que son séjour à Ratisbonne ne mît les troupes du Pape dans l'impossibilité de le joindre, s'étant avancé hardiment jusqu'à Landshut, sur l'Iser, les confédérés perdirent quelques jours à délibérer s'ils le suivroient dans le territoire du Duc de Baviere, qui gardoit la neutralité. Enfin, ils surmonterent ce scrupule, & commencerent à marcher vers son camp; mais tout-à-coup ils abandonnerent ce projet pour aller attaquer Ratisbonne, où Charles n'avoit laissé qu'une petite garnison. Cependant les troupes du Pape, bien complettes, gagnerent Landshut, & furent bientôt suivies de six mille hommes des vieilles bandes Espagnoles, tirées de Naples. Depuis la courageuse mais inutile expédition de Schertel, on eût dit que les confédérés vouloient laisser tous ces renforts arriver tranquillement à leur rendez-vous, au-lieu d'attaquer séparément, ou ces corps

de troupes, ou l'Empereur lui-même avant la réunion (*a*). L'armée impériale qui montoit alors à 36000 hommes, étoit encore plus formidable par la discipline & la valeur des troupes que par leur nombre. Avila, Commandeur d'Alcantara, recommandable pour s'être trouvé à toutes les guerres de Charles, & pour avoir servi dans les armées qui gagnerent la mémorable victoire de Pavie, qui conquirent Tunis & qui envahirent la France, prétend qu'il n'en avoit jamais vu d'aussi redoutable que celle qu'opposoit l'Empereur aux Protestants d'Allemagne (*b*). Octave Farnese, petit-fils du Pape, secondé d'habiles officiers, qui s'étoient formés dans les longues guerres de Charles avec François, commandoit les troupes d'Italie. Son frere, le Cardinal Farnese, l'accompagnoit en qualité de légat du Pape. Ce Prélat voulant faire de cette guerre une affaire de 1546

(*a*) Adriani, *istoria di suoi tempi*, *lib.* 5, 340.

(*b*) Avila, 28.

religion, proposa de marcher à la
1546. tête de l'armée, précédé d'une croix;
& de publier des indulgences pour tous ceux qui lui fourniroient du secours, comme on avoit fait au temps des croissades. Mais Charles s'opposa fortement à cet excès de zele, incompatible avec les promesses qu'il avoit faites aux Protestants de son parti; & le Légat surpris de voir pratiquer librement, au milieu du camp impérial, une religion dont l'anéantissement paroissoit être l'objet de la guerre, reprit avec dépit la route de l'Italie (a).

L'arrivée de ces troupes mit l'Empereur en état de renforcer la garnison de Ratisbonne, de maniere que les confédérés perdant toute espérance de prendre cette ville, marcherent vers Ingolstadt sur le Danube, où Charles étoit alors campé. On ne cessoit cependant de se récrier contre ce Prince, qui violoit hautement les loix & les constitutions de l'Empire, en appellant des étrangers pour le

(a) Fra-Paolo, 191.

dévaster, & pour opprimer ses libertés. Comme dans ce siecle la domination du saint Siege étoit si odieuse aux Protestants, que le nom seul du Pape mêlé dans une entreprise, suffisoit pour en donner de l'horreur, ils en vinrent à croire que Paul, non content de les attaquer à force ouverte, avoit dispersé ses émissaires par toute l'Allemagne pour mettre le feu dans leurs villes & leurs magasins, & pour empoisonner les puits & les fontaines. Ce bruit, dont l'extravagance ne sembloit propre qu'à amuser la crédulité du vulgaire, trouva pourtant du crédit jusques dans l'esprit des chefs du parti. Aveugles par leurs préventions, ils publierent un manifeste dans lequel ils accusoient le Pape d'avoir employé contre eux ces ressources infernales (a). Si quelque chose eût pu justifier de pareils soupçons, c'étoit la conduite des troupes de Paul, qui, persuadées qu'il n'y avoit point d'atrocité qui ne fût

1546.

(a) Sleid. 309.

1546. permise contre des hérétiques excommuniés, commettoient les plus grands excès dans les Etats Luthériens, aggravant les calamités de la guerre par toutes les fureurs du fanatisme.

Les confédérés s'avancent vers l'armée impériale.

Mais les opérations des deux armées ne répondirent point à la haine violente dont les esprits étoient animés de part & d'autre. L'Empereur avoit pris la sage résolution d'éviter le combat avec des ennemis qui avoient sur lui l'avantage du nombre (a), prévoyant d'ailleurs qu'un corps composé de membres si mal assortis, ne pouvoit manquer de se dissoudre, à moins que par une attaque brusque & inconsidérée, on n'en forçât les parties à s'unir plus fortement. Cependant quoique les confédérés sentissent bien ce qu'ils perdoient par chaque instant de délai, la foiblesse ou la division de leurs chefs les empêcha d'agir avec la vigueur que demandoient leur situation & l'ardeur des soldats. Arrivés à Ingolstadt, ils trouverent Charles

Le 19 Août.

(a) Avila, 78. A.

dans un camp, qui, sans être fort avantageux par lui-même, n'étoit environné que d'un léger retranchement. Devant le camp, étoit une plaine d'une si grande étendue, qu'elle pouvoit contenir leur armée toute entiere, & laisser encore de l'espace à ses mouvements. Tout engageoit les confédérés à saisir cette occasion d'attaquer l'Empereur; la supériorité du nombre, le courage impatient des troupes & la fermeté de l'infanterie Allemande en bataille, leur étoient autant de garants de la victoire. Le Landgrave vouloit absolument le combat, déclarant que s'il en étoit le maître, le sort des deux partis seroit bientôt décidé. Mais l'Electeur réfléchissant sur la bravoure & la discipline des ennemis, qui étoient animés par la présence de l'Empereur, & conduits par les meilleurs officiers qu'il y eût alors, n'osoit risquer une action générale contre de vieilles troupes, retranchées dans un camp qu'elles avoient choisi, & dont les fortifications quoiqu'imparfaites leur donnoient de l'avantage. Malgré son irrésolution & ses remontrances, on

1546.

1546. convint de s'avancer en ordre de bataille vers les Impériaux, & d'essayer si cette insulte & le feu violent de l'artillerie, pourroient les faire sortir de leurs retranchements. Mais l'Empereur, trop habile pour donner dans ce piège, suivoit toujours son systême; & plaçant ses soldats derriere les tranchées, tous prêts à recevoir lés confédérés, s'ils osoient tenter l'assaut, il attendit tranquillement leur approche, & défendit à son armée de faire aucun mouvement qui pût engager le combat. Cependant il parcouroit les lignes, & s'adressant à ses troupes composées de différentes nations, il parloit à chacune sa langue; il les encourageoit soit par sa gayeté, soit par sa contenance assurée au milieu des périls, & s'exposoit au plus grand feu de l'artillerie, la plus nombreuse qu'on eût encore mise en campagne. A la vue de cet exemple, personne n'osa quitter son rang; c'eût été une infamie que de montrer de la crainte devant un Monarque intrépide, qui prouvoit assez hautement que le refus de la bataille n'étoit point un effet de sa timidité, mais de sa

L'Empereur refuse la bataille.

Prudence. Les confédérés, après avoir fait feu durant plusieurs heures sur les Impériaux, avec plus de bruit que de succès, n'ayant plus d'espérance de les engager au combat, se retirerent dans leur camp. L'Empereur employa la nuit à fortifier le sien avec une si grande diligence, que les ennemis disposés le lendemain à faire quelque tentative plus hardie, s'apperçurent qu'ils en avoient perdu le moment (*a*). 1545.

Les troupes Flamandes joignent l'Empereur.

Après ce vain essai, qui ne montra que leur indécision & la fermeté de l'Empereur, ils s'occuperent uniquement des moyens de prévenir l'arrivée d'un puissant renfort de dix mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, que le Comte de Buren amenoit des Pays-Bas. Mais quoique ce Général eût à faire une longue route à travers des Etats, dont quelques-uns étoient disposés à favoriser ses ennemis; quoique ceux-ci même, avertis de son approche, eussent pu sans risque détacher de leur

(*a*) Sleid. 395, 397. Avila 27. A. Lamb. Hortens, *ap. Leard. II.*

1546. grande armée des forces suffisantes pour l'accabler, cependant il marcha avec tant de rapidité, & concerta si bien ses mouvements, auxquels on n'opposoit que des lenteurs & de la mal-adresse, qu'il parvint à conduire ses troupes au camp des Impériaux sans avoir essuyé la moindre perte (a).

Le 10 Septembre.

L'arrivée des Flamands, en qui l'Empereur mettoit la plus grande confiance, changea en grande partie le plan de ses opérations. Il voulut jouer le rôle d'agresseur à son tour, mais en évitant toujours le sort d'une bataille. Il se rendit maître de Neubourg, Dillingen & Donawert sur le Danube, de Nordlingue, & de plusieurs autres villes situées sur les plus grandes rivieres qui tombent dans ce vaste fleuve. Mais s'il s'empara d'une si grande étendue de pays, ce ne fût pas sans essuyer des combats très-vifs, où la fortune ne lui fut pas toujours favorable. L'automne se passa ainsi tout entier sans qu'aucun des deux partis pût prendre de supério-

Etat des deux armées.

(a) Sleid. 403.

rité sur l'autre ; & rien n'annonçoit encore quelle seroit l'issue de cette guerre. L'Empereur avoit souvent prédit que la discorde & le besoin d'argent forceroient les confédérés à disperser les membres de ce corps pesant, qu'ils n'avoient ni l'habileté de conduire, ni les moyens de soutenir (*a*). Mais quoiqu'il attendît avec impatience cet événement, il n'y avoit guere d'apparence qu'il pût être si prochain. Les fourrages & les provisions commençoient à lui manquer. Les Provinces Catholiques même étoient si indignées de voir des troupes étrangeres au cœur de l'Empire, qu'elles ne leur fournissoient des vivres qu'avec répugnance, tandis que l'abondance régnoit dans le camp des confédérés par l'empressement & la libéralité des amis que le zele leur faisoit trouver dans les pays voisins. Les maladies, causées sans doute par le changement de cli-

1546.

(*a*) *Belli Smalkaldici commentarius græco sermone scriptus à Joach. Camerario ap. Freherum, vol. 3, p. 479.*

mat ou de nourriture (*a*), avoient
1546. mis un grand nombre d'Italiens &
d'Espagnols hors d'état de servir. Des arrérages considérables étoient dûs aux troupes, qui, depuis le commencement de la campagne, avoient à peine reçu quelque argent. L'Empereur éprouva dans cette occasion comme dans d'autres, que sa domination étoit plus étendue que son revenu ; & que si l'une le mettoit en état de lever beaucoup de troupes, l'autre ne pouvoit suffire à les entretenir. Il sentit lui-même la difficulté de tenir plus long-temps son armée en campagne. Quelques-uns de ses plus habiles Généraux, & même le Duc d'Albe, qui ne se désistoit guere d'une entreprise, lui conseillerent de disperser ses troupes en quartier d'hyver. Mais l'Empereur, que les meilleures raisons ne pouvoient fléchir quand il avoit pris une résolution, loin d'écouter leur avis, s'obstina à fatiguer les confédérés par sa persévérance, persuadé que s'il pouvoit

(*a*) Camerar. *ap. Freher.* 48[illegible]

une fois obliger ce grand corps à se séparer, il n'y avoit guere d'apparence qu'il pût se réunir (a). Cependant il étoit difficile de prévoir lequel devoit se lasser le plutôt, de la constance de Charles, ou du zele de la ligue, & lequel des deux partis en divisant ses forces donneroit l'avantage à l'autre, lorsqu'un événement inattendu causa une révolution funeste dans les affaires des confédérés. 1546.

Maurice de Saxe, par les artifices dont on a déjà parlé, s'étant insinué dans la confiance de l'Empereur, ne vit pas plutôt les hostilités prêtes à commencer entre les Protestants & ce Monarque, qu'il en espéra le plus grand succès pour ses vastes desseins. La portion de la Saxe qu'il tenoit de ses ancêtres, étoit loin de suffire à son ambition. Il envisageoit avec joie l'approche d'une guerre civile, dont les révolutions ou les convulsions fournissent aux audacieux les occasions d'avancer leur fortune, oc- Projets de Maurice de Saxe.

(a) Thuan. 83.

1546. casions si rares & si lentes dans un temps calme. Comme il étoit parfaitement instruit de la situation des deux partis & des talents de leurs chefs, il ne balança pas à se ranger du côté qui pouvoit lui procurer le plus d'avantage. Dès qu'il eut résolu de s'attacher à l'Empereur, il se fit un mérite de se déclarer des premiers, afin d'avoir plus de part à ses libéralités. Dans ce dessein, il s'étoit rendu à Ratisbonne au mois de Mai, sous prétexte d'assister à la diete; après bien des conférences avec Charles ou avec ses ministres, il se fit un traité secret, par lequel Maurice promit de servir l'Empereur en sujet fidele; & le Monarque à ce prix lui destina toutes les dépouilles de l'Electeur de Saxe, soit dignités ou domaines (a). A peine pourroit-on trouver dans l'histoire un traité qui violât plus manifestement tous les principes qui doivent diriger les hommes. Maurice, Protes-

Il traite avec l'Empereur.

(a) Haræc. *annal. Brabant. vol.* 1, 638. Struvii, *corp.* 1048. Thuan. 84.

tant déclaré, dans un temps où le zele de la religion avoit tant d'influence sur les esprits, s'oblige cependant à servir dans une guerre qui n'avoit d'autre objet que de détruire la réformation; il s'engage à prendre les armes contre son beau-pere, & à déposséder son plus proche parent de ses Etats & de ses titres; enfin, il se joint à un ami peu sûr, contre un bienfaicteur auquel il avoit des obligations considérables & toutes récentes. Ce Prince n'étoit pourtant pas un de ces politiques sans pudeur, qui, dès que leur intérêt l'exige, méprisent les devoirs les plus sacrés, jusqu'à se glorifier de braver les loix de l'honneur ou de la décence. La conduite de Maurice, si l'on doit l'attribuer uniquement à la politique, fut plus adroite. Il parvint à exécuter son plan dans toutes ses parties, en s'efforçant toujours de donner à ses démarches l'apparence de l'honnêteté & de la vertu. Il est probable par la suite de ses actions, qu'au moins à l'égard de la religion Protestante, ses intentions étoient pures, & qu'il n'eut à se reprocher

1546.

1546. qu'une imprudente confiance dans les promesses de l'Empereur. Sans doute il eut le destin de ceux qui, voulant mettre trop de subtilité en politique, marchent dans des sentiers obscurs & tortueux; Maurice en cherchant à tromper les autres, se trouva trompé lui-même.

Il cache artificieusement ses desseins.

Son premier soin cependant fut de tenir cachés ses engagements; il sut même pousser si loin l'art de la dissimulation, que les confédérés, malgré son refus de se liguer avec eux, & son assiduité marquées auprès de l'Empereur, n'eurent aucun soupçon de ses desseins. L'Electeur de Saxe même, lorsqu'il partit dès le commencement de la campagne pour se joindre à ses associés, mit ses Etats sous la protection de Maurice, qui, avec une trompeuse apparence d'amitié, lui promit de les défendre (a). Mais à peine l'Electeur en fut-il éloigné, que Maurice prit des mesures secrettes avec le Roi des Romains, pour s'emparer du dépôt qu'on lui avoit confié. L'Empereur lui envoya

(a) Struvii corp. 1046.

bientôt une copie du ban de l'Empire porté contre l'Electeur & le Landgrave. C'étoit à Maurice, comme étant le plus proche héritier, à sauver ces Etats de toute invasion, & Charles le somma par l'obéissance qu'il devoit au Chef de l'Empire, sans parler de son intérêt personnel, de se saisir incessamment des terres confisquées de l'Electorat, l'avertissant en même-temps que s'il refusoit d'exécuter cet ordre, il se rendroit complice des crimes de son parent, & s'exposeroit aux mêmes peines (*a*). 1546.

Cet artifice fut vraisemblablement suggéré par Maurice, afin de faire passer sa conduite à l'égard de l'Electeur pour un acte forcé d'obéissance, au-lieu d'un attentat contre les droits du sang. Mais pour couvrir son ambition de prétextes encore plus spécieux, aussi-tôt après son retour de Ratisbonne, il assembla les Etats de sa Principauté, & leur dit, que la guerre étant inévitable entre l'Empereur & les confédérés de

(*a*) Sleid. 391. Thuan, 84.

1546. Smalkalde, il avoit besoin de leur avis pour se bien conduire dans cette circonstance. Préparés sans doute à cette demande, & disposés à plaire à leur Prince, les Etats chercherent à se conformer à ses vues, en lui conseillant d'offrir sa médiation aux deux partis; & si on la rejettoit, ils étoient d'avis qu'en stipulant une entiere sûreté pour la religion Protestante, il obéît à l'Empereur. Maurice ayant sur ces entrefaites reçu le rescrit impérial, ainsi que le ban contre l'Electeur & le Landgrave, convoqua une seconde fois les Etats, leur exposa les ordres qu'il venoit de recevoir, & la peine dont on le menaçoit en cas de désobéissance; ensuite il les informa que les confédérés avoient refusé sa médiation, & que l'Empereur lui avoit fait les promesses les plus satisfaisantes à l'égard de la religion. Il parla de l'intérêt qu'il avoit à mettre à couvert les terres de l'Electorat, & du danger de laisser des étrangers s'établir dans la Saxe; enfin, dit-il, comme ses sujets n'y étoient pas moins intéressés que lui-même, il vouloit régler sur leurs avis

la

la conduite qu'il tiendroit dans cette conjoncture épineuse & délicate. Les 1546.
Etats, toujours soumis & complaisants, se fiant aux promesses de l'Empereur pour la liberté de conscience, proposerent, avant d'en venir à des mesures violentes, d'écrire au nom de l'assemblée à l'Electeur, pour lui représenter que le meilleur moyen d'appaiser l'Empereur & de garantir ses domaines d'être saisis par voie de confiscation ou de conquête, étoit de consentir que Maurice en prît possession paisiblement & à l'amiable. Ce Prince seconda lui-même leurs instances, dans une lettre qu'il écrivit au Landgrave son beau-pere. Une proposition si extravagante fut rejettée avec le dédain & l'indignation qu'elle méritoit. Le Landgrave dans sa réponse à Maurice, lui reprocha sa trahison & son injustice envers un bienfaicteur, & lui montra le plus grand mépris pour son affectation à exécuter le ban de l'Empire, dont la forme illégale & arbitraire ne pouvoit pas lui laisser douter de sa nullité; enfin, il le pria de ne pas se laisser aveugler par l'ambition jusqu'à oublier

1546. tout ce qu'il devoit à l'honneur & à l'amitié, ou jusqu'à trahir la religion Protestante, qu'on se proposoit dans cette guerre, de l'aveu même du Pape, d'éteindre & d'abolir par toute l'Allemagne (a).

Il s'empare de l'Electorat de Saxe. Novembre.

Mais Maurice s'étoit engagé trop avant pour être arrêté par des raisons ou par des reproches. Le seul parti qu'il eût à prendre, étoit d'exécuter avec vigueur ce qu'il avoit préparé par l'artifice & la dissimulation. Aussi hardi à consommer son projet qu'il avoit été adroit à le former, il assembla environ douze mille hommes. Il envahit une partie de l'Electorat, tandis que Ferdinand avec une armée de Bohémiens & de Hongrois, se jettoit sur l'autre. Maurice en deux combats sanglants, défit les troupes que l'Electeur avoit laissées pour la garde de ses Etats; & profitant de ses avantages, il se rendit maître en personne de tout l'Electorat, à l'ex-

(a) Sleid. 405, &c. Thuan. 85. Camerar. 484.

ception de Wittemberg, Gotha & Eisenach, places fortes, qui, défendues par de bonnes garnisons, refuserent d'ouvrir leurs portes. La nouvelle de ces conquêtes rapides parvint bientôt aux deux camps des Impériaux & des confédérés. Dans le premier, elle fut reçue avec des démonstrations de joie proportionnées à l'importance dont on avoit jugé ce succès; mais l'autre parti fut saisi d'étonnement & de terreur. Le nom de Maurice devint en exécration; on le regarda comme un apostat de sa religion, un traître à la liberté Germanique, un perfide en un mot qui avoit violé les droits les plus sacrés. La rage & l'esprit de parti se déchaînerent contre lui; satyres, invectives, libelles, déclamations dans les chaires & dans les écrits, avec toute la grossiéreté du style de ce siecle, rien ne fut épargné pour le noircir & le rendre odieux. Cependant, se confiant toujours dans son adresse ordinaire, comme si la conduite eût pu se justifier, il publia un manifeste qui contenoit toutes les raisons frivoles qu'il avoit d'abord alléguées dans l'af- 1546.

1546. semblée de ses Etats, & dans sa lettre au Landgrave (a).

Les confédérés proposent un accommodement avec l'Empereur.

L'Electeur, au premier avis qu'il reçut des mouvements de Maurice, se proposoit de marcher avec d s troupes au secours de la Saxe; mais les députés de la ligue assemblée à Ulm, obtinrent de lui en ce moment, qu'il préféreroit la cause commune à la sûreté de ses Etats. Enfin, touché des souffrances & des plaintes réitérées de ses sujets, l'Electeur montra la plus vive impatience d'aller les délivrer de l'oppression de Maurice & de la cruauté des Hongrois, qui faisoient la guerre avec cette espece de barbarie qu'on croyoit légitime contre les Turcs, & qui commettoient par-tout les plus grands excès de violence & de rapine. Le desir de l'Electeur étoit si naturel, & il y mit tant de chaleur, que les députés d'Ulm n'oserent refuser entiérement d'y condescendre, quoiqu'ils prévissent les malheureuses conséquences qui résulteroient de la divi-

(a) Sleid. 409, 410.

sion de l'armée. Cependant, avant de rien arrêter, ils se rendirent au camp des confédérés à Giengen sur la Brentz, afin de les consulter. Ceux-ci ne furent pas moins embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre dans une conjoncture si critique. Ils voyoient d'un côté la désertion ouverte d'une partie de leurs alliés; la froideur & l'indifférence de plusieurs autres qui n'avoient jusqu'ici contribué en rien aux charges de la guerre, & la pesanteur du fardeau qui alloit retomber tout entier sur les défenseurs zélés de la cause commune; d'un autre côté, le peu de succès de tous leurs efforts pour obtenir des secours étrangers, & la rigueur de la saison qui obligeoit un si grand nombre de soldats & même d'officiers à quitter le service. Toutes ces considérations leur firent conclure qu'il ne leur restoit d'autre ressource que de forcer les Impériaux au combat par une attaque soudaine, ou bien d'entrer en négociation d'accommodement avec l'Empereur. Mais l'abattement & la consternation s'étoient si fort emparés de tous les esprits, qu'on

1546.

tre ces deux partis ils choisirent le moins courageux, & donnerent pouvoir au ministre de l'Electeur de Brandebourg, de faire en leur nom des ouvertures de paix.

1546.

Charles s'y refuse.

Dès que l'Empereur s'apperçut que cette fiere ligue, qui l'avoit menacé de le chasser de l'Allemagne, s'abaissoit jusqu'à faire les premieres avances, il jugea qu'elle avoit perdu sa vigueur avec l'esprit d'union. Prenant aussi-tôt le ton de vainqueur, comme si les confédérés étoient déjà à sa merci, il ne voulut point entendre parler de négociation, à moins que, pour préliminaire, l'Electeur de Saxe ne consentît à s'abandonner entiérement, lui & ses Etats, à sa disposition (*a*). Ces honteuses conditions n'eussent pas été supportables, même dans la situation la plus désespérée; aussi furent-elles rejettées par un parti qui étoit plutôt déconcerté que subjugué. Mais en refusant de se soumettre lâchement à la volonté de l'Empereur, ils n'eurent pas assez de

(*a*) Hertensius *ap. Scard.* 2, 485.

vigueur pour prendre l'unique moyen de conserver leur indépendance; c'étoit de rester unis en un seul corps; jusqu'alors cette union avoit rendu la confédération formidable, au point que les Impériaux avoient pensé plus d'une fois à se retirer. Cependant les confédérés qui, s'ils fussent restés unis, auroient toujours tenu l'Empereur en respect malgré leur diversion en Saxe; après avoir cédé aux instances de l'Electeur, consentirent à diviser l'armée. Neuf mille hommes furent laissés dans le Duché de Wittemberg pour défendre cette Province, ainsi que les villes de la Haute-Allemagne. Un corps considérable marcha vers la Saxe avec l'Electeur; mais la plupart des confédérés retournerent avec leurs chefs dans leur pays, où ils se disperserent (*a*).

1546.

Les troupes confédérées se séparent.

Dès que la confédération eut séparé ses forces, on cessa de la craindre, & chacun de ses membres, qui trouvoit auparavant sa sûreté particuliere dans l'union génerale, com-

La plupart se soumettent à l'Empereur.

(*a*) Sleid. 411.

1546. mença à trembler en se voyant exposé seul à tout le poids de la vengeance de l'Empereur. Il ne leur laissa pas le temps de se reconnoître, ni de former une nouvelle ligue. Quoique ce fût au plus fort de l'hyver, à peine furent-ils dispersés, qu'il mit son armée en marche, résolu de tenir la campagne, & de profiter d'une conjoncture favorable qu'il attendoit depuis si long-temps. Quelques petites places où l'ennemi avoit laissé des garnisons, lui ouvrirent leurs portes. Nordlingen, Rottemberg & Halle, villes de l'Empire, se soumirent bientôt après. Cependant Charles ne put empêcher l'Electeur de lever en se retirant des fortes contributions sur l'Archevêque de Mayence, l'Abbé de Fulde, & d'autres Ecclésiastiques (a). Mais ce désagrément fut plus que compensé par la reddition d'Ulm, l'une des principales villes de la Souabe, & distinguée par son zele pour la ligue. Il ne fallut qu'un exemple de désertion dans la cause commune

(a) Thuan. 88.

pour entraîner le reste des membres ;
chacun voulut rentrer des premiers 1546.
dans son devoir, afin d'obtenir une meilleure composition. L'Electeur Palatin, malgré sa promesse de rester neutre, avoit envoyé aux confédérés quatre mille chevaux ; c'étoit un secours si léger qu'à peine pouvoit-il être compté ; mais ce fut une assez grande faute aux yeux de l'Empereur qui obligea ce Prince foible à en faire la réparation la plus humiliante. Les habitants d'Ausbourg, ébranlés par la déroute générale, chasserent de leur ville le brave Schertel, & subirent les conditions que leur prescrivit le Chef de l'Empire.

Le Duc de Wittemberg, quoiqu'il eût été des premiers à se soumettre, fut obligé d'implorer son pardon à genoux ; encore ne l'obtint-il qu'avec peine (a).

Memmingen & d'autres villes libres dans le cercle de la Souabe, se 1547.
voyant abandonnées de leurs premiers associés, ne virent de sûreté qu'à se

(a) *Mémoires de Ribier, tom. 1, 589.*

soumettre à la discrétion de l'Empe-
1547. reur. Strasbourg & Francfort sur le Mein, places éloignées du danger, n'en montrerent pas plus de fermeté. Ainsi cette ligue, dont la puissance menaçoit d'ébranler le trône impérial même, fut dispersée & détruite en peu de semaines. Presqu'aucun des confédérés ne resta sous les armes, excepté l'Electeur & le Landgrave, que l'Empereur ne se mit pas en peine de ramener, les ayant dès le commencement devoués à ses vengeances. Mais ceux mêmes qui se soumirent, n'obtinrent pas un pardon généreux & sans condition; Charles abusa de sa supériorité pour les traiter avec hauteur & sans ménagement. Tous les Princes & les députés des villes se virent forcés d'implorer sa clémence dans la posture humiliante de suppliants. Comme il avoit alors le plus grand besoin d'argent, il leur imposa de grosses amendes qu'il leva sans la moindre remise. Le Duc de Wittemberg paya trois cents mille écus, la ville d'Ausbourg, cents cinquante mille, Ulm, cent mille, Francfort, quatre-vingt mille, Memmingen, cin-

Charles leur impose de rigoureuses conditions.

quante mille, & les autres Etats à proportion de leurs richesses, & selon le degré de leur faute. De plus, ils furent obligés de renoncer à la ligue de Smalkalde; de fournir des secours, s'ils en étoient requis, pour l'exécution du ban de l'Empire contre l'Electeur & le Landgrave; d'abandonner à Charles toute leur artillerie & toutes leurs munitions; de recevoir garnison dans leurs principales villes & forteresses; & dans cet état de dépendance & de désarmement, il leur fallut attendre la derniere sentence que l'Empereur s'étoit réservé de prononcer à la fin de la guerre (a). Mais en leur dictant ainsi des loix à son gré, ce Prince eut toujours l'adresse de ne rien déclarer qui intéressât la religion; & les confédérés, dans leur consternation, oubliant le zele dont ils avoient été jusqu'alors animés, ne s'occuperent que de leur sûreté particuliere, sans oser faire mention d'un article sur le- 1547.

(a) Sleid. 411, &c. Thuan. *lib.* 4, *p.* 125. *Mémoires de Ribier, tom.* 1, 606.

quel l'Empereur leur imposoit silence
1547. par son exemple. Les habitants de
Memmingen furent les seuls qui risquerent quelques foibles efforts pour obtenir la promesse d'être protégés dans l'exercice du protestantisme ; mais les ministres de l'Empereur reçurent leur demande d'une maniere qui les en fit bientôt désister.

L'Electeur de Cologne, qui, malgré la sentence que le Pape avoit portée contre lui, étoit resté, du consentement de Charles, en possession de son Archevêché, fut alors sommé par l'Empereur même, de se soumet-
25 Janv. tre aux censures de l'Eglise. Mais ce Prélat vertueux & désintéressé, craignant d'exposer ses sujets aux malheurs de la guerre, résigna volontairement sa place. Par un esprit de modération, convenable à son âge & à son ministere, il aima mieux jouir de la vérité & de l'exercice de sa religion dans la solitude d'une vie privée, que de troubler la société, en risquant le sort douteux des combats pour conserver son rang (a).

(a) Sleid. 418. Thuan. *lib.* 4, 128.

Cependant l'Electeur de Saxe se présenta aux frontieres de ses Etats; & comme Maurice ne put assembler assez de troupes pour l'arrêter, il recouvra promptement la possession de ses domaines, prit sur son rival la Misnie, & le dépouilla de tous ses territoires, à l'exception de Dresde & de Leipsick, villes assez fortes pour résister quelque temps. Obligé de quitter la campagne & de s'enfermer dans sa capitale, Maurice dépêcha courier sur courier à l'Empereur, pour l'informer du danger où il se trouvoit, & le presser vivement de marcher à son secours. Mais, Charles occupé pour lors à prescrire des conditions aux membres de la ligue qui rentroient successivement dans leur devoir, crut qu'il suffisoit de détacher vers la Saxe Albert, Marquis de Brandebourg-Anspach, à la tête de trois mille hommes. Cet Officier, quoique très-propre à une pareille expédition, se laissa surprendre par l'Electeur, qui lui tua la plus grande partie de ses troupes, mit en fuite le reste, & le fit lui-même prisonnier

1547. L'Electeur retourne en Saxe & recouvre ses Etats.

1547. (a). Ainsi Maurice se trouvoit plus en danger que jamais, & sa ruine étoit inévitable, si son ennemi eût su profiter de l'occasion. Mais l'Electeur toujours arrêté par sa lenteur & son irrésolution, soit qu'il eût seul ou qu'il partageât le commandement, ne donna d'autre preuve d'activité que celle d'avoir surpris Albert. Au-lieu de marcher droit à Maurice, que la défaite de son renfort avoit déconcerté, il eut l'imprudence d'écouter des ouvertures d'accommodement de la part d'un ennemi insidieux, qui ne vouloit que l'amuser & traîner la guerre en longueur.

L'Empereur se trouve hors d'état d'attaquer l'Electeur & le Landgrave.

La situation des affaires de l'Empereur ne lui permettoit pas, en ce moment, d'aller au secours de son allié. Pour se dispenser d'entretenir un nombre superflu de troupes, il avoit, après la dispersion de l'armée des confédérés, congédié le Comte

(a) D'Avila, 836. *Mém. de Ribier*, tom 2, 592.

de Buren avec ses Flamands (a), croyant que les Espagnols & les Allemands, joints aux forces du Pape, suffiroient pour réprimer les derniers efforts des membres de la ligue. Mais Paul commençoit, quoique trop tard, à se repentir d'avoir fait une alliance, dont les plus sages Vénitiens s'étoient efforcés en vain de le détourner. Ce furent les rapides progrès de l'armée Impériale & la prompte destruction de la ligue Protestante qui lui firent ouvrir les yeux. Dès ce moment, il oublia tous les avantages qu'il s'étoit promis d'un triomphe complet sur l'héréfie, & ne vit plus que la faute qu'il avoit faite, en contribuant à étendre la puissance de l'Empereur, au point de lui frayer par l'oppression de la liberté de l'Allemagne un chemin à la domination absolue sur toute l'Italie. Dès qu'il se fut apperçu de son imprudence, il tâcha de la réparer. Sans informer l'Empereur de ses intentions,

1547.

Le Pape rappelle ses troupes.

(a) D'Avila, 83, 6. *Mém. de Ribier*, *tom.* 1, 592.

1547. il ordonna à Farnese son petit-fils de revenir au plutôt avec les troupes qu'il commandoit, & il retira la permission qu'il avoit donnée à Charles de s'approprier en Espagne une grande portion des terres du clergé. Il ne manquoit pas de prétextes pour justifier cette brusque désertion. Le terme de six mois auquel se bornoient les stipulations de son traité avec l'Empereur, venoit d'expirer. La ligue que leur alliance avoit pour but de détruire, sembloit être entiérement dissipée. D'un autre côté, Charles dans toutes ses négociations avec les villes & les Princes qui s'étoient soumis, n'avoit jamais consulté le Pape, ni pensé à lui assigner la moindre part dans ses conquêtes & dans les énormes contributions qu'il avoit levées. Enfin, il n'avoit fait aucune démarche pour la destruction de l'hérésie ou pour le rétablissement de la Religion Catholique, deux objets que Paul s'étoit proposés en lui ouvrant si libéralement les trésors de l'Eglise. Ces prétextes quelque spécieux qu'ils fussent, n'en imposerent point à l'Empereur sur la secrete jalousie qui étoit

le vrai motif de la conduite du Pontife. Mais, comme l'ordre expédié pour le rappel des troupes d'Italie étoit aussi absolu qu'imprévu, il fut impossible de les retenir. Charles se récria hautement contre la trahison du Pape qui l'abandonnoit sans sujet au moment de terminer une guerre entreprise à sa sollicitation, & dont le succès, s'il étoit heureux, devoit rapporter tant de gloire & d'avantages à l'Eglise. A ces plaintes, il ajouta les menaces & les reproches; mais Paul n'en fut pas moins inflexible; ses troupes continuerent leur marche vers l'Etat ecclésiastique; il publia en même-temps un mémoire fait avec art pour son apologie, dans lequel on voyoit encore plus combien il étoit détaché de l'Empereur, & combien il redoutoit sa puissance (a). Charles, dont l'armée étoit déjà diminuée de toutes les garnisons qu'il avoit été obligé de mettre dans les villes qui s'étoient rendues, la voyant 1547.

(a) Fra-Paolo, 208. Pallavic. *par.* 2, *p.* 5. Thuan. 126.

1547. encore affoiblie par la retraite des Italiens, jugea nécessaire de se renforcer par de nouvelles levées, avant de se hasarder à marcher en personne vers la Saxe.

Conspiration à Gênes, pour y changer le gouvernement.

Le bruit & l'éclat des succès de l'Empereur, lui auroient sans doute attiré de tous les pays qui venoient de reconnoître son autorité, assez de soldats pour le mettre en état de marcher contre l'Electeur; mais il fut arrêté par une conspiration qui éclata tout-à-coup à Gênes. Les grandes révolutions que sembloit présager cet événement enveloppé de mystere, l'obligerent d'en découvrir la source, & d'en pénétrer le but avant d'entamer de nouvelles opérations en Allemagne. Quoique la forme de gouvernement établie à Gênes dans le temps où André Doria rendit la liberté à sa patrie, fût propre à y faire oublier les premieres dissentions, & que d'abord elle y eût été reçue avec une approbation universelle; cependant après une épreuve de plus de vingt années, elle ne put satisfaire l'inquiétude de ces Républicains turbulents & factieux. L'administra-

tion des affaires se trouvant alors restreinte à un certain nombre de familles nobles, les autres leur envierent cette prééminence, & desirerent le rétablissement du gouvernement populaire auquel ils avoient été accoutumés. Le respect même qu'imprimoit la vertu désintéressée de Doria, & l'administration qu'on avoit pour ses talents, n'empêchoient pas qu'on ne fût jaloux de l'ascendant qu'il avoit pris dans tous les conseils de la République. Cependant son âge, sa modération & son amour de la liberté, devoient convaincre ses compatriotes qu'il n'abuseroit jamais de son pouvoir, & ne risqueroit point de souiller la fin de ses jours, en renversant cet édifice qui avoit été le travail & la gloire de toute sa vie : mais les Génois prévoyoient que cette autorité & cette influence, toujours pures dans ses mains, deviendroient aisément funestes à la nation, si quelque citoyen s'en emparoit avec plus d'ambition & moins de vertu ; & un homme en effet avoit déjà formé cette prétention, avec quelque espoir de succès. Giannetino Doria, à qui son

1547.

Objet des mécontents.

1547. grand oncle André avoit destiné ses biens, espéroit en même-temps de lui succéder dans sa place. Son caractere hautain, insolent & tyrannique, qu'à peine on eût pu tolérer dans l'héritier d'un trône, étoit encore plus insupportable dans le citoyen d'une République; & les plus clairvoyants des Génois le craignoient & le haïssoient comme l'ennemi de cette liberté dont ils étoient redevable à son oncle. Cependant André lui-même, aveuglé par cette affection forte & involontaire, qui attache souvent les vieillards aux plus jeunes rejettons de leur race, ne mettoit point de bornes à son indulgence pour lui, & il sembloit moins occupé d'assurer & de perpétuer le bonheur de l'Etat, que de favoriser l'élévation de cet indigne neveu.

Fiesque, Comte

Mais quoiqu'on suspectât les desseins de Doria, & qu'on blâmât le systême actuel de l'administration, tous ces motifs n'auroient sans doute produit que des plaintes & des murmures, si Jean Louis de Fiesque, Comte de Lavagne, qui observoit les progrès du mécontentement pour

en profiter, n'eût tenté une entreprise des plus hardies dont l'histoire fasse mention. Ce jeune Gentilhomme, le plus riche & le plus distingué des sujets de la République, possédoit au plus haut degré toutes les qualités qui gagnent les cœurs, impriment le respect, & se concilient l'attachement. La grace & la noblesse brilloient dans sa personne; magnifique jusqu'à la profusion, sa générosité prévenoit les desirs de ses amis, & surpassoit l'attente des étrangers; à une adresse insinuante, il joignoit des manieres aimables & une affabilité sans affectation. Mais sous l'apparence de ces qualités intéressantes, faites pour être l'ornement & les délices de la société, il cachoit toutes les dispositions qui peuvent mettre un homme à la tête des conspirations les plus dangereuses; c'étoit une ambition inquiete & insatiable, un courage au-dessus de toute crainte, un esprit ennemi de la subordination. Un pareil caractere n'étoit pas fait pour l'état de dépendance, où le sort l'avoit placé. Fiesque enviant l'autorité que le vieux Doria s'étoit ac-

1547.

Fiesque de Lavagne, est le chef de la conjuration.

quiſe, ne pouvoit penſer ſans indignation, qu'elle deſcendroit un jour à Giannetino, comme un bien héréditaire. Ces ſentiments divers agiſſoient ſi vivement ſur cette homme turbulent & audacieux, qu'il prit la réſolution de renverſer cette domination, à laquelle ſon orgueil ne pouvoit ſe ſoumettre.

1547.

Intrigues & préparatifs des conjurés.

Pour y mieux réuſſir, il crut d'abord devoir s'allier avec François I; il en fit même la propoſition à l'Ambaſſadeur que ce Prince avoit à Rome. Son deſſein étoit, après avoir chaſſé Doria & la faction impériale par un ſi puiſſant appui, de mettre la République encore une fois ſous la protection de la France, ſe flattant qu'en récompenſe de ce ſervice, il obtiendroit la premiere place dans l'adminiſtration du gouvernement; mais ayant communiqué ſon projet à quelques-uns de ſes confidents intimes, Verrina, le principal d'entr'eux, homme qu'une fortune ruinée rendoit capable de projetter & d'exécuter les actions les plus hardies, lui remontra avec chaleur la folie de s'expoſer à un grand danger

dont un autre recueilleroit tous les fruits. Il l'exhorta à prétendre lui-même au gouvernement de sa patrie, auquel son illustre naissance, la voix de ses concitoyens & le zele de ses amis pouvoient aisément l'élever. Ce langage offrit au génie ardent de Fiesque, une si brillante perspective, qu'abandonnant aussi-tôt son plan, il adopta celui de Verrina. Tous ceux qui étoient présents, quoique persuadés du danger de l'entreprise, n'oserent condamner ce que leur protecteur avoit si vivement approuvé. A l'instant il fut résolu dans cette noire cabale, d'assassiner les deux Doria & les principaux de leurs partisans, de changer de systême d'administration dans Gênes, & de placer Fiesque sur le Trône Ducal. Cependant il falloit un certain temps pour mettre ce projet en exécution; & tandis qu'on faisoit tous les préparatifs nécessaires, Fiesque prenoit toutes les mesures possibles pour cacher son secret, & ne point donner de soupçons. Le rôle qu'il joua étoit en effet impénétrable. Il affecta de s'abandonner entiérement aux plaisirs & à la dissipa-

1547.

tion. La joie & les amusements de
1547. son âge & de son rang, occupoient
en apparence tout son temps & toutes ses pensées. Mais au milieu de ce tourbillon, il suivoit son projet avec l'attention la plus réfléchie, sans y mettre ni la lenteur de la timidité, ni la précipitation de l'impatience. Il continua sa correspondance avec l'Ambassadeur de France auprès du saint Siege, dans le dessein de s'assurer de la protection de son maître, si par la suite il avoit besoin de secours; mais il eut l'adresse de lui dérober ses véritables intentions. Il fit une ligue secrette avec Farnese, Duc de Parme, qui, toujours irrité contre l'Empereur pour le refus de l'investiture de ce Duché, étoit disposé à s'en venger sur la famille de Doria qui étoit dévouée à ce Monarque, dont il cherchoit à diminuer l'influence en Italie. Fiesque n'ignorant pas que dans un Etat maritime, il falloit sur-tout s'assurer des forces navales, demanda quatre galeres au Pape, qui probalement étoit instruit de son complot, & ne le desaprouvoit pas. Sous prétexte d'armer une de

ces

ces galeres pour croiser contre les Turcs, il assembla un grand nombre de ses propres vassaux & même une grande quantité d'aventuriers hardis que la treve conclue entre l'Empereur & Soliman avoit laissés sans occupation & sans subsistance.

1547.

Tandis que Fiesque s'occupoit de ces mesures importantes, il paroissoit toujours n'avoir d'autre soin que celui du plaisir. Assidu à faire sa cour aux deux Doria, il sut en imposer non-seulement à la candeur de l'oncle, mais encore à la finesse du neveu, que ses propres intrigues rendoient plus disposé à se défier de celles d'autrui. Tout étoit prêt; il ne restoit qu'à frapper le coup. Fiesque délibéra plusieurs fois avec ses confidents sur les moyens d'assurer le succès de leur complot. D'abord on proposa de massacrer les Doria & leurs principaux partisans pendant la célébration de la grand'messe à la cathédrale; mais comme André n'y assistoit guere à cause de son âge avancé, ce projet fut abandonné. Ensuite on convint que Fiesque inviteroit chez lui l'oncle & le neveu avec tous leurs

1547. amis déjà proscrits par les conjurés, & qu'il seroit aisé de s'en défaire sans risque, ni résistance; mais Giannetino ayant été obligé d'aller hors de la ville, le jour même qu'ils avoient choisi, il fallut encore changer de mesures. Enfin, ils résolurent de tenter à force ouverte ce que la ruse ne pouvoit effectuer, & fixerent la nuit du deux au trois de Janvier pour l'exécution de leur entreprise. Le moment étoit favorable; le Doge de l'année précédente devoit, selon la coutume, quitter sa charge le premier de ce mois, & son successeur ne pouvoit pas être élu avant le quatre. La République, pendant cet intervalle, étant dans une sorte d'anarchie, Fiesque pouvoit, avec plus de facilité, s'emparer de cette dignité vacante.

Ils s'assemblent pour exécuter leur projet.

Le jour fixé pour la conjuration, Fiesque employa la matinée à visiter ses amis, & il montra par-tout le même enjouement & la même liberté d'esprit qu'à l'ordinaire. Le soir il fit sa cour aux Doria, toujours avec le même air d'empressement & de respect, mais épiant leur contenance

avec l'attention qu'exigeoit un moment ſi critique; il fut aſſez heureux 1547.
pour les trouver dans une profonde ſécurité, & ſans le moindre ſoupçon de l'orage qui ſe formoit depuis longtemps & qu'il alloit faire éclater ſur leur tête.

De leur palais, il courut au ſien qui étoit iſolé au milieu d'une grande cour, fermée de hautes murailles. Les portes en avoient été ouvertes dès le matin, & l'on avoit permis à tout le monde ſans diſtinction d'y entrer, mais on avoit poſté des gardes pour empêcher d'en ſortir. Cependant Verrina & le petit nombre des confidents de la conſpiration, qui avoient conduit par pelotons au palais les vaſſaux de Fieſque & les troupes de ſes galeres, les diſperſerent ſans bruit dans toute la ville. Enſuite au nom de leur patron, ils inviterent à un feſtin les principaux citoyens qui étoient mécontents de l'adminiſtration des Doria, & qui montroient, avec du penchant pour une révolution, le courage de la tenter. La plupart de ceux qui rempliſſoient le palais, ignoroient pourquoi on les y avoit raſſemblés;

1547. le reſte étonné de voir, au-lieu des préparatifs d'un feſtin, une cour pleine d'hommes armés, & des appartements munis d'inſtruments de guerre, ſe regardoient les uns les autres, avec une curioſité mêlée d'impatience & de terreur.

Fieſque les prépare par ſes diſcours.

Au milieu de cette incertitude où flottoient les eſprits, Fieſque parut avec un air de gayeté & de confiance; il adreſſa la parole aux perſonnes les plus diſtinguées, & leur dit qu'il ne les avoit point fait appeller aux plaiſirs d'une fête, mais à partager la gloire d'une grande action, dont le fruit ſeroit la liberté, ſuivie d'un renom immortel. En même-temps, il leur mit devant les yeux l'autorité auſſi exceſſive qu'intolérable du vieux Doria, laquelle tendoit tous les jours à s'accroître & à ſe perpétuer par l'ambition de Giannetino & par la faveur déclarée de l'Empereur pour une famille bien plus dévouée à ce Prince étranger qu'à la patrie. Mais il eſt en votre pouvoir, continua-t-il, de renverſer cette injuſte domination. Maſſacrons les tyrans; mes meſures ſont priſes; mes

associés sont en grand nombre; je puis au besoin compter sur des alliés & des protecteurs. J'ai tout prévu, & nos tyrans dorment dans la sécurité. Un insolent mépris pour leurs concitoyens a banni de leur esprit la défiance & cette timidité qui d'ordinaire rend les coupables clairvoyants, & les met en garde contre la vengeance qu'ils méritent. Ils sentiront le coup avant qu'ils voyent le bras levé sur eux. Allons, par un effort généreux que n'accompagne presque aucun danger, allons délivrer notre patrie. Ce discours prononcé avec cet enthousiasme irrésistible qui anime l'ame lorsqu'elle est échauffée par de grands objets, fit sur l'assemblée l'impression la plus vive. Les vassaux de Fiesque, toujours prêts à marcher à ses ordres, lui répondirent par un murmure d'applaudissement. Beaucoup de gens dont la fortune étoit ruinée, entrevirent d'espoir de la rétablir dans la licence & le tumulte d'un soulevement. Mais ceux que leur rang ou leur vertu élevoit au-dessus des autres, n'oserent montrer toute la surprise & l'horreur que leur ins-

1547.

1547. piroit un attentat si atroce; chacun craignant que son voisin ne fût dans le secret de la conspiration, ne voyoit autour de soi que des hommes prêts, au moindre signal de leur chef, à se porter aux plus grands excès. Tous applaudirent donc, ou feignirent d'applaudir.

Son entrevue avec sa femme.

Dès qu'il eut ainsi disposé & encouragé ses complices, avant de leur donner ses derniers ordres, il courut à l'appartement de sa femme. Cette Dame de l'illustre Maison de Cibo, avoit inspiré à son mari la plus vive passion, & sa vertu l'en rendoit aussi digne que sa beauté. Le bruit des gens armés qui remplissoient la cour & le palais, étant déjà parvenu à ses oreilles, elle vit qu'il se tramoit quelque complot périlleux, & elle trembla pour les jours de son époux. Il la trouve plongée dans les allarmes & la consternation; il se hâte de lui avouer un dessein qu'il ne pouvoit plus lui tenir caché. L'approche de tant d'horreurs & de dangers acheve de la troubler; elle prévoit la fatale issue de ce dessein, & s'efforce par ses larmes, ses prieres

& son désespoir, d'en détourner son mari. Fiesque, après avoir tenté vainement de la calmer & de lui inspirer toute sa confiance, rompit promptement une entrevue où l'avoit imprudemment entraîné un excès de tendresse, mais qui ne put ébranler sa résolution. » Adieu, lui cria-t-il » en la quittant; ou vous ne me re» verrez jamais, ou demain tout » dans Gênes sera soumis à votre » pouvoir. »

1547.

Les conjurés attaquent la ville.

Dès qu'il eut rejoint ses compagnons, il donna ses ordres à chacun d'eux. Les uns devoient s'emparer à force ouverte de toutes les portes de la ville; d'autres des principales rues ou des forteresses. Fiesque se réserva l'attaque du port, où étoient les galeres de Doria, comme le poste le plus important & le plus périlleux. Il étoit alors minuit, & les citoyens dormoient dans une tranquille sécurité, lorsque cette nombreuse troupe de conjurés bien armés, se mit en mouvement pour exécuter son plan. Ils s'emparerent sans résistance de quelques portes, & forcerent les autres après un combat furieux avec

1547. les gardes. Vèrrina employa une des galeres qui étoient destinées contre les Turcs, à bloquer l'entrée de la Darsene, ou du petit port qui contenoit la flotte de Doria. Cette précaution ôtant aux habitants tout moyen de s'échapper, Fiesque tenta de monter dans les galeres de la République par la rive où elles étoient amarrées; sans armes, sans agrets, & n'ayant à bord que des forçats enchaînés à la rame, elles n'étoient pas en état de résister. Bientôt le trouble & le tumulte se répandirent dans la ville; on entendoit crier dans toutes les rues: *Fiesque & liberté.* A ce mot si chéri, la populace prit les armes & se joignit aux conjurés. Les Nobles & les partisans de l'aristocratie, saisis d'étonnement & de frayeur, fermerent les portes de leurs maisons, & ne songerent qu'à se garantir du pillage. A la fin, le bruit de ce désordre parvient au palais de Doria. Giannetino saute à l'instant de son lit, & s'imaginant qu'il n'étoit question que de quelque mutinerie de la part des matelots, il sort avec quelques personnes, & marche vers le

port. Comme il devoit paſſer par la porte Saint-Thomas, les conjurés 1547. qui s'en étoient emparés, ſe jetterent ſur lui avec fureur & le maſſacrerent ſur la place, au moment qu'il y parut. Le vieux Doria eût ſans doute éprouvé le même ſort, ſi Jérôme de Fieſque avoit attaqué ſubitement ſon palais, ſuivant le plan du Comte de Lavagne ſon frere ; mais dans la crainte que le pillage ne fruſtrât ſon avarice d'un riche butin, il défendit à ſes gens de s'avancer. André, inſtruit de la mort de ſon neveu, & du danger qu'il couroit lui-même, monta promptement à cheval, & ſe déroba par la fuite à ſes ennemis. Cependant quelques Sénateurs eurent le courage de s'aſſembler dans le palais de la République (*a*). D'abord quelques-uns oſerent tenter de rallier les ſoldats diſperſés, & d'attaquer un corps de conjurés ; mais ſe voyant repouſſés avec perte, ils prirent le parti de négo-

(*a*) *Il Pallazo della Signoria.*

1547. cier avec un parti auquel ils ne pouvoient résister. En conséquence, on envoya des députés à Fiesque pour savoir de lui quelles étoient ses prétentions, ou plutôt pour se soumettre à toutes les conditions qu'il lui plairoit de prescrire.

Cause du mauvais succès de leur entreprise.

Mais déjà ce chef des conjurés n'étoit plus. A l'instant même où après s'être emparé de la flotte, il étoit prêt à revenir joindre ses compagnons victorieux, un bruit extraordinaire se fit entendre à bord de la galere amirale. Dans cette allarme, craignant que les forçats ne rompissent leurs chaînes pour accabler ses gens, il y courut; mais la planche sur laquelle il passoit avec précipitation du rivage au vaisseau, s'étant renversée, il tomba dans la mer. Le poids de son armure le fit couler à fond. Il périt au moment même où il alloit jouir du succès de son ambition. Verrina fut le premier qui s'apperçut de ce funeste accident. Il en prévit à l'instant toutes les conséquences, & n'en avoit averti qu'un petit nombre de conjurés. Au milieu des ténebres & de la confusion de

la nuit, il ne leur étoit pas difficile
de tenir ce secret caché, jusqu'à ce 1547.
qu'un traité avec les Sénateurs eût mis la ville en leur pouvoir. Mais tout leur espoir fut bientôt détruit par l'imprudence de Jérôme de Fiesque. Les députés chargés des propositions du Sénat, lui ayant demandé où étoit le Comte de Lavagne, il leur répondit avec une vanité puérile : » C'est moi qui le suis maintenant, & c'est avec moi que vous » devez traiter ». Ce peu de mots éclairant tous à la fois & ses amis & ses ennemis, fit sur les uns & sur les autres l'impression qu'on en devoit attendre. Les députés encouragés par cet événement, le seul qui pût tourner la révolution à leur avantage, changerent de ton avec une présence d'esprit admirable, & réglerent leurs demandes sur la faveur des circonstances. Mais tandis qu'ils cherchoient à prolonger la négociation, les autres magistrats s'occupoient à rassembler leurs partisans pour en former un corps qui pût défendre le palais du Sénat. D'un autre côté, les conjurés, consternés de

la mort d'un homme qui étoit leur
1547. espoir & leur idole, n'ayant aucune confiance pour Jérôme qui n'avoit que l'étourderie & la présomption de la jeunesse, perdirent courage, & les armes leur tomberent des mains. Ainsi le secret si profond & si surprenant qui jusqu'alors avoit contribué au succès de la conspiration, fut la principale cause qui la fit échouer. Le chef étoit mort. La plupart de ceux qu'il faisoit agir ne connoissoient ni les confidents de son dessein, ni le but où il aspiroit. Aucun d'entr'eux n'avoit assez d'autorité ou de talents pour prendre la place de Fiesque, & pour achever son ouvrage. Privé de l'esprit qui l'animoit, le corps entier resta sans force, sans mouvement. Plusieurs des conjurés se retirerent dans leurs maisons, espérant que les ténebres de la nuit qui couvroient leur crime, auroient caché leur personne; d'autres chercherent leur sureté dans une prompte retraite; enfin, avant qu'il fût jour, tous s'enfuirent avec précipitation d'une ville, qui peu d'heures anparavant, étoit prête à les recevoir pour maîtres.

Dès le matin suivant, tout fut tranquille dans Gênes. On n'y vit pas un ennemi ; à peine y parut-il quelque trace du désordre de la nuit. Cette conspiration avoit causé plus de tumulte que de carnage, & la surprise avoit mieux servi les conjurés que la force. Vers le soir, André Doria rentra dans la ville aux acclamations de joie des habitants, qui coururent au-devant de lui. Quoiqu'il eût encore l'esprit rempli du trouble & du danger de la nuit précédente ; quoiqu'il eût sous les yeux le corps sanglant de son neveu ; telle fut sa modération & sa magnanimité, que le décret porté par le Sénat contre les conspirateurs, n'excéda point les bornes de la sévérité qu'exigeoit le soutien du gouvernement, & que rien n'y fut dicté par le ressentiment ni par l'animosité de la vengeance (*a*). *

1547. La tranquillité est rétablie dans Gênes.

(*a*) Thuan. 93. Sigonius, *vita Andreæ Doria*, 1196. La conjuration du Comte de Fiesque, par le Cardinal de Retz. Adriani, *Istoria*, *lib.* 6, 369. *Folietæ conjuratio io. Lud. Fiesci ap. græv. Thes. Ital.* 1, 883.

* Une chose digne de remarque, c'est

1547. Allarmes de l'Empereur sur cette conjuration.

Dès qu'on eut prit de sages précautions pour empêcher qu'un feu si heureusement éteint ne se rallumât de nouveau, le premier soin du Sénat fut d'envoyer à Charles un Ambassadeur chargé de l'informer des détails de cet événement, & de lui demander du secours pour attaquer Montobbio, forteresse considérable dans les domaines héréditaires de la maison de Fiesque, où Jérôme s'étoit renfermé. L'Empereur ne fut pas moins allarmé qu'étonné d'une entreprise si extraordinaire. Il ne pouvoit croire que le Comte de Lavagne, tout ambitieux & téméraire qu'il étoit, eût osé la risquer sans les suggestions ou l'encouragement de quelque Puissance étrangere. Dès qu'il sut que le Duc de Parme étoit instruit du plan

que le Cardinal de Retz, qui avoit écrit à l'âge de dix-huit ans l'histoire de cette conjuration, y montre tant d'admiration pour Fiesque, qu'il n'est pas étonnant qu'un ministre aussi pénétrant & aussi absolu que Richelieu, ait prédit à la lecture de cet ouvrage, que ce jeune Ecclésiastique seroit un esprit turbulent & dangereux.

de la conjuration, il ſuppoſa dans l'inſtant que le Pape n'ignoroit pas 1547.
un projet que favoriſoit ſon fils. Cette conjecture le conduiſit à une autre plus éloignée, mais que la conduite politique de Paul rendoit aſſez probable : c'étoit que le Pontife étoit d'accord avec le Roi de France, pour profiter des ſuites de cette révolution. Dès lors Charles craignit que cette étincelle ne rallumât l'embrâſement qui avoit cauſé tant de ravages en Italie. Comme la guerre d'Allemagne lui avoit fait retirer ſes troupes de ſes Etats ultramontains, & qu'il ne pouvoit pas y prévenir une invaſion, il falloit du moins qu'à la premiere apparence de danger, il fût en état d'y porter la plus grande partie de ſes forces. Dans cette ſituation, c'eût été ſans doute une imprudence de ſa part que de marcher en perſonne contre l'Electeur, ſans avoir quelque certitude qu'il ne ſe préparoit pas en Italie une révolution, qui l'empêcheroit de tenir la campagne en Saxe avec des forces ſuffiſantes.

Il ſuſpend ſes opérations en Allemagne.

Fin du Livre VIII.



HISTOIRE

DU REGNE

E L'EMPEREUR

ARLES-QUINT.

LIVRE IX.

crainte que l'Empereur avoit e des dispositions de guerre du & du Roi de France, n'étoit ndée sur des soupçons imagi- & frivoles. Paul lui avoit déjà des preuves non équivoques jalousie & de sa haine; & Char- pouvoit pas espérer que ses

1547.
François est jaloux de la puissance & des succès de l'Empereur.

succès contre les Protestants confédé-
1547. rés ne feroient pas renaître dans l'ame de François l'ancienne inimitié qui les avoit divisés si long-temps. L'événement justifia cette conjecture. François avoit vu avec douleur les progrès rapides des armes de l'Empereur ; les circonstances dont on a parlé, l'avoient empêché jusqu'alors de s'y opposer ; mais il sentit enfin, que s'il ne faisoit pas quelque effort extraordinaire, son rival alloit acquérir un degré de puissance qui le mettroit en état de donner la loi au reste de l'Europe. D'après cette idée, qui n'avoit pas sa source dans la seule jalousie de la rivalité, mais qui étoit celle des plus habiles politiques du siecle, il chercha différents expédients pour suspendre le cours des victoires de l'Empereur, & pour former par degrés une ligue capable de l'arrêter dans sa carriere.

Il négocie avec les Protestants.

Dans cette vue, François chargea ses émissaires en Allemagne d'employer tous leurs soins à ranimer le courage des confédérés, & à les empêcher de se soumettre à l'Empereur. Il offrit tous ses secours ; il lia une correspon-

uivie avec l'Electeur & le Lan-
les deux Princes les plus zé- 1547.
les plus puissants de tout le
il leur fit valoir toutes les rai-
: tous les avantages qui pou-
ou les confirmer dans la crainte
avoient des projets de l'Empe-
ou les déterminer à ne pas
la crédulité de leurs associés,
-ant à sa discrétion leur reli-
& leur liberté.

dis qu'il employoit ce moyen Avec
aire durer la guerre civile qui Soliman.
it l'Allemagne, il s'occupoit
itre côté à susciter contre l'Em-
des ennemis étrangers. Il solli-
oliman de saisir cette occasion
ble d'entrer en Hongrie, d'où
voit tiré toutes les troupes qui
nt pu la défendre, afin de ras-
er une armée contre les confé-
de Smalkalde. Il exhorta le
à profiter de ce moment pour
er, par un effort vigoureux, la
qu'il avoit commise en contri- Avec le
à élever l'Empereur à un de- Pape &
formidable de puissance; Paul, avec les
entoit toute l'étendue de cette Véni-
, & qui en craignoit les consé- tiens.

quences, reçut avec plaiſir ces ouver-
1547. tures, & François fit valoir les diſpoſitions favorables du Pape pour gagner les Vénitiens. Il s'efforça de leur perſuader que le ſeul moyen de ſauver l'Italie, & même l'Europe, de l'oppreſſion & de la ſervitude, c'étoit de ſe réunir avec le Pape & lui, pour former une confédération générale, dont le but ſeroit d'abaiſſer la puiſſance d'un Potentat ambitieux, qu'ils avoient tous une égale raiſon de redouter.

Avec les Rois de Danemarck, & d'Angleterre.

Lorſqu'il eut entamé ces négociations dans les Cours du midi de l'Europe, il porta ſon attention vers celles du Nord. Comme le Roi de Danemarck avoit des raiſons particulieres de ſe plaindre de l'Empereur, François ne douta pas que ce Prince n'approuvât la ligue projettée; & pour balancer toutes les conſidérations de prudence qui auroient pu l'empêcher de s'y joindre, la jeune Reine d'Ecoſſe fut offerte en mariage à ſon fils (*a*). D'un autre côté, les

(*a*) *Mém. de Ribier*, *t.* 1, *p.* 600, 606.

ministres qui gouvernoient l'Angleterre au nom d'Edouard VI, s'étoient ouvertement déclarés partisans des opinions des réformateurs, dès que la mort de Henri leur eut laissé la liberté de quitter le masque que son impitoyable fanatisme les avoit forcés de prendre. François se flatta que leur zele ne leur permettroit pas de rester spectateurs oisifs de la ruine & de la destruction de ceux qui professoient la même religion qu'eux-mêmes; il espéra que, malgré les troubles de faction qu'entraîne une minorité, & malgré l'apparence d'une rupture prochaine avec l'Ecosse, il pourroit déterminer les ministres Anglois à prendre part à la cause commune (a). 1547.

Tandis que François avoit recours à tous ces expédients, & s'occupoit avec une activité si extraordinaire à exciter la jalousie des différents Etats de l'Europe contre son rival, il ne négligeoit aucun des moyens qui dépendoient de lui seul. Il leva des

(a) Mém. de Ribier, t. 1, p. 636.

troupes dans toutes les parties de son
1547. Royaume ; il ramassa des munitions de guerre ; il fit marché avec les cantons Suisses pour avoir un corps nombreux de troupes ; il établit un ordre admirable dans ses finances ; il fit passer à l'Electeur & au Landgrave des sommes considérables ; il prit enfin toutes les mesures nécessaires pour être en état de commencer avec vigueur les hostilités, dès que les circonstances l'exigeroient (*a*).

Allarmes de l'Empereur.

Il étoit impossible de dérober à la connoissance de l'Empereur des opérations si compliquées, & qui demandoient le concours de tant d'instruments divers. Il fut bientôt instruit des intrigues de François dans les différentes Cours, ainsi que de ses préparatifs intérieurs ; convaincu qu'une guerre étrangere porteroit un coup fatal à l'exécution de ses projets en Allemagne, l'idée de cet événement le faisoit trembler. Le danger cependant lui paroissoit aussi inévitable qu'il étoit terrible. Il con-

(*a*) *Mém. de Ribier*, t. 1, p. 595.

ıoiſſoit l'ambition inſatiable mais pré- 1547.
'oyante de Soliman; il ſavoit que
et habile Sultan choiſiſſoit le mo-
ıent de commencer ſes opérations
ıilitaires avec une prudence égale
la valeur qui les dirigeoit. Il avoit
: bonnes raiſons pour croire que le
ıpe ne manqueroit pas de prétex-
; pour juſtifier une rupture, & qu'il
ıuroit aucune répugnance à com-
:ncer les hoſtilités en effet. Paul
oit laiſſé entrevoir ſes ſentiments,
témoignant une joie peu conve-
ɔle au Chef de l'Egliſe, lorſqu'il
ɔit appris la nouvelle de l'avan-
e remporté par l'Electeur de Saxe
Albert de Brandebourg; & com-
il ſe voyoit alors aſſuré de trou-
dans le Roi de France un allié
z puiſſant pour le ſoutenir, il ne
rchoit pas même à cacher la vio-
:e & l'étendue de ſa haine (*a*).
rles ſavoit d'ailleurs que les Vé-
:ns voyoient depuis long-temps
roiſſement de ſon pouvoir avec
entiment de jalouſie, qui donnoit

) *Mém. de Ribier, tom. 1, p.* 637.

1547. une nouvelle force aux sollicitations & aux promesses de la France; & il craignoit que, malgré la lenteur & la circonspection ordinaire de leurs résolutions, ces Républicains ne prissent à la fin un parti décisif. Il étoit évident que les Danois & les Anglois avoient de leur côté des raisons particulieres de mécontentement, & des motifs très-puissants pour se liguer contre lui; mais il craignoit par-dessus tout la jalousie active de François lui-même, qu'il regardoit comme l'ame & le mobile de la confédération. Ce Monarque ayant accordé sa protection à Vertina, qui s'étoit embarqué pour Marseille au moment même où la conspiration de Fiesque avoit été découverte, Charles s'attendoit à chaque instant à voir commencer en Italie les hostilités, dont il croyoit que la révolte de Gênes n'étoit que le prélude.

Espérances que donne à Charles l'affoiblissement de la santé de François.

Dans cet état d'inquiétude & de perplexité, Charles appercevoit cependant une circonstance qui lui laissoit quelqu'espoir d'échapper au danger qui le menaçoit. La santé du Roi de France commençoit à s'affoiblir; une

une maladie, qui étoit le fruit de l'intempérance & de l'excès des plaisirs, détruisoit sourdement & par degrés sa constitution. Les préparatifs de guerre & les négociations entamées dans les différentes Cours tomboient dans la langueur, comme l'esprit du Monarque qui en étoit le mobile. Pendant cet intervalle, les Génois soumirent Montobbio, firent prisonnier Jérôme de Fiesque, &, par sa mort & celle de ses principaux complices, éteignirent les restes de la conspiration. Plusieurs villes Impériales, en Allemagne, désespérant de revoir à temps du secours de France, se soumirent à l'Empereur. Le Landgrave lui-même parut disposé à abandonner l'Electeur, & à entrer en accommodement, aux conditions qu'il pourroit obtenir. Charles, de son côté, attendoit avec impatience l'issue d'une maladie qui devoit décider s'il se désisteroit de tous ses autres projets, pour se préparer à combattre une confédération de la plus grande partie des Princes de l'Europe contre lui, ou s'il devoit, sans se laisser arrêter par au-

1547.

Mars.

cune considération ni intimider par
1547. aucun danger, suivre le plan qu'il avoit formé d'entrer en Saxe.

Mort de François; réflexions sur son caractere & sa rivalité avec Charles.

Ce bonheur singulier, qui a distingué Charles & sa famille d'une maniere si remarquable que certains historiens l'ont appellé l'étoile de la Maison d'Autriche, ne se démentit pas en cette occasion. François I mourut à Rambouillet le dernier jour du mois de Mars, dans la cinquante-troisieme année de son âge, & la vingt-troisieme de son regne. Pendant vingt-huit ans de ce regne, une animosité déclarée divisa ce Prince & l'Empereur, & enveloppa non-seulement leurs propres Etats, mais encore la plus grande partie de l'Europe, dans des guerres soutenues avec un acharnement plus violent & plus durable qu'aucune de celles qui s'étoient faites dans les temps antérieurs. Plusieurs circonstanees y contribuoient: la rivalité de ces Princes étoit fondée sur une opposition d'intérêts, excitée par la jalousie personnelle, & envenimée par des insultes réciproques. En même-temps, si l'un des deux paroissoit avoir quelqu'avantage

propre à lui donner la ſupériorité,
cet avantage ſe trouvoit balancé par 1547.
quelque circonſtance favorable à l'au-
tre. Les domaines de l'Empereur
étoient plus étendus; ceux du Roi de
France étoient plus réunis. François
gouvernoit ſon Royaume avec une au-
torité abſolue; Charles n'avoit qu'un
›ouvoir limité; mais il y ſuppléoit
›ar ſon adreſſe. Les troupes du pre-
nier avoient plus d'audace & d'im-
étuoſité; celles du ſecond étoient
lus patientes & mieux diſcipli-
ées. Il y avoit dans les talents des
:ux Monarques autant de différen-
: que dans les avantages reſpectifs
›nt ils jouiſſoient, & cette diffé-
nce ne contribua pas peu à pro-
ıger leurs querelles. François pre-
it une réſolution avec célérité, la
ıtenoit d'abord avec chaleur, en
ırſuivoit l'éxécution avec audace
activité; mais il manquoit de la
ſévérance néceſſaire pour ſurmon-
les difficultés, & ſouvent il aban-
ınoit ſes projets ou ſe relâchoit
s l'exécution, ſoit par impatien-
ſoit par légéreté. Charles déli-
›it froidement & ſe décidoit len-

tement; mais lorsqu'une fois il avoit
1547. arrêté son plan, il le suivoit avec une obstination inflexible; & ni le danger ni les obstacles ne pouvoient le détourner dans l'exécution. L'influence de leurs caracteres sur leurs entreprises, dut mettre une égale différence dans les succès. François, par son impétueuse activité, déconcerta souvent les plans de l'Empereur les mieux concertés. Charles en suivant ses vues avec plus de sang froid, mais avec fermeté, arrêta souvent son rival dans sa carriere rapide, & repoussa ses plus vigoureux efforts. Le premier, à l'ouverture d'une guerre ou d'une campagne, fondoit sur son ennemi avec la violence d'un torrent, & entraînoit tout ce qui se trouvoit devant lui; le second attendant pour agir que les forces de son rival commençassent à diminuer, recouvroit à la fin tout ce qu'il avoit perdu, & faisoit souvent de nouvelles acquisitions. Le Roi de France forma différents projets de conquêtes; mais quelque brillants que fussent les commencements de ses entreprises, la fin en fut rarement heureuse; plu-

ſieurs des entrepriſes de l'Empereur, qu'on jugeoit impraticables & déſeſpérées, ſe terminerent avec le plus grand ſuccès. François ſe laiſſoit éblouir de l'éclat d'un projet; Charles n'étoit ſéduit que par la perſpective des avantages qu'il pouvoit en recueillir. Le degré de leur mérite & de leur réputation reſpective n'a cependant été encore fixé ni par un examen ſcrupuleux de leurs talents pour le gouvernement, ni par la conſidération impartiale de la grandeur & du ſuccès de leurs entrepriſes; François eſt un de ces Princes dont la renommée eſt au-deſſus de leur génie & de leurs actions; & cette préférence eſt l'effet de pluſieurs circonſtances réunies. La ſupériorité que donna à Charles la victoire de Pavie, & qu'il conſerva dès-lors juſqu'à la fin de ſon regne, étoit ſi manifeſte, que les efforts de François pour affoiblir la puiſſance énorme & toujours croiſſante de ſon rival, furent jugés par la plupart des autres Etats, non-ſeulement avec la partialité qu'inſpirent naturellement ceux qui ſoutiennent avec courage un combat

1547.

1547. inégal, mais même avec la faveur que méritoit celui qui attaquoit un ennemi commun, & tâchoit de réprimer le pouvoir d'un Souverain formidable à tous les autres. D'ailleurs, la réputation des Princes, surtout aux yeux de leurs contemporains, dépend autant de leurs qualités personnelles que de leurs talents pour le gouvernement. François commit des fautes graves & multipliées, & dans sa conduite politique, & dans son administration intérieure; mais il fut humain, bienfaisant, généreux; il avoit de la dignité sans orgueil, de l'affabilité sans bassesse, & de la politesse sans fausseté; il étoit aimé & respecté de tous ceux qui approchoient de sa personne, & tout homme de mérite avoit accès auprès de lui. Séduits par les qualités de l'homme, ses sujets oublierent les défauts du Monarque; ils l'admiroient comme le Gentilhomme le plus accompli de son Royaume; & ils se soumirent sans murmure à des actes d'administration vigoureuse, qu'ils n'auroient pas pardonnés à un Prince moins aimable. Il semble ce-

pendant que cette admiration auroit dû n'être que momentanée, & mourir avec les courtisans de ce Monarque; l'illusion qui naissoit de ses vertus privées a dû se dissiper, & la postérité devroit juger sa conduite publique avec son impartialité ordinaire; mais cet effet naturel a été contrebalancé par une autre circonstance, & le nom de François à passé à la postérité avec une gloire dont le temps n'a fait qu'augmenter l'éclat. Avant son regne, les sciences & les arts avoient fait peu de progrès en France; à peine commençoient-ils à franchir les limites de l'Italie, où ils venoient de renaître, & qui avoit été jusqu'alors leur unique séjour. François les prit sous sa protection; il voulut égaler Léon X, par l'ardeur & la magnificence avec laquelle il encouragea les lettres. Il appella les savants à sa cour; il conversa familiérement avec eux; il les employa dans les affaires; il les éleva aux dignités, & il les honora de sa confiance. Les gens de lettres ne sont pas moins flattés d'être traités avec la distinction qu'ils croyent mériter,

1547.

que diſpoſés à ſe plaindre lorſqu'on
1547. leur refuſe les égards qui leur ſont dus ; ils crurent qu'ils ne pouvoient porter trop loin leur reconnoiſſance pour un protecteur ſi généreux, & célébrerent, à l'envi, ſes vertus & ſes talents. Les écrivains poſtérieurs adopterent ces éloges, & y ajouterent encore. Le titre de pere des lettres qu'on avoit donné à François, a rendu ſa mémoire ſacrée chez les hiſtoriens ; ils ſemblent avoir regardé comme une ſorte d'impiété de relever ſes foibleſſes, & de cenſurer ſes défauts. Ainſi François, avec moins de talents & de ſuccès que Charles, jouit peut-être d'une réputation plus brillante ; & les vertus perſonnelles dont il étoit doué, lui ont mérité plus d'admiration & d'éloges que n'en ont inſpiré le vaſte génie & les artifices heureux d'un rival plus habile, mais moins aimable.

Effets de la mort de François.

La mort du Roi de France produiſit un changement conſidérable dans l'Etat de l'Europe. L'Empereur, vieilli dans l'art du gouvernement, n'avoit plus pour rivaux que de jeunes Monarques peu dignes d'entrer

en lice avec celui qui avoit lutté si long-temps & presque toujours heureusement, avec des Princes tels qu'Henri VIII, & François I. Cette mort délivra Charles de toute inquiétude, & il se trouva heureux de pouvoir commencer avec succès, contre l'Electeur de Saxe, les opérations qu'il avoit été obligé de suspendre jusqu'alors. Il savoit que les talents de Henri II, qui venoit de monter sur le trône de France, étoient bien inférieurs à ceux de son pere; il prévit que ce nouveau Monarque seroit pendant quelque temps trop occupé à renvoyer les anciens ministres qu'il haïssoit, & à satisfaire les desirs ambitieux de ses propres favoris, pour qu'on eût quelque chose à craindre, soit de ses efforts personnels, soit de quelque confédération formée par ce Prince sans expérience.

1547.

Charles marche contre l'Electeur de Saxe. 13 Avril.

Comme il étoit difficile de prévoir combien dureroit cet intervalle de sécurité, Charles se détermina à en profiter sur le champ; dès qu'il eut appris la mort de François, il se mit en marche d'Egra sur les frontieres de Bohême; mais le départ

des troupes du Pape, joint à la re-
1547. traite des Flamands, avoit tellement affoibli son armée, qu'il ne put rassembler que seize mille hommes. Ce fut avec des forces si peu considérables, qu'il commença une expédition dont l'événement devoit fixer le degré d'autorité dont il jouiroit dorénavant en Allemagne. Cependant, comme sa petite armée étoit particuliérement composée de vieilles bandes Espagnoles & Italiennes, il pouvoit, sans laisser beaucoup au hasard, se reposer sur leur valeur, & se flatter même de l'espérance du succès. L'Electeur, il est vrai, avoit levé une armée fort supérieure en nombre; mais elle ne pouvoit être comparée avec celle de l'Empereur, ni pour l'expérience & la discipline des troupes, ni pour les talents des Officiers. D'ailleurs, ce Prince avoit déjà fait une faute, qui, en le privant de tout l'avantage que lui donnoit la supériorité du nombre, auroit pu seule entraîner sa ruine. Au lieu de tenir ses forces réunies, il en détacha un corps considérable vers les frontieres de la Bohême, afin de

faciliter sa jonction avec les mécontents de ce Royaume; & il cantonna une grande partie de ce qui restoit, en différentes villes de la Saxe, contre lesquelles il ne doutoit pas que l'Empereur ne portât ses premiers efforts. Il eut la foiblesse de croire que ces places ouvertes & munies de petites garnisons, seroient en état de tenir contre un tel ennemi. 1547.

Progrès de ses armes.

L'Empereur entra en Saxe par la frontiere méridionale, & attaqua Altorf sur l'Elster. On vit bientôt combien la manœuvre de l'Electeur étoit insensée; car les troupes qui se trouvoient dans cette ville, se rendirent sans résistance; & celles qu'on avoit envoyées dans les autres places entre Altorf & d'Elbe, suivirent cet exemple, ou s'enfuirent à l'approche des Impériaux. Charles ne laissa pas aux Saxons le temps de se remettre de la terreur panique dont ils paroissoient être frappés, & il marcha en-avant sans perdre un seul moment. L'Electeur, qui avoit établi son quartier général à Meissen, flottoit dans l'état d'indécision & d'incertitude qui lui étoit naturel; il se montroit même

plus indécis à proportion que le danger paroiſſoit plus urgent, & exigeoit
1547. des réſolutions plus promptes. Quelquefois il ſembloit déterminé à défendre les bords de l'Elbe, & à tenter le ſort d'une bataille, dès que les détachements qu'il avoit appellés à lui, ſeroient à portée de le joindre. D'autres fois regardant ce parti comme téméraire & trop périlleux, il paroiſſoit adopter les avis plus prudents de ceux qui lui conſeilloient de tâcher de traîner la guerre en longueur, en ſe retirant ſous les fortifications de Wittemberg où les Impériaux ne pourroient l'attaquer ſans un déſavantage ſenſible, tandis qu'il y attendoit en ſûreté les ſecours qui devoient lui arriver du Meklembourg, de la Poméranie & des villes proteſteſtantes de la Baltique. Sans s'arrêter d'une maniere fixe à l'un ou à l'autre de ces deux plans, il rompit le pont de Meiſſen, & marcha le long de la rive orientale de l'Elbe juſqu'à Muhlberg. Là il délibéra de nouveau ; & après avoir héſité longtemps, il s'en tint à un de ces partis mitoyens, qui ſont toujours agréa-

bles aux ames foibles & incapables de résolution & de fermeté. Il laissa un détachement à Muhlberg pour s'opposer aux Impériaux, s'ils tentoient de passer la riviere en cet endroit; & s'avançant à quelques milles de là avec son armée, il y campa, en attendant l'événement, sur lequel il se proposoit de régler ses démarches ultérieures. 1547.

Cependant Charles qui marchoit toujours sans s'arrêter, arriva le vingt-trois d'Avril au soir, sur les bords de l'Elbe, vis-à-vis de Muhlberg. La riviere avoit, en cet endroit, trente pas de largeur & plus de quatre pieds de profondeur; son courant étoit rapide, & le bord que les Saxons occupoient étoit plus élevé que celui où il se trouvoit. Ces obstacles cependant n'arrêterent point l'Empereur; il assembla ses Officiers généraux, &, sans demander leur avis, il leur communiqua la résolution où il étoit de tenter, le lendemain au matin, le passage de la riviere, & d'attaquer l'ennemi par-tout où il pourroit le rencontrer. Tous ses Généraux ne purent s'empêcher de té- Il passe l'Elbe.

1547. moigner l'étonnement que leur inspiroit une résolution si hardie ; le Duc d'Albe, quoique naturellement audacieux & bouillant, & Maurice de Saxe, quoiqu'impatient d'accabler l'Electeur son rival, firent eux-mêmes des représentations très-vives contre ce parti ; mais Charles s'en fiant davantage à son propre jugement ou à sa fortune, n'eut point égard à leurs raisons, & donna les ordres nécessaires pour l'exécution de son plan.

Dès le point du jour, un corps d'infanterie Espagnole & Italienne marcha vers la riviere, & commença à faire un feu continuel sur l'ennemi. Les longs & pesants mousquets, dont on se servoit alors, faisoient beaucoup de ravage sur la rive opposée ; plusieurs soldats Impériaux emportés par une ardeur guerriere, & voulant s'approcher plus près de l'ennemi, entrerent dans la riviere, & s'y avançant jusqu'à la hauteur de la poitrine, ils tiroient avec une direction plus sûre & avec plus d'effet. Sous la protection de ce feu de mousqueterie, on commença à établir un pont

de bateaux pour l'infanterie; un payſan ayant propoſé de faire paſſer la 1547.
cavalerie par un gué qu'il connoiſſoit, elle ſe mit auſſi en mouvement; les Saxons, qui étoient poſtés à Muhlberg, tâcherent de troubler ces opérations par le feu aſſez vif d'une batterie qu'ils avoient élevée; mais comme les terreins bas des bords de l'Elbe étoient couverts d'un brouillard épais, ils ne pouvoient pas diriger leurs coups avec aſſez de juſteſſe, & ils ne firent pas beaucoup de mal aux Impériaux. Les Saxons, au contraire, fort maltraités par le feu des Eſpagnols & des Italiens, brûlerent quelques bateaux qui avoient été raſſemblés près du village, & ſe préparerent à faire retraite. Les Impériaux s'étant apperçus de ce deſſein, dix ſoldats Eſpagnols ſe dépouillerent ſur le champ, & prenant leurs épées entre leurs dents, ſe jetterent à la nage, traverſerent la riviere, mirent en fuite quelques Saxons qui voulurent les arrêter, & ſauverent des flammes autant de bateaux qu'il leur en falloit pour achever le pont; cette action ſi hardie & ſi heureuſe ani-

ma le courage de leurs compagnons,
1547. & jetta l'épouvante parmi leurs ennemis.

En même-temps, chaque cavalier prenant en croupe un fantassin, tous commencerent à entrer dans la riviere; la cavalerie légere marchoit à la tête, suivie par les Gendarmes que l'Empereur conduisoit en personne, monté sur un beau cheval, vêtu d'un habit superbe, & tenant une javeline à la main. Ce corps nombreux de cavaliers s'agitant à travers une grande riviere, où, suivant la direction de leur guide, ils étoient obligés de suivre différents détours, marchant quelquefois sur un terrein solide, & quelquefois se mettant à la nage, présentoit à ceux de leurs compagnons qu'ils laissoient sur le rivage, un spectacle également intéressant (a) & magnifique. Le courage de cette troupe surmonta à la fin tous les obstacles; personne n'osoit montrer un sentiment de crainte, lorsque l'Empereur partageoit tous les dan-

(a) Avila, 115. A.

gers avec le dernier de ses soldats. Dès que Charles eut atteint la rive opposée, sans attendre le reste de son infanterie, il marcha aux Saxons à la tête des troupes qui avoient passé la riviere avec lui; celles-ci encouragées encore par le succès de leur entreprise, & méprisant un ennemi qui n'avoit osé les attaquer lorsqu'il pouvoit le faire avec tant d'avantage, ne tinrent aucun compte de la supériorité du nombre, & marcherent au combat comme à une victoire certaine. 1547.

Mauvaise conduite de l'Electeur.

Pendant toutes ces opérations, qui nécessairement dûrent consumer beaucoup de temps, l'Electeur resta dans son camp, sans faire aucun mouvement; il ne vouloit pas même croire que l'Empereur eût passé la riviere & pût être si près de lui (*a*), aveuglément si extraordinaire, que les historiens les mieux instruits l'imputent à la perfidie de ses Généraux qui l'avoient trompé par de faux

(*a*) Camerar. *ap. Freher. t.* 3, *p.* 693. Strav. *corp. hist. Germ.* 1047, 1049.

avis. Lorsque les témoignages réunis
1547. de plusieurs témoins oculaires l'eurent enfin convaincu de sa fatale méprise, il donna ses ordres pour se retirer vers Wittemberg; mais une armée Allemande, embarrassée comme de coutume par ses bagages, & son artillerie, ne pouvoit se mettre en mouvement avec beaucoup de célérité. A peine avoit-elle commencé sa marche, que les troupes légeres de l'ennemi se firent appercevoir, & l'Electeur vit qu'il ne pouvoit éviter une bataille. Comme il avoit autant de bravoure dans l'action que d'indécision dans le conseil, il fit ses dispositions pour le combat avec la plus grande présence d'esprit & beaucoup de prudence; il profita d'une grande forêt pour couvrir ses aîles, de maniere à ne pas craindre d'être enveloppé par la cavalerie ennemie, beaucoup plus nombreuse que la sienne. L'Empereur, de son côté, rangeoit ses troupes en bataille à mesure qu'elles avançoient; & parcourant les rangs à cheval, il exhortoit ses soldats, en peu de mots, mais en termes énergiques, à faire leur devoir.

Bataille de Mulhausen.

Les deux armées étoient animées par des ſentiments bien différents. Le Ciel 1547.
qui juſqu'à ce moment avoit été ſombre & couvert de nuages, s'étant éclairci tout-à-coup, cette circonſtance fit ſur les deux partis oppoſés une impreſſion analogue à la diſpoſition des eſprits. Les Saxons ſurpris & découragés, ſe virent avec peine expoſés aux regards de leurs ennemis; les Impériaux aſſurés que les troupes Proteſtantes ne pouvoient plus leur échapper, ſe réjouirent du retour du ſoleil, comme d'un préſage certain de la victoire. Le combat n'auroit été ni long ni douteux, ſi le courage des Saxons n'eût été ranimé & ſoutenu par la bravoure perſonnelle de l'Electeur, & par l'activité qu'il déploya, dès le moment que l'approche de l'ennemi lui eut fait regarder un engagement général comme inévitable. Ils repouſſerent d'abord la cavalerie légere Hongroiſe qui commença l'attaque, & reçurent avec beaucoup de vigueur les gendarmes qui s'avancerent enſuite à la charge; mais comme ceux-ci étoient la fleur de l'armée Impériale, &

1547. qu'ils combattoient ſous les yeux de l'Empereur, les Saxons furent obligés de plier; les troupes légeres des Impériaux ſe ralliant en même-temps, & tombant ſur leur flancs, la déroute devint bientôt générale. Un petit corps de ſoldats choiſis que l'Electeur commandoit en perſonne, continuoit encore de ſe défendre, & tâchoit de ſauver ſon Souverain en ſe retirant dans la fôret. Mais cette troupe ayant été enveloppée de tous côtés, l'Electeur qui étoit bleſſé au viſage & épuiſé de fatigue, & qui voyoit l'inutilité d'une plus longue réſiſtance, ſe rendit priſonnier. Il fut conduit ſur le champ vers l'Empereur, qui revenant alors de la pourſuite des fuyards, jouiſſoit, au milieu du champ de bataille, de la vue de tout ſon ſuccès, & recevoit les compliments de ſes officiers, ſur la victoire complette qu'il venoit de remporter par ſa valeur & ſa prudence. L'Electeur, dans la ſituation malheureuſe & humiliante où il étoit réduit, montra un maintien également noble & décent; il ſe préſenta à ſon vainqueur ſans prendre un air d'or-

L'Electeur eſt battu & fait priſonnier.

gueil ou d'humeur qui n'auroit pas convenu à un captif; mais il ne s'abaissa non plus à aucune marque de soumission, indigne du rang élevé qu'il tenoit parmi les Princes d'Allemagne. » Le hasard de la guerre, » dit-il, m'a fait votre prisonnier, » très-gracieux Empereur, & j'espere » d'être traité.... ici, Charles l'interrompit brusquement : On me re- » connoît donc enfin pour Empereur, » lui dit-il ? Charles de Gand étoit » le seul titre que vous m'aviez don- » né jusqu'ici. Vous serez traité com- » me vous le méritez. » Après ces mots, il tourna le dos à l'Electeur, d'un air très-fier, & le quitta. A ce traitement cruel, le Roi des Romains ajouta en son propre nom, des reproches accompagnés d'expressions moins généreuses encore & plus insultantes. L'Electeur ne fit point de réponse; & d'un air calme & tranquille, sans montrer ni abattement ni surprise, il suivit les soldats Espagnols désignés pour le garder (*a*). 1547.

(*a*) Sleid. *hist.* 426. Thuan. 136. Hortensius, *de bello Germ. ap.* Scard. *vol.* 2.

1547. Progrès de Charles après sa victoire.

Cette victoire décisive ne coûta aux Impériaux que 50 hommes; 1200 Saxons y perdirent la vie, sur-tout dans la déroute, & il y en eut un plus grand nombre encore de prisonniers. Un corps d'environ 400 vint à bout de s'échapper, & arriva à Wittemberg avec le Prince électoral, qui avoit été blessé aussi dans l'action.

L'Empereur resta deux jours sur le champ de bataille, en partie pour rafraîchir son armée, en partie pour recevoir les députés des villes voisines, qui s'empresserent de mériter sa protection en se soumettant à ses volontés; après quoi il marcha à Wittemberg, dans le dessein de terminer tout d'un coup la guerre en s'emparant de cette place. L'infortuné Electeur fut emmené comme en triomphe, & exposé par-tout, dans l'état d'un captif, aux yeux de ses propres sujets. Ce spectacle affligeoit

---

498. *descript. pugnæ Mulberg. ibid. p.* 509. P. Heuter, *rer. austr. lib. XII. c.* 13, *p.* 298.

tous ceux qui aimoient & qui honoroient ce Prince ; mais un si sensible outrage ne put abattre la fierté de son ame, ni même troubler son sang-froid & sa tranquillité ordinaire. 1547.

Wittemberg étoit alors la résidence de la branche électorale de la famille de Saxe ; c'étoit une des plus fortes villes de l'Allemagne, très-difficile à prendre, si elle étoit bien défendue. L'Empereur y marcha avec la plus grande célérité, espérant que la consternation qu'avoit répandue la nouvelle de sa victoire, pourroit déterminer les habitants à imiter l'exemple de leurs compatriotes, & à se soumettre à ses armes dès qu'il se présenteroit devant leurs murs. Mais Sibille de Cleves, femme de l'Electeur, qui joignoit beaucoup de talents à une grande vertu, au-lieu de s'abandonner aux larmes & aux plaintes sur le malheur de son époux, tâcha par son exemple & ses exhortations d'animer les citoyens ; elle sut leur inspirer tant de confiance & de courage, que lorsqu'ils furent sommés de se rendre, ils firent la réponse

Il investit Wittemberg.

la plus fiere, & avertirent l'Empereur
1547. d'avoir pour leur Souverain tous les égards qui étoient dûs à son rang, parce qu'ils étoient déterminés à traiter Albert de Brandebourg, qui étoit toujours prisonnier, comme l'Electeur seroit traité. La résolution des habitants & la force de la place paroissoient rendre un siege en regle indispensable. Après une victoire si éclatante, ç'auroit été une tache pour l'Empereur que de ne pas l'entreprendre; mais en même-temps il manquoit de tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition. Maurice leva toutes ces difficultés en s'engageant à fournir des vivres, de l'artillerie, des munitions, des pionniers, & toutes les autres choses dont on pourroit avoir besoin. Sur la foi de ces promesses, Charles donna ses ordres pour ouvrir la tranchée devant la place; mais Maurice s'étoit laissé séduire par l'impatience qu'il avoit de voir tomber la capitale de ces mêmes Etats, dont la possession devoit le récompenser d'avoir pris les armes contre son parent, & d'avoir abandonné la cause Protestante; on

on s'apperçut bientôt qu'il avoit promis plus qu'il n'étoit en état d'exécuter. On transporta, à la vérité, sans obstacles, un train d'artillerie par l'Elbe, de Dresde à Wittemberg; mais comme Maurice n'avoit pas assez de troupes pour assurer la communication de ses domaines avec le camp des assiégeants, le Comte Mansfeldt, qui commandoit un détachement des troupes Electorales, s'empara d'un convoi de vivres & de munitions de guerre, & il dispersa une bande de pionniers destinés au service des Impériaux. Ce contretemps arrêta les progrès du siege; l'Empereur ne pouvant plus compter sur les promesses de Maurice, sentit qu'il devoit avoir recours à quelque expédient plus prompt & plus efficace, pour se rendre maître de la ville. 1547.

Maniere peu généreuse dont Charles traite l'Electeur.

L'infortuné Electeur étoit entre ses mains; Charles fut assez cruel & assez peu généreux pour tirer avantage de cette circonstance, & pour essayer s'il ne pourroit pas venir à bout de son dessein en allarmant la tendresse de l'épouse pour son mari, &

la piété des enfants envers leur pere.
1547. Dans cette vue, il somma une seconde fois Sibille d'ouvrir les portes de la ville, en lui faisant savoir que, si elle refusoit d'obéir, l'Electeur payeroit de sa tête son obstination; & pour la convaincre que ce n'étoit pas une menace frivole, il fit faire sur le champ le procès au prisonnier. La procédure fut aussi irréguliere que le stratagême étoit barbare. Au-lieu de consulter les Etats de l'Empire, ou de remettte la cause à quelque tribunal, qui, selon la constitution Germanique, pût légalement prendre connoissance du crime, Charles soumit le plus grand Prince de l'Empire à la jurisdiction d'un conseil de guerre, composé d'officiers Espagnols & Italiens, & auquel présidoit l'impitoyable Duc d'Albe, instrument toujours prêt à servir à un acte de violence. Cet étrange tribunal fondoit sa charge sur le ban de l'Empire décerné contre le prisonnier, sentence prononcée par la seule autorité de l'Empereur, & dénuée de toutes les formalités légales qui pouvoient lui donner de la validité; mais

le conseil de guerre regardant l'Electeur comme convaincu par cette sentence, de trahison & de rébellion, le condamma à être décapité. Cet arrêt fut signifié à l'Electeur tandis qu'il s'amusoit à jouer aux échecs avec Ernest de Brunswick qui étoit prisonnier avec lui; l'Electeur garda un moment le silence, mais sans laisser échapper aucun mouvement de trouble ni de terreur; puis observant l'irrégularité ainsi que l'injustice du procédé de l'Empereur : » Il est aisé, » dit-il, de deviner son plan; il faut » que je meure, parce que Wittemberg ne veut pas se rendre; mais » je donnerai ma vie avec plaisir, si » par ce sacrifice, je puis conserver » la dignité de ma maison, & transmettre à mes descendants l'héritage » qui leur appartient. Plaise au Ciel » que cette sentence n'afflige pas ma » femme & mes enfants plus qu'elle » ne m'intimide, & que dans l'espérance d'ajouter quelques jours à une » vie déjà trop longue, ils ne renoncent pas aux titres & aux possessions auxquels leur naissance les a

1547. 10 Mai.

Grandeur d'ame de l'Electeur.

» destinés (a) ! Se tournant ensuite
1547. vers le Prince de Brunswick, l'Electeur lui proposa de continuer la partie. Il joua avec le même degré d'attention & d'intérêt ; & ayant gagné la partie, il en témoigna toute la satisfaction qu'il eût pu éprouver dans un autre moment. Il se retira ensuite dans son appartement pour y employer ses derniers instants aux exercices de piété qu'exigeoit sa situation (b).

Désolation de la famille de l'Electeur.

Ce ne fut pas avec la même tranquillité que la nouvelle du danger de l'Electeur fut reçue à Wittemberg. Sibille, qui avoit supporté avec une fermeté inébranlable l'infortune de son mari, tant qu'il n'y avoit eu à craindre que la diminution de sa puissance & de ses domaines, sentit s'évanouir tout son courage en apprenant que la vie de ce Prince étoit menacée. Déterminée à le sauver, elle n'écouta aucune autre considération, & il n'y eut point de sacrifice

(a) Thuan. t. 1, p. 142.
(b) Struvius, corp. 1050.

qu'elle ne fût prête à faire pour appaiser un vainqueur irrité. En même-temps, le Duc de Cleves, l'Electeur de Brandebourg & Maurice, auxquels Charles n'avoit point communiqué les véritables motifs de ses rigoureuses résolutions contre l'Electeur, intercédoient avec beaucoup de chaleur pour obtenir sa vie; le premier étoit animé par un pur sentiment de compassion pour sa sœur & son beau-frere; les deux autres redoutoient le blâme universel dont ils se couvriroient, si, après avoir exalté si souvent la promesse que Charles leur avoit faite d'une entiere sécurité pour ce qui concernoit leur religion, le premier fruit de leur union avec l'Empereur, étoit l'exécution publique d'un Prince justement révéré comme le plus zélé protecteur de la cause protestante. Maurice, en particulier, prévoyoit qu'il seroit un objet d'horreur pour les Saxons, & qu'il ne pourroit jamais espérer de les gouverner avec tranquillité, si on pouvoit le soupçonner d'avoir eu quelque part à la mort de son plus proche parent pour se faire donner ses Etats. 1547.

1547. La famille de l'Electeur traite avec Chárles, & lui abandonne l'Electorat.

Tandis que ces Princes, agités par ces différents motifs, sollicitoient l'Empereur, avec la plus vive importunité, de ne point faire exécuter l'arrêt du conseil de guerre, Sibille & ses enfants lui écrivoient & lui envoyoient des députés pour le conjurer de faire cesser les allarmes que leur causoit le danger d'un époux & d'un pere, & de mettre au prix qu'il voudroit le salut & la vie de ce Prince infortuné. L'Empereur s'applaudissant du succès de l'expédient qu'il avoit imaginé, se relâcha par degrés de sa premiere sévérité, montra des dispositions de clémence, & promit la grace de l'Electeur, s'il vouloit s'en rendre digne en souscrivant à des conditions raisonnables. Ce Prince qui avoit vu sans être ébranlé l'approche d'une mort ignominieuse, fut attendri par les larmes d'une épouse chérie, & ne put résister aux instances de sa famille : vaincu par leurs sollicitations réitérées, il consentit à un accommodement qu'il auroit, en tout autre moment, rejetté avec dédain. Ce traité étoit, qu'il résigneroit en son nom & au nom de sa posté-

rité, la dignité Electorale entre les mains de l'Empereur, qui seroit le 1547.
maître d'en disposer à son gré; que les villes de Wittemberg & Gotha seroient livrées sur le champ aux troupes de l'Empereur; qu'Albert de Brandebourg seroit mis en liberté sans rançon; que l'Electeur se soumettroit au décret de la chambre Impériale, & acquiesceroit à tous les changements que l'Empereur jugeroit à propos de faire dans la constitution de ce tribunal; qu'il renonceroit à toute ligue contre l'Empereur ou le Roi des Romains, & ne formeroit à l'avenir aucune alliance dans laquelle ces deux Princes ne seroient pas compris. En échange de ces importantes concessions, l'Empereur promettoit non-seulement de lui donner la vie; mais encore de lui céder, pour lui & sa postérité, la ville & le territoire de Gotha, avec une pension annuelle de 50000 florins, payables sur les revenus de l'Electorat, & une somme d'argent comptant destinée à l'acquittement de ses dettes. Mais ces articles de grace étoient bien empoisonnés par la condition cruelle, im-

1547. posée à l'Electeur, de rester, pendant le reste de sa vie, prisonnier de l'Empereur (*a*). Charles avoit voulu exiger encore que l'Electeur se soumît aux decrets du Pape & du Concile sur les points de Religion qui étoient en controverse; mais ce Prince infortuné, qui avoit bien pu consentir à sacrifier ce que les hommes regardent communément comme ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux, fut inflexible sur ce dernier article; ni les menaces, ni les prieres ne purent lui faire renoncer à ce qui lui paroissoit la vérité, ni le déterminer à faire une démarche contraire aux mouvements de sa conscience.

Maurice est mis en possession de l'Electorat.

Dès que la garnison Saxonne fut sortie de Wittemberg, l'Empereur s'acquitta de ses engagements envers Maurice; & pour le récompenser d'avoir abandonné la cause Protestante, & d'avoir contribué avec tant de succès à la dissolution de la ligue de

(*a*) Sleid. 427. Thuan. 1, 242. Dumont, *Corps diplom.* 4, p. 11, 332.

Smalkalde, il le mit en possession de cette place, ainsi que de toutes les autres villes de l'Electorat. Ce n'étoit pas cependant sans répugnance que Charles consentoit à faire un si grand sacrifice; le succès extraordinaire de ses armes avoit commencé, comme il arrive toujours, à élever les vues de son ame ambitieuse, & lui suggéroit déjà de nouveaux & vastes projets d'agrandissement, pour l'exécution desquels il lui auroit été fort utile de conserver la Saxe. Mais comme son plan n'avoit pas encore la maturité nécessaire pour songer à l'exécuter, il craignit de le laisser entrevoir; d'ailleurs, il n'y auroit eu ni sûreté ni prudence à offenser, dans un tel moment, Maurice, en manquant ouvertement à toutes les promesses qui avoient déterminé ce Prince à abandonner ses alliés naturels. 1547.

Le Landgrave, beau-pere de Maurice, étoit toujours en armes; & quoiqu'il restât alors le seul défenseur de la cause Protestante, cet ennemi n'étoit ni foible ni méprisable. Ses domaines étoient fort étendus, & ses sujets étoient animés du plus

Négociation avec le Landgrave.

grand zele pour la réformation. S'il
1547. avoit pu en imposer pour quelque temps aux Impériaux, il y avoit beaucoup à espérer d'un parti dont la force n'étoit pas encore divisée, qui pouvoit reprendre son union ainsi que sa vigueur, & qui avoit les raisons les plus fortes de compter sur des secours efficaces de la part du Roi de France. Mais le Landgrave ne formoit pas des plans si hardis & si hasardeux : saisi de la même consternation qui s'étoit emparée de tous les confédérés, son unique but étoit d'obtenir des conditions favorables de l'Empereur, qu'il regardoit comme un conquérant à la volonté duquel la nécessité le forçoit de se soumettre. Maurice encourageoit ces dispositions timides & pacifiques, en exaltant d'un côté la puissance de l'Empereur, en vantant de l'autre son crédit sur cet allié victorieux, & en faisant valoir les conditions avantageuses qu'il ne pouvoit manquer d'obtenir en faveur d'un ami & d'un beau-pere dont le salut lui étoit cher. En certains moments, le Landgrave montroit une si grande confiance dans

les promesses de Maurice, qu'il paroissoit impatient de conclure un traité 1547.
définitif ; mais lorsqu'il considéroit l'ambition effrénée de l'Empereur, qui n'étoit retenu ni par les scrupules de la bienséance, ni par les droits de la justice, & lorsqu'il se rappelloit la maniere cruelle & tyrannique dont ce Prince avoit traité l'Electeur de Saxe, ces idées faisoient un impression si vive sur lui, qu'il rompoit brusquement les négociations qu'il avoit commencées, & paroissoit croire qu'il étoit plus prudent de chercher sa sûreté dans ses propres forces que de se confier à la générosité de Charles. Mais cette résolution hardie, inspirée par le désespoir à un esprit impatient & irrité par les contradictions, n'étoit pas de longue durée. En réfléchissant plus tranquillement sur la puissance de son ennemi & sur sa propre foiblesse, il sentoit renaître ses incertitudes & ses craintes, & avec elles, le dégoût de la négociation & le desir d'un accommodement.

Maurice & l'Electeur de Brandebourg se porterent pour médiateurs Conditions

entre l'Empereur & le Landgrave; mais malgré tout le crédit dont Maurice s'étoit vanté, Charles exigea des conditions très-rigoureuses. Le Landgrave fut obligé de renoncer à la ligue de Smalkalde, de reconnoître l'autorité de l'Empereur, & de se soumettre aux décrets de la chambre impériale. Outre ces conditions qui avoient été imposées également à l'Electeur de Saxe, le Landgrave devoit livrer sa personne & ses Etats à l'Empereur; implorer son pardon à genoux; payer cent cinquante mille couronnes pour dédommagement des fraix de la guerre; démolir les fortifications de toutes les villes qui étoient dans ses domaines, excepté une seule; ordonner à la garnison qu'il placeroit dans celle-ci, de prêter serment de fidélité à l'Empereur; accorder un libre passage à travers ses Etats aux troupes impériales, aussi souvent qu'il en seroit requis; livrer à l'Empereur toutes ses munitions de guerre & son artillerie; mettre en liberté, sans exiger de rançon, Henri de Brunswick avec les autres prisonniers qu'il avoit faits pendant la guer-

1547. Conditions prescrites par l'Empereur.

re ; enfin, s'engager à ne prendre jamais les armes & à ne permettre à aucun de ses sujets de servir contre l'Empereur ou ses alliés (a). 1547.

Le Landgrave se soumet à ces conditions.

Le Landgrave ratifia ces articles du traité, mais avec la plus grande répugnance, parce qu'il ne voyoit aucune stipulation sur la maniere dont il devoit être traité, & qu'il falloit s'abandonner entiérement à la clémence de l'Empereur. La nécessité le força à donner son consentement. Charles, qui depuis la réduction de la Saxe, avoit pris le ton impérieux & hautain d'un conquérant, insistoit sur une soumission sans réserve, & ne vouloit pas permettre qu'on ajoutât aux conditions qu'il avoit imposées, aucune modification qui pût limiter la plénitude de son pouvoir, & le contraindre sur la maniere dont il jugeroit à propos de traiter un Prince qu'il regardoit comme étant entiérement à sa disposition. Mais quoiqu'il n'eût pas daigné négocier avec le Landgrave sur un ton d'éga-

(a) Sleid. 430. Thuan. *lib.* 4, *p.* 146.

lité, & permettre qu'on inférât, dans
1547. le traité qu'il avoit dicté, aucune
clause qui pût être regardée comme
une stipulation formelle pour la sûreté de ce Prince, cependant l'Electeur de Brandebourg & Maurice obtinrent de lui ou de ses ministres, en son nom, les assurances les plus positives sur ce point; de sorte qu'ils promirent au Landgrave qu'il seroit traité comme l'avoit été le Duc de Wittemberg; & qu'après avoir fait sa soumission à l'Empereur, il auroit la liberté de retourner dans ses Etats. Mais comme le Landgrave conservoit toujours sa premiere défiance sur les intentions de l'Empereur, & refusoit de s'en tenir à des déclarations verbales & équivoques sur un objet aussi important que l'étoit sa propre liberté, ils lui envoyerent un acte signé de leur main par lequel ils s'engageoient de la maniere la plus solemnelle, au cas qu'on lui fît quelque violence lors de son entrevue avec l'Empereur, de se mettre sur le champ tous deux entre les mains de ses propres fils, pour être traités par eux de la même ma-

niere qu'il le seroit par l'Empereur (a).

Cette promesse, jointe à l'obligation indispensable d'exécuter ce qui étoit contenu dans les articles qu'il avoit déjà acceptés, l'emporta enfin sur ses craintes & ses scrupules. Il se rendit au camp Impérial, à Halle en Saxe, où une circonstance inattendue vint réveiller ses soupçons & redoubler ses terreurs. Comme il étoit près d'entrer dans la chambre d'audience, où il devoit faire sa soumission publique à l'Empereur, on lui présenta une copie des articles qu'il avoit approuvés, pour les ratifier de nouveau. En les lisant, il s'apperçut que les ministres Impériaux y avoient ajouté deux nouvelles clauses : l'une portoit que s'il s'élevoit quelque dispute sur le sens des premiers articles, l'Empereur auroit le droit de les interprêter de la maniere qu'il jugeroit la plus raisonnable ; par l'autre clause, le Landgrave étoit tenu de se soumettre aveu-

1547.

Il se rend à la Cour Impériale.

(a) Dumont, *Corp. diplom. t. 4, p. 23 p. 336.*

glément aux décisions du concile de
1547. Trente. Cet indigne artifice, qui avoit pour but d'extorquer par surprise au Landgrave un consentement à des conditions qu'il étoit bien éloigné d'accepter, en les lui présentant dans un moment où son esprit étoit absorbé & troublé par la cérémonie humiliante qu'il alloit subir, excita dans l'ame de ce Prince la plus vive indignation ; & il la laissa éclater avec toutes les expressions de fureur que lui suggéra la violence de son caractere. L'Electeur de Brandebourg & Maurice obtinrent avec peine des ministres de l'Empereur, que le premier article seroit supprimé comme injuste, & que le second seroit expliqué de maniere que le Landgrave pourroit y adhérer sans renoncer ouvertement à la religion Protestante.

Maniere dont il est reçu par l'Empereur.

Après avoir levé cet obstacle, le Landgrave fut impatient d'achever une cérémonie qui, toute mortifiante qu'elle lui paroissoit, étoit nécessaire pour obtenir son pardon. L'Empereur étoit assis sur un trône magnifique, revêtu de toutes les marques de sa dignité, & environné d'un cor-

tege nombreux de Princes de l'Empire, parmi lesquels étoit Henri de Brunswick, qui se trouvoit, en ce moment, par un étrange & soudain changement de fortune, spectateur de l'humiliation d'un Prince dont il étoit quelques jours auparavant le prisonnier. Le Landgrave fut introduit dans la salle avec beaucoup d'appareil ; il s'avança vers le trône & se mit à genoux. Son Chancelier, qui marchoit derriere lui, lut alors, par ordre de son maître, un papier dans lequel ce Prince confessoit humblement le crime dont il avoit été coupable, & pour l'expiation duquel il reconnoissoit avoir mérité la plus sévere punition ; il se remettoit lui & ses Etats à l'entiere disposition de l'Empereur ; il imploroit avec soumission sa grace, ne l'espérant que de la clémence de l'Empereur ; & il finissoit par une promesse de se comporter à l'avenir comme un sujet dont les principes de fidélité & d'obéissance prendroient une nouvelle force dans les sentiments de reconnoissance qu'il conserveroit au fond de son coeur. Tandis que le Chancelier faisoit la lec-

1547.

ture de cette humiliante déclaration,
1547. les yeux de tous les ſpectateurs étoient fixés ſur l'infortuné Landgrave; en voyant un Prince ſi fier & ſi puiſſant abaiſſé à demander grace dans l'attitude d'un ſuppliant, il étoit difficile de n'être pas touché de commiſération, & de ne pas faire de triſtes réflexions ſur l'inſtabilité & le vuide des grandeurs humaines. L'Empereur vit tout ce ſpectacle avec une contenance fiere & ſans témoigner la moindre ſenſibilité; il garda un profond ſilence, & fit ſeulement ſigne à un de ſes ſecretaires de lire ſa réponſe; elle portoit en ſubſtance, que quoiqu'il pût avec juſtice infliger au Landgrave la peine rigoureuſe qu'il avoit méritée, cependant cédant à un ſentiment de généroſité, vaincu par les ſollicitations de pluſieurs Princes en faveur du coupable, & touché de ſes aveux & de ſon repentir, il ne le traiteroit pas ſelon la rigueur de la juſtice, & ne l'aſſujettiroit à aucune peine qui ne fût pas ſpécifiée dans les articles du traité. A l'inſtant où le ſecretaire acheva ſa lecture, Charles ſe leva bruſquement, & s'é-

loigna du malheureux suppliant sans lui donner le moindre signe de pitié ou de réconciliation. Il le laissa même à genoux sans daigner le faire relever. Le Landgrave ayant quitté de lui-même cette posture humiliante, s'avança vers l'Empereur pour lui baiser la main, se flattant que son crime étant pleinement expié, cette liberté pouvoit lui être permise; mais l'Electeur de Brandebourg craignant que l'Empereur ne fût offensé d'une telle familiarité, arrêta le Landgrave, & l'engagea à passer avec lui & Maurice dans l'appartement du Duc d'Albe, au château.

1547.

Ce Prince fut reçu avec la politesse & les égards dus à son rang; mais après le souper, tandis qu'il étoit engagé à une partie de jeu, le Duc prit à part l'Electeur & Maurice, & leur communiqua les ordres de l'Empereur, lesquels portoient que le Landgrave resteroit prisonnier dans ce lieu même, sous la garde d'un détachement de soldats Espagnols. Comme ces Princes n'avoient eu jusqu'alors aucune défiance sur la sincérité & la droiture des intentions de l'Em-

Il est retenu prisonnier.

pereur, leur surprise fut extrême ainsi
1547. que leur indignation, en voyant combien ils avoient été trompés, & par quelle infâme trahison on les avoit rendus eux-mêmes les instruments de l'opprobre & de la perte de leur ami. Ils eurent recours aux plaintes, aux raisons, aux prieres pour se dérober à la honte dont ils alloient être couverts, & pour tirer le Landgrave de l'abyme où sa confiance en eux l'avoit précipité; mais le Duc d'Albe resta inflexible, & allégua la nécessité d'exécuter les ordres de l'Empereur. La nuit s'avançoit; le Landgrave qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, & qui n'avoit aucun soupçon du piege où il étoit enveloppé, se préparoit à partir lorqu'on lui signifia l'ordre fatal. L'étonnement lui ôta d'abord l'usage de la parole; mais après quelques moments de silence, il laissa éclater sa fureur avec les expressions les plus violentes que pût lui suggérer son horreur pour un tel excès d'injustice & de fourberie. Il se plaignit, il pria, il s'indigna, tantôt déclamant contre les artifices de l'Empereur comme indignes d'un Prince puissant &

généreux; tantôt blâmant la crédulité avec laquelle ses amis s'étoient 1547.
fiés aux promesses insidieuses de Charles; tantôt les accusant de lâcheté & de prêter leur secours à l'exécution d'une si honteuse perfidie; il finit par leur rappeller les engagements qu'ils avoient pris avec ses enfants, & les somma de les remplir à l'instant. L'Electeur & Maurice, après avoir laissé calmer les premiers transports de sa colere, protesterent de la maniere la plus solemnelle, de leur innocence & de la pureté de leurs intentions dans toute cette affaire, & encouragerent le Landgrave à espérer que dès qu'ils auroient vu l'Empereur, ils obtiendroient satisfaction d'une injustice qui intéressoit autant leur honneur que sa liberté. En même-temps, pour tâcher d'adoucir sa fureur & son impatience, Maurice resta avec lui pendant la nuit dans l'appartement où il étoit enfermé (*a*).

(*a*) Sleidan. 433. Thuan. *lib.* 4, *p.* 147. Struv. *Corp. hist. Germ. t.* 3, *p.* 1052.

1547. L'Electeur de Brandebourg & Maurice demandent en vain sa liberté.

Le lendemain au matin, l'Electeur & Maurice s'adresserent conjointement à l'Empereur, & lui représenterent l'infamie dont ils alloient être couverts dans toute l'Allemagne, si le Landgrave étoit retenu prisonnier; ils ajouterent qu'ils ne lui auroient jamais conseillé une entrevue, & qu'il n'y auroit point consenti lui-même, s'ils avoient pu soupçonner que la perte de sa liberté seroit le fruit de sa soumission; qu'ils s'étoient obligés à lui procurer son élargissement, puisqu'ils en avoient donné leur parole, & qu'ils avoient engagé leurs propres personnes pour servir de garant de la sienne. Charles écouta leurs représentations avec le plus grand sang froid. Il sentoit qu'il n'avoit plus besoin de leurs services, & ils virent avec douleur que ce Prince avoit oublié leur ancien attachement, & qu'il avoit peu d'égard à leur intercession. Il leur dit, qu'il ne connoissoit point les engagements particuliers qu'ils avoient pris avec le Landgrave; que ce n'étoit pas-là ce qui devoit régler sa conduite; qu'il savoit ce qu'il avoit promis lui-même, & que ce

n'étoit pas l'entiere liberté du Landgrave, mais qu'il ne resteroit pas prisonnier pour sa vie (*a*). Après avoir 1547.

(*a*) Selon différents Historiens de beaucoup de réputation, l'Empereur stipula, dans son traité avec le Landgrave, qu'il ne le détiendroit en aucune prison. Mais en transcrivant l'acte, qui fut écrit en langue Allemande, les Ministres Impériaux substituerent le mot EWIGER à celui de EINIGER ; ainsi au-lieu d'une promesse que le Landgrave ne seroit détenu en *aucune* prison, il se trouva dans le traité, qu'il ne seroit pas detenu en une prison *perpétuelle*. Mais des Auteurs très-versés dans l'histoire & très-bons critiques ont révoqué en doute la vérité de cette anecdote populaire. Le silence de Sleidan sur ce fait, qui d'ailleurs n'a point été cité dans les différents mémoires publiés par cet Historien sur l'emprisonnement du Landgrave, donne beaucoup de poids à cette opinion. Cependant comme plusieurs ouvrages qui contiennent les instructions nécessaires pour discuter ce fait avec exactitude, sont écrits en langue Allemande que je n'entends pas, je ne suis pas en état de traiter ce point de controverse avec la même exactitude que j'ai mise à éclaircir d'autres objets contestés dont il a été question dans le cours de cette histoire: *Voy.* Struv. *Corp. hist. Germ.* 1052, & Mosheim. *hist. Ecclés. vol.* 2.

prononcé cette décision d'un ton ferme & absolu, il termina la conférence; l'Electeur & Maurice ne voyant plus alors d'espérance de fléchir l'Empereur qui paroissoit avoir pris son parti avec réflexion, & être très-déterminé à le soutenir, furent obligés d'annoncer au malheureux prisonnier le peu de succès de leurs efforts en sa faveur. Cette nouvelle excita en lui de nouveaux transports de rage plus violents encore que les premiers; de sorte que, pour l'empêcher de se porter à quelqu'excès de désespoir, les deux Princes promirent de ne point quitter l'Empereur jusqu'à ce que leurs importunités pressantes & multipliées lui eussent arraché son consentement pour mettre le Landgrave en liberté. Ils renouvellerent en conséquence peu de jours après leurs sollicitations; mais ils trouverent Charles encore plus fier & plus inflexible; on les avertit même, que s'ils insistoient davantage sur un sujet si désagréable, & dont il ne vouloit plus entendre parler, il donneroit sur le champ des ordres pour faire transporter le prisonnier en Espagne. Ils craignirent

craignirent donc de nuire au Landgrave par un zele excessif ou mal placé, & non-seulement ils se désisterent de leur demande, ils prirent encore le parti de quitter la cour; & comme ils ne voulurent pas s'exposer aux premiers mouvements de la fureur qu'éprouveroit le Landgrave, en apprenant la cause de leur départ, ils l'en informerent par une lettre, dans laquelle ils l'exhortoient à exécuter tout ce qu'il avoit promis à l'Empereur, comme le moyen le plus sûr d'obtenir promptement la liberté. 1547.

Quelque violent que fût le désespoir du Landgrave en se voyant ainsi abandonné par ces deux Princes, l'impatience qu'il avoit de recouvrer sa liberté, le détermina à suivre leurs avis. Il paya la somme à laquelle il avoit été taxé, donna ses ordres pour faire raser ses fortifications, & renonça à toutes les alliances qui pouvoient donner de l'ombrage. Cette prompte déférence aux volontés du vainqueur, ne produisit aucun effet. Il continua d'être gardé avec la même vigilance & la même sévérité; on

1547. le conduisoit, ainsi que le malheureux Electeur de Saxe, par-tout où alloit l'Empereur; de sorte que leur opprobre & son triomphe se renouvelloient tous les jours. La grandeur d'ame & la fermeté avec laquelle l'Electeur supportoit ces outrages réitérés, n'étoient pas moins remarquables que la fureur & l'impatience du Landgrave; son caractere impétueux & bouillant avoit peine à se contenir; lorsqu'il se rappelloit les honteux artifices par lesquels on l'avoit entraîné dans l'état où il se trouvoit, & l'injustice avec laquelle on le retenoit dans les fers, son indignation s'allumoit & le précipitoit souvent dans les excès de rage les plus extravagants.

Exactions rigoureuses de l'Empereur en Allemagne.

Les habitants des différentes villes, où Charles exposoit ainsi en spectacle ces illustres prisonniers, ressentoient vivement l'insulte que cette cruauté gratuite faisoit au corps Germanique, & murmuroient hautement de voir traiter avec tant d'indécence deux des plus grands Princes de l'Empire. Mais ils eurent bientôt d'autres sujets de plainte pour des objets qui

les intéressoient encore de plus près. 1547.
L'Empereur, ajoutant l'oppression à l'outrage, s'arrogea tous les droits d'un conquérant, & les exerça avec la derniere rigueur. Il ordonna à ses troupes de saisir l'artillerie & les munitions de guerre qui appartenoient aux membres de la ligue de Smalkalde. Ayant ainsi rassemblé plus de cinq cents pieces de canons, ce qui formoit un objet considérable pour ce temps-là, il en envoya une partie dans les Pays-Bas, une partie en Italie, & une autre partie en Espagne, afin de répandre par-tout la renommée de ses succès, & pour faire servir ces trophées de monuments & de preuves qui attestoient son triomphe sur une nation regardée jusqu'alors comme invincible. Il leva ensuite, de sa seule autorité, des sommes considérables, qu'il imposa également sur ceux qui l'avoient servi avec fidélité dans la guerre, & sur ceux qui avoient pris les armes contre lui; sur les premiers, comme leur contingent pour les fraix d'une guerre qui ayant été entreprise, selon lui, pour l'avantage commun de

1547. tous les membres de l'Empire, devoit être soutenue aux fraix communs de tous; & sur les derniers, comme une espece d'amende pour expier leur rébellion. Ces exactions produisirent plus d'un million six cents mille couronnes, somme prodigieuse dans le seizieme siecle. La consternation qu'avoient répandue parmi les Allemands les rapides succès de Charles, & la terreur que leur inspiroient ses troupes victorieuses, étoient si générales, que tous obéirent, sans résistance, à ses ordres; mais en même-temps ces actes nouveaux de pouvoir arbitraire ne pouvoient manquer d'allarmer un peuple jaloux de ses privileges, & accoutumé, depuis plusieurs siecles, à considérer l'autorité Impériale comme une autorité limitée & peu redoutable. Le mécontentement & le ressentiment, quelque soin qu'on prît de les cacher, devinrent bientôt universels; & ces passions, contraintes & renfermées pour le moment, devoient par-là même éclater bientôt avec plus de violence.

Entreprise de

Tandis que Charles donnoit la loi aux Allemands, comme à un peuple

vaincu, Ferdinand traitoit ses sujets, en Bohême, avec encore plus de rigueur. Ce Royaume possédoit des immunités & des privileges aussi étendus qu'aucun des Etats où s'étoit établi le gouvernement féodal. La prérogative des Rois y étoit très-limitée, & la Couronne même y étoit élective. Lorsque Ferdinand fut appellé au trône, il avoit reconnu & confirmé les droits des Bohémiens, avec toutes les cérémonies fixées par leur extrême sollicitude pour la sécurité d'une constitution de gouvernement à laquelle ils étoient fortement attachés. Il commença cependant bientôt à se lasser d'une autorité si restreinte, & à dédaigner un sceptre qu'il ne pouvoit transmettre à ses enfants. Au mépris de tous ses engagements, il entreprit de renverser la constitution jusques dans ses fondements, & de rendre le Royaume héréditaire; mais les Bohémiens ne parurent pas disposés à se laisser tranquillement dépouiller des privileges dont ils avoient joui si longtemps. Dans le même temps, plusieurs d'entr'eux ayant embrassé la doctrine

1547.
Ferdinand contre la liberté de ses sujets Bohémiens.

1547. des réformateurs, dont Jean Hus & Jérôme de Prague avoient répandu les semences dans leur pays, au commencement du siecle précédent, le desir d'acquérir la liberté de conscience se joignit à leur zele pour le maintien de leur liberté civile; ces deux sentiments analogues, se donnant l'un à l'autre plus de chaleur & d'énergie, inspirerent aux Bohémiens, des résolutions violentes. Non-seulement ils avoient refusé de servir leur Souverain contre les confédérés de Smalkalde; ils avoient encore formé une étroite alliance avec l'Electeur de Saxe, & ils s'étoient engagés par une association solemnelle à défendre leur ancienne constitution, déterminés à persister dans ce dessein jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu de nouvelles concessions, qu'ils jugeoient nécessaires pour rendre la forme de leur gouvernement plus parfaite ou plus solide. Ils choisirent pour leur Général Gaspard Phlug, Gentilhomme distingué par son mérite & sa naissance, & ils formerent une armée de trente mille hommes pour appuyer leurs demandes; mais, soit

par la foiblesse de leur chef, soit par les dissentions qui s'éleverent dans ce corps vaste & pesant, dont les parties rassemblées à la hâte, n'étoient pas bien unies, soit par quelqu'autre cause inconnue, les opérations militaires de ces mécontents ne furent pas proportionnées au zele & à l'ardeur qui animoient leurs premieres résolutions. Ils se laisserent amuser long-temps par des négociations & des propositions diverses; de sorte qu'avant qu'ils pussent entrer en Saxe, la bataille de Muhlberg fut perdue, l'Electeur fut privé de sa dignité & de ses Etats, le Landgrave enfermé sous une étroite garde, & la ligue de Smalkalde entiérement dispersée. La crainte que le pouvoir de l'Empereur inspiroit à toute l'Allemagne, pénétra jusqu'à eux. Dès qu'ils virent approcher leur Souverain avec un corps de troupes impériales, ils se disperserent sur le champ, ne pensant plus qu'à expier leur crime passé, & à se ménager, par une prompte soumission, quelqu'espérance de pardon. Mais Ferdinand, qui entroit dans ses Etats plein de ce ressentiment im-

1547.

pitoyable, trop naturel aux Princes
1547. dont l'autorité a été méprisée, n'étoit pas disposé à se laisser fléchir par le repentir tardif de ses sujets rebelles, & par ce retour involontaire à leur devoir; il écouta sans être ému les prieres accompagnées de larmes des Bourgeois de Prague, qui vinrent se jetter à ses pieds, & implorer sa clémence. La sentence qu'il prononça contre eux fut excessivement rigoureuse; il abolit plusieurs de leurs privileges, en restreignit d'autres, & donna une nouvelle forme à leur gouvernement; il punit de mort plusieurs de ceux qui avoient montré le plus de chaleur & d'activité à former la derniere association contre lui; & un plus grand nombre d'autres furent condamnés à la confiscation de leurs biens, ou à un bannissement perpétuel. Il obligea tous ses sujets, de quelque condition qu'ils fussent, à livrer leurs armes pour être déposées dans des forts où il avoit des garnisons; & après avoir désarmé ce peuple, il le chargea de taxes énormes & nouvelles. Tel fut l'effet de l'entreprise malheureuse & mal concer-

tée des Bohémiens pour étendre leurs privileges ; non-seulement ils agrandirent la sphere de la prérogative royale qu'ils avoient voulu circonscrire ; mais encore ils anéantirent presqu'entiérement ces mêmes libertés qu'ils vouloient établir sur une base plus étendue & plus solide (a). 1547.

Diete tenue à Ausbourg.

L'Empereur ayant ainsi humilié & croyant avoir dompté l'esprit indépendant & peu traitable des Allemands, par la terreur de ses armes & par la rigueur des punitions, convoqua une diete à Ausbourg pour terminer définitivement les controverses de religion, qui depuis si longtemps troubloient l'Empire. Il n'osa cependant pas abandonner la décision d'un objet si intéressant aux libres suffrages des Allemands, quelque disposés qu'ils dussent être alors à se soumettre aux volontés de leur Souverain. Il entra dans la ville à la tête de ses troupes Espagnoles, à qui il assigna des quartiers ; il cantonna le

(a) Sleid. 408, 415, 434. Thuan. *lib.* 4, *p.* 129, 150. Struv. *Corp. hist. Germ.* 2.

reste de ses soldats dans les villages
1547. voisins ; de sorte que les membres de la diete, en procédant à leurs délibérations, se voyoient environnés de la même armée qui avoit vaincu leurs compatriotes. Immédiatement après son entrée publique, il donna une preuve de la violence qu'il étoit tout prêt à exercer. Il s'empara, à main armée, de la Cathédrale & d'une des principales Eglises de la ville ; ses Prêtres les ayant purifiées avec différentes cérémonies, pour effacer les souillures prétendues qu'y avoit laissées, selon eux, le ministere profane des Protestants, ils y rétablirent, avec beaucoup de pompe, les rits du culte Romains (a).

L'Empereur les exhorte de se soumettre au concile général.

Le concours des membres de cette diete fut prodigieux ; l'importance des objets sur lesquels on devoit délibérer & la crainte d'offenser l'Empereur par une absence qui auroit pu être mal interprêtée, avoient réuni presque tous les Princes, les Nobles & les représentants des villes qui

(a) Sleid. 435, 437.

avoient droit de suffrage dans cette assemblée. L'Empereur ouvrit la séance par un discours dans lequel il invita la diete à donner particuliérement son attention à l'objet qu'il alloit lui présenter. Après avoir exposé les suites funestes des disputes de religion qui s'étoient élevées en Allemagne, & après avoir rappellé les efforts constants qu'il avoit faits pour faire convoquer un concile général, seul moyen d'apporter du remede à tant de maux, il exhorta les membres de la diete à reconnoître l'autorité de cette assemblée, à laquelle ils en avoient d'abord appellé eux-mêmes, comme au seul juge qui eût le droit de décider sur ces matieres. 1547.

Différentes révolutions arrivées dans le concile.

Mais ce concile, auquel Charles desiroit qu'on renvoyât la décision de toutes les controverses, avoit déjà subi un changement très-considérable. La crainte & la jalousie qu'avoient inspirées au Pape les premiers succès de l'Empereur contre les confédérés de Smalkalde, prenoient chaque jour de nouvelles forces. Non content de chercher à retarder le

progrès des armes Impériales par le
1547. rappel subit de ses troupes, Paul commençoit à regarder l'Empereur comme un ennemi qui lui feroit bientôt sentir le poids de sa puissance, & contre lequel il ne pouvoit pas prendre trop-tôt des précautions. Il prévit que l'effet immédiat de l'autorité absolue dont l'Empereur jouiroit en Allemagne, feroit de le rendre entiérement maître de toutes les décisions du concile, s'il continuoit de s'assembler à Trente. Il étoit dangereux de laisser à un monarque si ambitieux la disposition d'un instrument formidable, qu'il pourroit employer à son gré pour limiter, ou renverser peut-être la puissance des Papes. Paul jugea que le seul moyen de prévenir cette révolution, étoit de transférer l'assemblée du concile dans quelque ville plus immédiatement soumise à sa jurisdiction, & où l'Empereur eût moins d'influence, soit par la terreur de ses armes, soit par ses intrigues & son crédit. Il se présenta heureusement une circonstance qui parut rendre ce changement en quelque sorte nécessaire. Un ou deux des

peres du concile & quelques-uns de leurs domestiques ayant été frappés 1547. de mort subite, sans que l'on connût la cause du mal, les médecins, trompés par les symptômes, ou séduits par les Légats du Pape, assurerent que c'étoit l'effet d'une maladie contagieuse & pestilentielle. Plusieurs Prélats effrayés de ce danger, se retirerent avec précipitation. D'autres se montrerent impatients de quitter aussi ce séjour; enfin, après une courte consultation, le concile fut transféré à Bologne, ville soumise à la domination du Pape. 11 Mars.

Le concile est transféré de Trente à Bologne.

Tous les Evêques du parti Impérial s'opposerent vivement à cette résolution, comme étant prise sans nécessité, & fondée sur des prétextes faux ou frivoles. Tous les Prélats Espagnols, & la plupart des Napolitains resterent à Trente par l'ordre exprès de l'Empereur; les autres, au nombre de trente-quatre, accompagnerent les Légats à Bologne. Ainsi l'on vit se former un schisme dans cette même assemblée convoquée pour guérir les divisions de l'Eglise Chrétienne; les Peres de Bologne décla-

1547. merent contre ceux qui resterent à Trente, qu'ils regarderent comme désobéissants & réfractaires à l'autorité du Pape; tandis que ceux-ci accusoient les autres de se laisser intimider par un danger imaginaire, au point de se retirer dans un lieu où leurs consultations ne pouvoient être d'aucune utilité pour le rétablissement de la paix & du bon ordre en Allemagne (*a*).

Signes de mecontentement réciproque entre le Pape & l'Empereur.

L'Empereur employa en même-temps tout son crédit pour faire retourner le concile à Trente; mais Paul, qui s'applaudissoit hautement de son habileté, en prenant une mesure qui ôtoit à Charles les moyens de se rendre maître de cette assemblée, n'eut aucun égard à une demande dont l'intention étoit trop manifeste. L'été se consuma en négociations inutiles sur cet objet, l'obstination de l'un augmentant chaque jour en proportion de l'importunité de l'autre. Il arriva, à la fin, un événement qui anima plus que jamais

(*a*) Fra-Paolo, 248, &c.

ces deux Princes l'un contre l'autre, & qui détermina entiérement le Pape 1547. à n'écouter plus aucune proposition qui vînt de l'Empereur. Charles, comme on l'a déjà dit, avoit tellement irrité Pierre-Louis Farnese, fils du Pape, en lui refusant l'investiture de Parme & de Plaisance, que Farnese cherchoit sans cesse, avec toute la vigilance d'un ressentiment actif, l'occasion de se venger. Il s'étoit efforcé d'engager son pere dans une guerre ouverte contre l'Empereur, & il avoit vivement sollicité le Roi de France de tenter une invasion en Italie. Sa haîne & son ressentiment s'étendoient sur tous ceux que l'Empereur favorisoit. Il persécuta Gonzague, Gouverneur de Milan, & il avoit encouragé Fiesque dans sa conspiration contre André Doria, parce que Gonzague & Doria avoient l'estime & la confiance de Charles. Cette inimitié & ces intrigues secretes n'étoient pas inconnues à l'Empereur; il n'attendoit que le moment de s'en venger, & Gonzague & Doria ne desiroient rien tant que d'être les instruments de sa vengeance. Les mœurs

les plus licencieuses & des excès de
1547. toute espece, égaux à tous les crimes qu'on reproche aux tyrans qui ont le plus outragé la nature humaine, avoient rendu Farnese si odieux, que toute violence paroissoit légitime contre lui. On trouva bientôt parmi ses propres sujets, des hommes qui s'empresserent & regarderent même comme une action méritoire de prêter leurs mains a un assassinat. Animé de cette jalousie qui dévore ordinairement les petits Souverains, Farnese avoit eu recours à toutes les ressources de cruauté & de perfidie par lesquelles on cherche à suppléer au défaut de pouvoir, pour abaisser & exterminer la Noblesse soumise à sa domination. Cinq Nobles du premier rang, à Plaisance, se lierent pour venger les affronts qu'eux-mêmes personnellement & tout leur corps en général avoient essuyés de la part de ce Prince. Ils formerent leur plan, de concert avec Gonzague; mais il est encore incertain si ce fut lui qui le premier leur suggéra ce plan, ou s'il ne fit qu'approuver ce qu'ils avoient proposé. Ils concerterent tou-

Assassinat du fils du Pape.

tes leurs démarches avec tant de prévoyance, conduisirent leurs intrigues avec un si profond secret, montrerent tant de courage dans l'exécution de leur complot, qu'on peut le regarder comme une des actions de ce genre les plus audacieuses dont il soit fait mention dans l'histoire. Une troupe de conjurés surprirent en plein midi les portes de la citadelle de Plaisance où Farnese résidoit, disperserent ses gardes & le massacrerent; tandis que les autres conjurés se rendirent maîtres de la ville, & exciterent leurs concitoyens à prendre les armes pour recouvrer leur liberté. La multitude se précipita vers la citadelle, d'où l'on avoit tiré trois coups de canon, qui étoient le signal concerté avec Gonzague. Avant d'avoir pu connoître la cause ou les auteurs du tumulte, le peuple vit le corps sanglant du tyran suspendu par les pieds à une des croisées de la citadelle; mais il étoit si généralement détesté, qu'aucun de ses propres sujets ne parut ni touché d'un si grand revers de fortune, ni indigné de la maniere ignominieuse dont on

1547.

10 Septembre.

1547. traitoit leur Souverain. Le succès de cette conspiration excita une joie universelle, & l'on applaudit à ceux qui en étoient les auteurs, comme aux libérateurs de la patrie. Le cadavre de Farnese fut jetté dans les fossés qui environnoient la citadelle, & exposé aux insultes de la populace; tous les citoyens reprirent leurs occupations accoutumées, comme s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire.

Les troupes Impériales prennent possession de Plaisance.

Dès le même jour, un corps de troupes arrivant des frontieres du Milanès, où ils avoient été postés en attendant l'événement, prirent possession de la ville au nom de l'Empereur, & rétablirent les habitants dans la jouissance de leurs anciens privileges. Les Impériaux voulurent aussi s'emparer de Parme par surprise; mais cette ville fut sauvée par la vigilance & la fidélité des officiers à qui Farnese avoit confié le commandement de la garnison. Paul apprit avec la plus vive douleur la mort d'un fils, qu'il idolâtroit malgré ses vices infâmes; & la perte d'une ville aussi importante que Plaisance, rendit son affliction plus amere encore. Il

accusa en plein consistoire Gonzague d'avoir commis un meurtre abominable pour se frayer la voie à une usurpation injuste, & il demanda sur le champ à l'Empereur de venger ces deux attentats, en faisant punir Gonzague, & en restituant Plaisance à son petit-fils Octave, qui en étoit l'héritier légitime. Mais Charles, plutôt que de se désister d'une acquisition si précieuse, se seroit exposé lui-même à l'imputation d'être complice du crime qui la lui avoit procurée, & à l'infamie de frustrer son propre gendre d'un héritage qui lui appartenoit; il éluda toutes les sollicitations du Pape, & se détermina à rester en possession de Plaisance & de son territoire (a). 1547.

Le Pape sollicite l'alliance du Roi de France & des Vénitiens.

Cette résolution, l'effet d'une ambition insatiable que ne pouvoit modérer aucune considération ni de bienséance ni de justice, fit passer au Pape toutes les bornes de sa mo-

(a) Fra-Paolo, 257. Pallavic. 41, 42. Thuan. l. 4, p. 156. *Mém. de Ribier*, 59, 67. Natalis Comitis *histor. l.* 3, *p.* 64.

1547. dération & de sa timidité ordinaire; il étoit prêt à prendre les armes contre l'Empereur pour se venger des meurtriers de son fils, & pour recouvrer l'héritage dont on vouloit dépouiller sa famille : sentant bien cependant combien il étoit hors d'état d'entrer en lice avec un si puissant ennemi, il sollicita avec la plus grande vivacité le Roi de France & la République de Venise, de se joindre à lui pour former une ligue offensive contre Charles. Mais Henri étoit alors occupé d'autres objets. Ses anciens alliés, les Ecossois, ayant été battus par les Anglois dans une des plus sanglantes batailles que se soient jamais livrées deux nations rivales, il étoit près d'envoyer un corps nombreux de ses vieilles troupes en Ecosse, tant pour empêcher qu'on n'en fît la conquête, que pour enrichir d'un nouveau Royaume la monarchie Françoise, en mariant le Dauphin, son fils, avec la jeune Reine d'Ecosse. Une entreprise qui réunissoit des avantages si sensibles & dont le succès sembloit être certain, devoit l'emporter sur l'espé-

rance éloignée du fruit qu'il auroit pu retirer d'une alliance avec un Pape de quatre-vingts ans, d'une santé chancelante, & qui n'avoit pour objet que de satisfaire son ressentiment particulier. Au-lieu de s'engager imprudemment dans cette alliance, il amusa le Pape par des promesses & des protestations vagues, qui suffisoient pour le détourner de la pensée d'un accommodement avec l'Empereur ; mais il éludoit, en même-temps, un engagement assez formel pour entraîner une rupture immédiate avec l'Empereur, & le jetter dans une guerre à laquelle il n'étoit pas préparé. Quoique les Vénitiens ne pussent pas, sans être allarmés, voir Plaisance dans les mains des Impériaux, ils imiterent la conduite équivoque du Roi de France, & se conformerent en cela à l'esprit qui dirigeoit ordinairement leurs négociations (a). 1547.

(a) *Mém. de Ribier*, *t.* 2, *p.* 63, 71, 78, 85, 95. Paruta, *Ist. di Venez.* 199, 205. Thuan. *l.* 4, *p.* 160.

1547. La diete d'Ausbourg demande que l'assemblée du concile soit renvoyée à Trente.

Quoique Paul se trouvât dépourvu de tous les moyens de rallumer sur le champ les flambeaux de la guerre, il n'oublia point les injures qu'il étoit forcé d'endurer pour le moment; le ressentiment veilloit au fond de son ame, & la difficulté de le satisfaire ne fit qu'en accroître la violence. Ce fut dans ce moment où ses sentiments de haine & de vengeance avoient le plus de force, que la diete d'Ausbourg, se conformant aux ordres de l'Empereur, présenta une requête au Pape, au nom de tout le corps Germanique, pour le solliciter d'enjoindre aux Prélats qui s'étoient retirés à Bologne, de retourner à Trente, & d'y reprendre leurs délibérations. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Charles détermina les membres de la diete à se joindre à lui pour cette demande. Il avoit remarqué beaucoup de diversité dans les opinions des Protestants, relativement à la soumission qu'il avoit exigée pour les décrets du concile; les uns étoient absolument intraitables sur cet article; d'autres étoient disposés à reconnoître, moyennant certaines modifica-

tions, le droit de jurisdiction du concile. Il employa toute son adresse pour en gagner une partie & pour diviser le reste; il menaça & intimida l'Electeur Palatin, Prince foible, qui craignoit que l'Empereur ne se vengeât des secours qu'il avoit donnés aux confédérés de Smalkalde. L'espérance d'obtenir la liberté du Landgrave & la confirmation solemnelle de la dignité Electorale, leverent tous les scrupules de Maurice, ou du moins ne lui permirent pas de s'opposer à ce qui étoit agréable à l'Empereur. L'Electeur de Brandebourg, qui de tous les Princes de son siecle, étoit le moins touché des motifs de religion, se laissa aisément persuader d'imiter l'exemple des premiers, en déférant à toutes les volontés de Charles. Il restoit encore à gagner les députés des villes; ils étoient plus attachés à leurs principes; & quoiqu'on eût employé tout ce qui pouvoit exciter en eux l'espérance ou la crainte, ils ne voulurent jamais s'engager à reconnoître la jurisdiction du concile, à moins qu'on ne prît des mesures efficaces pour assurer aux théologiens

1547.

1547. de tous les partis un libre accès à la diete avec une entiere liberté de discussion, & que tous les points de controverse ne se décidassent conformément au texte de l'écriture & aux usages de la primitive Eglise. Lorsqu'on présenta à l'Empereur le mémoire qui contenoit cette déclaration, il eut recours à un artifice extraordinaire. Sans lire le papier, & sans prendre aucune connoissance des conditions sur lesquelles insistoient les villes Impériales, il feignit de croire qu'elles avoient consenti à ce qu'il leur demandoit, & fit des remerciments aux députés sur leur pleine & entiere soumission aux décrets du concile. Les députés, quelqu'étonnés qu'ils fussent de ce qu'ils venoient d'entendre, ne chercherent point à désabuser l'Empereur; les deux partis aimerent mieux laisser l'affaire dans cet état d'ambiguité, que d'en venir à une explication, qui auroit occasionné une dispute, & peut-être une rupture (a).

29 Octobre.

Charles

(a) Fra-Paolo 259. Sleid. 440. Thuan. L. 1, p. 155.

Charles, ayant obtenu cette soumission apparente de la diete à l'autorité du concile, s'en servit comme d'un nouveau motif pour appuyer la demande du rappel du concile à Trente; mais le Pape, déterminé par le desir de mortifier l'Empereur, autant que par son propre éloignement pour ce qu'on lui demandoit, prit sans hésiter la résolution de n'y point consentir; cependant comme il ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de se laisser dominer par son ressentiment, il eut l'adresse d'obtenir une opposition formelle des docteurs qui étoient à Bologne. Il renvoya, à leur considération, la demande de la diete; & ces docteurs toujours prêts à confirmer par leur consentement tout ce qui leur étoit inspiré par le Légat, déclarerent que le concile ne pouvoit pas, sans manquer à sa dignité, retourner à Trente, à moins que les Prélats qui, en y restant, avoient montré un esprit de schisme, ne se rendissent auparavant à Bologne pour s'y réunir avec leurs freres; ils ajouterent que même après cette réunion, le concile ne pour-

1547.

Le Pape élude la demande.

20 Décembre.

1548. roit pas renouveller ses délibérations avec l'espérance d'être utile à l'Eglise, si les Allemands ne prouvoient pas que leur intention étoit d'obéir aux décrets futurs du concile, en se soumettant dès l'instant même à ceux qu'il avoit déja prononcés (a).

L'Empereur proteste contre le concile de Bologne.

Cette réponse fut communiquée à l'Empereur par le Pape, qui l'exhorta en même-temps à déférer à des demandes qui paroissoient si raisonnables; mais Charles connoissoit trop bien le caractere artificieux de Paul, pour se laisser tromper par un si grossier artifice; il savoit que les Prélats de Bologne n'osoient avoir d'autres avis que ceux qui leur étoient inspirés par ce Pontife; il les regarda donc comme de purs instruments dans les mains d'un autre, & ne vit dans leur réponse que l'exposé des intentions du Pape. Comme il ne pouvoit plus espérer de prendre assez d'ascendant sur le concile pour le faire servir à ses projets, il sentit com-

(a) Fra-Paolo, 250. Pallavicini, l. 2, n. 49.

bien il étoit nécessaire d'empêcher le Pape de tourner contre lui l'autorité 1547. d'une assemblée si respectable. Dans 16 Janv. cette vue, il envoya à Bologne deux jurisconsultes, qui, en présence des Légats, protesterent que la translation du concile dans cette ville, s'étoit faite sans nécessité & sur des prétextes faux ou frivoles; que tant qu'il continueroit d'y tenir des séances, il ne devoit être regardé que comme un conventicule illégal & schismatique; que, par conséquent, toutes ses décisions devoient être regardées comme nulles & sans validité; enfin, que le Pape & les Ecclésiastiques corrompus qui dépendoient de lui, ayant abandonné le soin de l'Eglise, l'Empereur qui en étoit le protecteur, employeroit tout le pouvoir que Dieu lui avoit confié, pour la préserver des calamités dont elle étoit menacée. Quelques jours après, l'Ambas- 23 Janv. sadeur Impérial, résidant à Rome, demanda une audience au Pape; & en présence de tous les Cardinaux ainsi que des ministres étrangers, il protesta contre les démarches des Prélats de Bologne, dans les termes

1548. les moins mesurés & les moins respectueux (*a*).

L'Empereur prépare un systême pour servir de regle de foi en Allemagne.

Charles ne tarda pas long-temps à s'occuper des moyens de mettre en exécution ces menaces, qui allarmerent vivement le Pape & le concile de Bologne. Il instruisit la diete du peu de succès des efforts qu'il avoit faits pour obtenir une réponse favorable à leur demande ; il ajouta que le Pape ayant aussi peu d'égard à leurs prieres qu'aux services qu'ils avoient rendus à l'Eglise, avoit refusé de permettre au concile de se rassembler à Trente ; que quoiqu'il ne fallût pas encore renoncer à l'espérance de voir cette assemblée se tenir dans un lieu où elle pourroit jouir de la liberté de discuter & de prononcer, cependant cet événement étoit encore incertain & éloigné ; que dans ce même-temps l'Allemagne étoit déchirée par les dissentions religieuses ; que la pureté de

(*a*) Fra-Paolo, 264. Pallavicini, 51. Sleid. 446. Goldast. *constit. imperial. t.* 1, *p.* 561.

la foi étoit altérée, & l'esprit du peuple étoit troublé par une multitude d'opinions nouvelles & de controverses auparavant inconnues chez les Chrétiens; que, déterminé par ce qu'il devoit à l'Empire, comme son Souverain, & à l'Eglise comme son protecteur, il avoit employé quelques théologiens, distingués par leurs talents & leurs lumieres, à préparer un systême de doctrine auquel les peuples seroient tenus de se conformer jusqu'à ce qu'on pût convoquer un concile tel qu'on le desiroit. Ce systême avoit été composé par Pflug, Helding & Agricola; les deux premiers étoient les dignitaires de l'Eglise Romaine, mais estimés par leur caractere pacifique & conciliateur; le dernier étoit un théologien Protestant, qu'on a soupçonné, avec quelque raison, d'avoir été engagé par des présents & des promesses, à trahir ou à égarer son parti dans cette occasion. Les articles qui avoient été présentés à la diete de Ratisbonne en 1541, dans la vue de réconcilier les partis opposés, servirent de modele au nouveau systême. Mais comme, depuis

1548.

cette époque, la situation de l'Empereur étoit fort changée, & qu'il ne se trouvoit plus dans la nécessité de traiter les Protestants avec les mêmes ménagements, il ne leur faisoit plus des concessions aussi étendues & aussi importantes que celles qu'il leur avoit offertes auparavant. Le nouveau traité contenoit un systême complet de théologie, conforme, presque dans tous les points, à la doctrine de l'Eglise Romaine, mais exprimé, pour la plus grande partie, en un style plus doux, en phrases tirées de l'écriture, ou en termes d'une ambiguité concertée. On y confirmoit tous les dogmes, particuliers aux papistes, & l'on y enjoignoit l'observation de tous les rits que les Protestants condamnoient comme des inventions humaines introduites dans le culte de Dieu. Il y avoit deux points seulement sur lesquels on se relâchoit de la rigueur des principes, & l'on admettoit quelque adoucissement dans la pratique. Il étoit permis à ceux des Ecclésiastiques qui s'étoient mariés & qui ne voudroient pas se séparer de leurs femmes, d'exercer toutes les

1548.

fonctions de leur ministere sacré; & les Provinces qui avoient été accoutumées à recevoir le pain & le vin dans le Sacrement de l'Eucharistie, pouvoient conserver le privilege de communier ainsi sous les deux especes; mais on déclaroit que ces articles étoient des concessions faites uniquement pour un temps, afin d'avoir la paix, & par égard pour la foiblesse & les préjugés des peuples (a). 1548.

Ce systême de doctrine fut connu dans la suite sous le nom d'*Interim*, parce qu'il contenoit des réglements provisoires qui ne devoient avoir de force que jusqu'à ce qu'un libre concile général pût avoir lieu. L'Empereur le présenta à la diete; il annonça en même-temps, avec pompe, l'intention sincere où il étoit de rétablir l'ordre & la tranquillité dans l'Eglise, & dit qu'il espéroit que l'acceptation de ces réglements par la

Ce systême appellé l'*interim*, est présenté à la diete. 15 Mai.

(a) Fra-Paolo, 270. Pallavicini, *l.* 2, *p.* 6. Sleid. 453, 457. Struv. *Corp.* 1554. Goldast. *constit. imper. t.* 1, *p.* 518.

diete, contribueroit beaucoup à obtenir un but si desirable. Lorsqu'il eut achevé la lecture de son discours, l'Archevêque de Mayence, président du college Electoral, se leva brusquement; & après avoir remercié l'Empereur des efforts pieux & constants qu'il faisoit pour rendre la paix à l'Eglise, il déclara au nom de la diete qu'elle approuvoit le nouveau systême de doctrine, & qu'elle étoit résolue de s'y conformer en tout point. Toute l'assemblée fut étonnée d'une déclaration si peu conforme aux regles & aux usages, ainsi que de l'audace avec laquelle l'Electeur prétendoit exposer les sentiments de la diete sur un point qui jusques-là n'avoit pas même été mis en délibération & en débat; mais aucun des membres n'eut le courage de contredire ce que l'Electeur avoit avancé; quelques-uns furent retenus par la crainte, d'autres se turent par complaisance. L'Empereur reçut la déclaration de l'Archevêque comme une ratification entiere & légale de l'*Interim*, & se prépara à en maintenir l'exécution com-

1547.

Approbation forcée de la diete.

me d'un décret de l'Empire (a).

Pendant la tenue de cette diete, la femme & les enfants du Landgrave, vivement secondés par Maurice de Saxe, tâcherent d'intéresser les membres de l'assemblée en faveur de ce Prince malheureux qui languissoit toujours dans la captivité. Mais Charles, craignant de se voir dans la nécessité de rejetter une demande qui lui viendroit d'un corps si respectable, chercha à prévenir ces représentations; pour cet effet, il mit sous les yeux de la diete un détail de ce qui s'étoit passé avec le Landgrave, ainsi que des motifs qui l'avoient d'abord engagé à s'assurer de la personne de ce Prince, & qui ne lui permettoient pas, disoit-il, de lui rendre la liberté. Il n'étoit pas aisé, sans doute, de trouver de bonnes raisons pour justifier une action si injuste & si révoltante; mais il savoit bien qu'il suffiroit d'alléguer les prétextes les plus frivoles devant une assemblée

1548. Nouvelle & inutile sollicitation pour la liberté du Landgrave.

(a) Sleid. 460. Fra-Paolo, 373. Pallavicini, 63.

1548. qui vouloit être trompée, & qui ne craignoit rien tant que d'avoir l'air d'envisager ses démarches sous leur vrai point de vue. L'explication qu'il donna de sa conduite fut donc admise comme très-satisfaisante; & après quelques foibles instances pour l'engager à étendre sa clémence sur le Landgrave, il ne fut plus question de ce Prince infortuné (*a*).

Cependant Charles voulut affoiblir l'impression défavorable que cette inflexible rigueur pourroit laisser dans les esprits; & pour prouver que sa reconnoissance étoit aussi solide & aussi invariable que son ressentiment, il donna à Maurice l'investiture de la dignité Electorale. Cette cérémonie se fit avec toutes les formalités légales & avec une pompe extraordinaire, dans une cour ouverte, si voisine de l'appartement où étoit enfermé l'Electeur détrôné, qu'il pouvoit la voir de ses fenêtres. Mais cette insulte n'altéra point sa tranquillité ordinaire; il fixa ses regards

(*a*) Sleid. 447.

fur ce fpectacle, & vit un rival heureux recevoir les marques de dignité dont il avoit été dépouillé, fans laiffer échapper un fentiment qui dementît la grandeur d'ame qu'il avoit confervée au milieu de tous fes défaftres (a). 1548.

L'*Interim* eft également défapprouvé par les Papiftes & par les Proteftants.

Immédiatement après la diffolution de la diete, l'Empereur fit publier l'*Interim* en Allemand & en Latin. Cet écrit eut le fort ordinaire de tous les plans de conciliation, quand ils font propofés à des hommes échauffés par la difpute. Les deux partis s'éleverent contre ce fyftême avec une égale violence: les Proteftants le condamnerent comme contenant les erreurs les plus groffieres du papifme, déguifées avec fi peu d'art, qu'elles ne pouvoient échapper qu'aux hommes les plus ignorants, ou qu'à ceux qui voudroient être trompés. Les Papiftes le rejetterent comme un

(a) Thuan. *hift. lib.* 5, *p.* 166. Struv. *Corp.* 1054. *Inveftitura Mauricii à Mammerano Lucemburgo defcripta, ap. Scardium. t.* 2, *p.* 508.

ouvrage dans lequel la doctrine de
1548. l'Eglise étoit ou scandaleusement abandonnée, ou bassement dissimulée, ou énoncée en termes concertés pour égarer les esprits foibles, plutôt que pour éclairer les ignorants ou pour convertir les ennemis de la vérité. Tandis que d'un côté les docteurs Luthériens déclamoient avec emportement contre ce systême, le Général des Dominicains, d'un autre côté, l'attaquoit avec non moins de véhémence; mais lorsque le contenu de l'*Interim* fut connu à Rome, l'indignation des courtisans ainsi que des Ecclésiastiques éclata avec emportement : ils se récrierent contre l'audace impie de l'Empereur qui usurpoit les fonctions du sacerdoce, en prétendant, avec le seul concours des laïques, définir des articles de foi, & régler des formes de culte; ils comparerent cet acte téméraire à l'attentat d'Ozias, qui d'une *main profane* avoit touché l'arche du Seigneur, ou aux entreprises hardies de ces Empereurs qui avoient rendu leur mémoire exécrable en prétendant *réformer* à leur gré l'Eglise Chrétienne.

Ils affecterent même de trouver de la ressemblance entre la conduite de Charles & celles de Henri VIII, & parurent craindre que l'Empereur ne suivît l'exemple de ce Monarque, en usurpant le titre ainsi que la jurisdiction qui appartenoit au Chef de l'Eglise. Tous soutinrent donc unanimement que les fondements de l'autorité ecclésiastique étant ébranlés, & l'édifice entier étant près d'être renversé par un nouvel ennemi, il falloit recourir à quelque moyen puissant de défense, & faire, dès les commencements, la plus vigoureuse résistance, avant que les progrès de l'attaque fussent assez avancés pour rendre tous leurs efforts inutiles.

1548.

Opinion du Pape à ce sujet.

Le Pape dont le jugement étoit éclairé par une plus longue expérience & par une observation plus générale des affaires humaines, vit cet objet avec plus de sagacité, & trouva un motif de tranquillité dans la circonstance même qui consternoit ses courtisans & ses conseillers. Il fut étonné qu'un Prince aussi habile que l'Empereur se laissât aveugler par une seule victoire, au point d'ima-

1548. giner qu'il pourroit donner la loi aux hommes, & leur faire recevoir ses décisions, même dans les matieres sur lesquelles ils souffrent le plus impatiemment la domination. Il conçut qu'en se joignant à l'un des partis divisés en Allemagne, il avoit été aisé à Charles d'opprimer l'autre, & que l'ivresse du succès lui avoit sans doute inspiré la vaine pensée qu'il étoit en état de les subjuguer tous les deux; il prédit qu'un systême que tous les partis attaquoient & qu'aucun ne défendoit, ne pouvoit pas être de longue durée, & que, par conséquent, il n'auroit pas besoin d'interposer ses propres forces pour en accélérer la chûte; il vit enfin que l'édifice s'écrouleroit de lui-même pour être à jamais oublié, dès que la main puissante qui l'avoit élevé, cesseroit de le soutenir (*a*).

L'Empereur veut faire exécuter l'*Interim*.

L'Empereur, amoureux de son plan, voulut maintenir la résolution qu'il avoit prise de le faire rigoureusement

(*a*) Sleid. 468. Fra-Paolo, 271, 277. Pallavicini *l.* 2, *p.* 64.

exécuter ; mais quoique l'Electeur Palatin, l'Electeur de Brandebourg & Maurice, toujours entraînés par les mêmes considérations, parussent disposés à obéir aveuglément à tout ce qu'il ordonneroit, il ne trouva pas par-tout la même soumission. Jean, Marquis de Brandebourg-Anspach, qui s'étoit engagé avec le plus grand zele dans la guerre contre les confédérés de Smalkalde, refusa cependant de renoncer à des principes qu'il regardoit comme sacrés ; & rappellant à l'Empereur les promesses réitérées qu'il avoit faites à ses alliés Protestants, de leur accorder le libre exercice de leur religion, il prétendit en conséquence être dispensé de recevoir l'*Interim*. Quelques autres Princes hasarderent aussi de montrer les mêmes scrupules, & de demander la même indulgence. Mais en cette occasion, comme dans toutes celles qui demandoient du courage, la fermeté de l'Electeur de Saxe se montra d'une maniere distinguée, & mérita les plus grands éloges. Charles, qui connoissoit combien l'exemple de ce Prince auroit d'influence sur tout le

1548.

parti Protestant, n'épargna rien pour
1548. l'engager à approuver l'*Interim;* il chercha tour à tour à le séduire par l'espérance, & à l'intimider par la crainte, tantôt en lui promettant de le mettre en liberté, tantôt en le menaçant de le traiter avec plus de sévérité; mais l'Electeur fut toujours inflexible. Après avoir déclaré sa ferme croyance dans la doctrine de la réformation : » Je n'irai pas, dit-il, » dans ma vieillesse, abandonner des » principes pour lesquels j'ai combattu de si bonne heure; & dans » la vue de me procurer ma liberté » pendant le peu d'années que je puis » espérer de vivre, je ne trahirai pas » une bonne cause, pour laquelle j'ai » tant souffert, & je veux bien encore » souffrir; j'aime mieux jouir, dans » cette solitude, de l'estime des hommes vertueux & de l'approbation » de ma propre conscience, que de » rentrer dans le monde, chargé du » crime d'apostasie, qui empoisonneroit & flétriroit le reste de mes » jours ». Par cette noble résolution, l'Electeur présenta à ses compatriotes un modele de conduite bien diffé-

rent de celui auquel l'Empereur s'étoit attendu. Indigné de la résistance de son prisonnier, Charles le traita avec plus de rigueur, le fit resserrer plus étroitement, diminua le nombre de ses domestiques, & renvoya les Ecclésiastiques Luthériens que ce Prince infortuné avoit eus jusqu'alors près de lui; on lui ôta même les livres de dévotion, qui, pendant une si longue & si ennuyeuse captivité, avoient fait sa plus grande consolation (*a*). Le Landgrave de Hesse, son compagnon d'infortune, ne montra pas la même constance. La durée de son emprisonnement avoit épuisé sa patience & son courage: déterminé à acheter sa liberté à quelque prix que ce fût, il écrivit à l'Empereur, & lui offrit non-seulement d'approuver l'*Interim*, mais encore de se soumettre en tout & sans réserve à ses volontés. Mais Charles savoit que, quelle que fût la conduite du Landgrave, ni son exemple ni son autorité ne pourroient obliger ses enfants & ses sujets à recevoir l'*Interim*; &

1548.

(*a*) Sleid. 462,

1548. loin d'accepter ses offres, il le tint renfermé aussi rigoureusement qu'auparavant. Ainsi le Landgrave subit l'humiliation cruelle de voir sa conduite mise en opposition avec celle de l'Electeur, sans tirer le moindre avantage de la démarche avilissante par laquelle il s'étoit justement attiré le mépris public (*a*).

Les villes libres refusent d'admettre l'*Interim*.

Ce fut sur-tout de la part des villes Impériales que Charles rencontra la plus violente opposition à l'*Interim*. Ces petites Républiques, dont les citoyens étoient accoutumés à la liberté & à l'indépendance, avoient embrassé avec un empressement remarquable la doctrine de la réformation, dès qu'elle s'étoit répandue dans le public; car l'esprit d'innovation est particuliérement propre au génie des gouvernements libres. C'étoit dans ces villes que les prêcheurs Protestants avoient fait le plus grand nombre de prosélytes, & que les théologiens les plus distingués du parti

(*a*) Sleid. 462.

s'y étoient établis en qualité de pasteurs. Ayant ainsi la direction de toutes les écoles d'instruction, ils avoient formé des disciples aussi versés dans les principes de leur croyance que zélés à la défendre. Ces disciples ne devoient pas être seulement guidés par l'exemple ou subjugués par l'autorité ; comme ils avoient appris à examiner & à discuter les matieres de controverse, ils croyoient avoir le droit & être en état de juger par eux-mêmes. Dès que le contenu de l'*Interim* fut rendu public, ils se réunirent & refuserent unanimement de l'admettre. Strasbourg, Constance, Breme, Magdebourg & plusieurs autres villes moins considérables présenterent à l'Empereur des remontrances, dans lesquelles après avoir exposé la maniere irréguliere & illégale dont l'*Interim* avoit passé à la diete, elles le supplioient de ne pas contraindre leur conscience à recevoir une forme de doctrine & de culte, qui leur paroissoit opposée aux préceptes positifs de la loi divine. Mais Charles qui avoit fait recevoir son nouveau plan à tant de Princes

1548.

1548. de l'Empire, ne fut pas fort touché des représentations de ces villes; elles auroient pu être très-redoutables, si elles n'avoient formé qu'une seule masse; mais étant fort éloignées l'une de l'autre, elles pouvoient être accablées séparément & sans peine, avant qu'il leur fût possible de se réunir.

Elles sont forcées de se soumettre.

Pour remplir cet objet, l'Empereur sentit combien il lui étoit nécessaire d'employer des mesures vigoureuses, & de les faire exécuter avec assez de rapidité pour ne pas laisser le temps de concerter un plan commun d'opposition. Ayant pris cette maxime pour regle de sa conduite, sa premiere opération fut dirigée sur la ville d'Ausbourg; quoique la présence des troupes Impériales dût en imposer aux habitants, Charles savoit qu'ils étoient aussi opposés à l'*Interim* qu'aucun autre peuple de l'Empire. Il commanda à un corps de ses troupes de s'emparer des portes; il posta le reste dans les différents quartiers de la ville; & ayant rassemblé tous les bourgeois, il publia, de sa pleine & entiere autorité, un décret par lequel il abo-

lissoit leur forme actuelle de gouvernement, dissolvoit toutes leurs corporations & leurs confréries, & nommoit un petit nombre de personnes à qui il confioit, pour l'avenir, le soin de l'administration; chacun de ces nouveaux administrateurs fit serment en même-temps de se conformer à l'*Interim*. Un acte d'autorité si arbitraire & si inoui, qui privoit le corps des habitants de toute participation au gouvernement de leur communauté, & les subordonnoit à des hommes qui n'avoient d'autre mérite qu'une lâche & servile soumission aux volontés de l'Empereur, ne manqua pas de révolter tous les esprits; mais comme on ne pouvoit opposer la force à la force, on fut obligé d'obéir & de se soumettre en silence (*a*). Charles-Quint, après avoir laissé une garnison dans Ausbourg, marcha à Hulm; il en changea le gouvernement avec la même violence, fit prendre & emprisonner ceux des pasteurs

1548.

(*a*) Sleid. 459.

1548. été retenus, n'en éclateroient qu'avec plus de violence (*a*).

Le Pape dissout le concile assemblé à Bologne.

Cependant Charles satisfait d'avoir fait ainsi fléchir sous son autorité le caractere peu traitable des Allemands, partit pour les Pays-Bas, bien déterminé à faire recevoir par force l'*Interim* aux villes qui résistoient encore. Il emmena avec lui ses deux prisonniers, l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse, soit qu'il n'osât les laisser en Allemagne, soit qu'il voulût donner aux Flamands ses compatriotes, une preuve éclatante du succès de ses armes & de la grandeur de son pouvoir. Avant que Charles fût arrivé à Bruxelles, il apprit que les Légats du Pape, à Bologne, avoient dissous le concile par une prorogation indéfinie, & que les Prélats qui s'étoient assemblés dans cette ville, étoient retournés chacun dans sa patrie. La nécessité avoit forcé le Pape à cette extrêmité: après la

17 Septembre.

(*a*) *Mém. de Ribier*, *t.* 2, *p.* 491. Sleid. 491.

la séparation de ceux qui avoient voté contre la translation du concile à Bologne, & le départ de plusieurs autres qui s'étoient lassés de rester dans un lieu où il ne leur étoit pas permis de procéder aux affaires qui étoient l'objet même du concile, ceux qui resterent étoient en si petit nombre, & pour la plupart si peu importants, qu'on ne pouvoit plus décemment donner à cette assemblée le titre pompeux de concile général. Paul n'eut d'autre parti à prendre que de dissoudre une assemblée qui étoit devenue un objet de mépris, & qui offroit à toute la Chrétienté la preuve la plus sensible de l'impuissance du siege de Rome. Mais toute inévitable qu'étoit cette mesure, elle étoit susceptible d'interprétations peu favorables; elle sembloit supprimer le remede, au moment même où ceux pour qui il étoit destiné s'étoient laissés persuader d'en reconnoître la vertu & d'en éprouver les effets. Charles ne manqua pas de présenter sous ce point de vue la conduite du Pape : en comparant adroitement les efforts qu'il avoit faits lui-même pour ex- 1548.

1548. terminer l'héréfie, avec l'indifférence fcandaleufe de Paul fur un objet fi effentiel, il tâcha de rendre le Pontife odieux à tous les zélés Catholiques. En même-temps il ordonna aux Prélats de fa faction de refter à Trente, afin que le concile parût toujours avoir une exiftence, & pût être prêt à reprendre, lorfqu'il en feroit temps, fes délibérations pour le bien de l'Eglife (a).

L'Empereur reçoit fon fils Philippe dans les Pays-Bas.

Charles aimoit à paffer d'une partie de fes Etats dans une autre; mais ce goût particulier n'étoit pas le feul motif de fon voyage en Flandre; il vouloit y recevoir fon fils unique qui étoit alors dans la vingt & unieme année de fon âge, & qu'il y avoit appellé, non-feulement pour le faire reconnoître par les Etats du Pays-Bas, comme fon héritier préfomptif, mais encore pour faciliter l'exécution d'un grand projet dont on développera bientôt l'objet & l'iffue.

Philippe ayant laiffé le gouvernement d'Efpagne entre les mains de

(a) Pallavicini, p. 11, 72.

Maximilien, fils aîné de Ferdinand, à qui l'Empereur avoit fait épouser la Princesse Marie sa fille, s'embarqua pour l'Italie, suivi d'un nombreux cortege de noblesse Espagnole (*a*). L'escadre qui lui servoit d'escorte étoit commandée par André Doria, qui, malgré son âge avancé, sollicita l'honneur d'exercer pour le fils les mêmes fonctions qu'il avoit souvent exercées pour le pere. Philippe débarqua heureusement à Gênes; delà il alla à Milan; & passant ensuite par l'Allemagne, il arriva à la Cour Impériale à Bruxelles. Les Etats de Brabant, & ensuite ceux des autres Provinces, suivant leur rang, reconnurent son droit de succession dans les formes ordinaires, & il fit de son côté le serment accoutumé de maintenir leurs privileges dans toute leur intégrité (*b*). Philippe fut reçu avec une pompe extraordinaire dans toutes les villes des Pays-Bas où il passa; rien de ce qui pouvoit exprimer

1548.

25 Novembre.

1549. 1 Avril.

(*a*) Ochoa, Carplea 362.
(*b*) Haræus, *annal. Brab.* 657.

le respect du peuple pour sa person-
1549. ne, ou contribuer à son amusement, ne fut négligé; des fêtes, des tournois, des spectacles publics de toute espece furent exécutés avec cette magnificence extrême que les nations commerçantes aiment à déployer dans toutes les occasions où elles s'écartent de leurs maximes ordinaires d'économie. Mais au milieu des jeux & des fêtes, Philippe laissa voir, d'une maniere remarquable, la sévérité naturelle de son caractere; quoique dans la premiere jeunesse, il n'avoit rien d'agréable; & l'intérêt qu'il avoit de plaire à un peuple dont il venoit briguer les suffrages, ne put lui inspirer des manieres affables & polies; il conserva, en toute occasion, un maintien grave & réservé; & la partialité ouverte qu'il témoignoit en faveur des Espagnols qui l'accompagnoient, jointe à la préférence marquée qu'il donnoit aux usages de leur pays, révolta les Flamands, & fut la source de cette antiphatie, qui, dans la suite, occasionna dans cette partie de ses Etats, une révolution

si funeste à la Monarchie Espagnole (*a*). 1549.

Charles fut retenu long-temps dans les Pays-Bas par une violente attaque de goutte; les accès de cette maladie étoient devenus si fréquents & si douloureux, qu'ils avoient sensiblement affoibli la vigueur de son tempérament. Il ne se relâcha cependant pas dans ses efforts pour l'exécution de l'*Interim*. Les habitants de Strasbourg, après une longue résistance, sentirent la nécessité d'obéir; ceux de Constance, qui avoient pris les armes pour se défendre, furent contraints par la force, non-seulement d'accepter l'*Interim*, mais encore de renoncer à leurs privileges comme citoyens de ville libre, de faire hommage à Ferdinand en qualité d'Archiduc d'Autriche, & de recevoir, comme vassaux de ce Prince, un Gouverneur & une garnison Autrichienne (*b*). Magdebourg, Brême,

(*a*) *Mém. de Ribier*, *t.* 2, *p.* 29; l'Evesque, *Mém. du Card. de Granvelle*, *t.* 1, 21.

(*b*) Sleid. 476, 491.

1547. Hambourg & Lubeck furent les seules villes Impériales considérables qui ne se soumirent pas à la volonté de Charles.

Fin du Livre IX.



L'HISTOIRE

DU REGNE

DE L'EMPEREUR

CHARLES-QUINT.

LIVRE X.

CHARLES s'occupoit, avec une constance infatigable, à vaincre l'obstination des Protestants ; mais les effets de sa fermeté, dans l'exécution de ce projet, étoient contrebalancés par ceux de l'animosité du Pape, qui devenoit de jour en jour plus violente. D'un côté, la ferme résolu- 1549.

tion que l'Empereur sembloit avoir
1549. prise de ne point rendre Plaisance,
de l'autre, ses entreprises réitérées sur
la jurisdiction ecclésiastique, soit par
les réglements que contenoit l'*Interim*, soit par le projet de rassembler
un concile à Trente, excitoient au
plus haut degré l'indignation de Paul,
qui, par une foiblesse commune aux
vieillards, devenoit plus attaché à sa
famille & plus jaloux de son autorité, à mesure qu'il avançoit en âge.
Animé par ces sentiments divers, il
fit de nouveaux efforts pour engager
le Roi de France dans une ligue contre l'Empereur (*a*). Mais Henri, malgré la haine dont il avoit hérité pour
Charles, & la crainte que lui inspiroit l'accroissement continuel de sa
puissance, ne parut pas plus disposé
qu'auparavant à entamer sur le champ
une guerre; le Pape fut donc obligé
de restreindre ses vues; & n'étant pas
en état de se venger des usurpations
passées de l'Empereur, il s'occupa
du moins à en prévenir de nouvel-

(*a*) *Mém. de Ribier*, t. 2, p. 339.

les. Pour cet effet il prit le parti de révoquer sa cession qu'il avoit faite 1549.
de Parme & de Plaisance; & après avoir déclaré qu'il les réunissoit au saint Siege, il dédommagea Octave par un nouvel établissement dans l'Etat ecclésiastique. Il espéroit par ce moyen, d'obtenir deux points très-importants : le premier étoit la sûreté de Parme ; il croyoit que l'Empereur pouvoit bien, sans scrupule, s'emparer d'une ville appartenante à la Maison de Farnese, mais qu'il n'oseroit pas envahir le patrimoine de l'Eglise; il voyoit en second lieu, quelque probabilité de recouvrer Plaisance, parce qu'il pourroit avec décence rendre ses sollicitations à ce sujet plus pressantes, & qu'elles auroient infailliblement plus de poids, lorsqu'il plaideroit la cause de l'Eglise, & non celle de sa famille. Tandis que Paul s'applaudissoit de cette idée comme d'un chef-d'œuvre de politique, Octave, jeune homme, plein d'ambition & d'audace, ne pouvant, sans impatience, se voir dépouiller de la moitié de ses domai-

1549. nes par la rapacité de son beau-pere, & priver de l'autre la moitié par les artifices de son grand-pere, prit des mesures pour prévenir l'exécution d'un plan si contraire à ses intérêts. Il partit secrétement de Rome, & tenta de s'emparer, par surprise, de Parme; mais cette entreprise ayant échoué par la fidélité du Gouverneur à qui le Pape avoit confié la défense de la place, Octave fit des ouvertures à l'Empereur, & lui proposa de renoncer à toute liaison avec le Pape, & de n'attendre plus que de lui son avancement & sa fortune. Paul qui joignoit à un caractere naturellement chagrin toute la morosité de la vieillesse, ne put apprendre sans être transporté de colere, la défection inattendue de son petit-fils, & sa liaison avec un Prince qu'il détestoit. Il n'y a point de sévérité à laquelle ce Pontife irrité ne parût prêt à se porter contre Octave qu'il traitoit d'apostat dénaturé. Heureusement pour Octave, la mort prévint la vengeance de Paul, & termina sa carriere dans la seizieme année de

Mort de Paul III. 10 Novembre.

ſon pontificat & la quatre-vingt-deuxieme de ſon âge (*a*). 1549.

(*a*) Parmi les exemples multipliés de la crédulité des Hiſtoriens, en attribuant à des cauſes extraordinaires la mort des perſonnages illuſtres, on peut citer celui-ci. Preſque tous les Hiſtoriens du ſeizieme ſiecle aſſurent que la mort de Paul III fut l'effet de l'impreſſion violente que fit ſur ſon ame la conduite de ſon petits-fils; qu'ayant appris, tandis qu'il prénoit l'air dans un de ſes jardins près de Rome, la nouvelle de l'entreprise d'Octave ſur Parme, & de ſes négociations avec l'Empereur, il s'évanouit, reſta pendant quelques heures ſans connoiſſance, fut ſaiſi enſuite d'une groſſe fievre, & mourut au bout de trois jours. Tel eſt le récit qu'on trouve de ſa mort dans l'hiſtoire de M. de Thou, (*lib.* 6, *p.* 211.) dans Adriani, (*Iſtor. di ſuoi tempi*, *lib.* 7, *p.* 480) & dans Fra-Paolo, (*Iſtor. del. concil. Trid. p.* 280. Le Cardinal Pallavicini lui-même, qui a dû être mieux inſtruit qu'aucun autre Ecrivain de ce qui ſe paſſoit à la Cour de Rome, & qui en parle plus exactement lorſqu'il n'eſt pas égaré par les préjugés ou par l'eſprit de ſyſtême, s'accorde avec ces Hiſtoriens dans les principales circonſtances de leur récit. (V. *Pallav. l.* 2, *p.* 74.) Paruta, qui a écrit ſon hiſtoire par ordre du Sénat de Veniſe, raconte de la même maniere la mort de Paul. (Paruta, *Iſtor. Ven.*

1550. Comme on s'attendoit depuis long-temps à cette mort, il y eut un con-

---

vol. 4, p. 211.) Mais il n'y avoit pas de raison de recourir à aucune cause extraordinaire, pour expliquer la mort d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans. Il nous est resté une relation authentique de cet événement, dans laquelle on ne trouve aucune de ces circonstances merveilleuses dont les Historiens sont si amoureux. Le Cardinal de Ferrare, qui étoit chargé des affaires de France à la Cour de Rome, & M. d'Urfé, qui y résidoit aussi en qualité d'Ambassadeur de Henri, écrivirent à ce Monarque des détails de l'affaire de Parme & de la mort du Pape. Il paroît par leur récit, que la tentative d'Octave pour surprendre Parme se fit le 20 Octobre; que le lendemain au soir, non tandis qu'il se promenoit dans les jardins de Monte Cavallo, le Pape reçut la nouvelle de ce qui s'étoit passé; qu'il fut transporté de la plus violente colere, & poussa des cris qui furent entendus dans plusieurs appartements de son Palais; que le 22, il se trouva cependant assez bien pour donner audience au Cardinal de Ferrare & pour expédier différentes affaires; qu'Octave écrivit au Pape, & non au Cardinal Farnese, son frere, une lettre par laquelle il lui déclaroit la résolution où il étoit de se jetter dans les bras de l'Empereur; que le Pape reçut cette lettre le 22, sans donner aucune nou-

cours extraordinaire de Cardinaux à Rome ; les différents compétiteurs ayant eu le temps de former leurs brigues & de concerter leurs mesures, leur ambition & leurs intrigues 1550.

---

velle marque d'émotion, & qu'il y fit réponse ; que le 24 d'Octobre, jour duquel est datée la lettre du Cardinal de Ferrare, le Pape étoit dans son état ordinaire. *Mém. de Ribier*, *t.* 2, *p.* 247. Par une lettre de M. d'Urfé, du 5 Novembre, il paroît que le Pape étoit en si bonne santé, que le 3 de ce même mois, il avoit célébré avec toutes les cérémonies accoutumées, l'anniversaire de son couronnement. *Ibid.* 251. Par une autre lettre de même Ambassadeur, nous apprenons que le 6 de Novembre, le Pape fut attaqué d'une espece de catharre qui lui tomba sur les poumons, avec des symptômes si dangereux, qu'on désespéra aussi-tôt de sa vie. *Ibid.* 252. Par une troisieme lettre du même, on apprend que le Pape mourut le 10 Novembre. Dans aucune de ces lettres on n'impute sa mort à aucune cause extraordinaire. Il paroît qu'il s'étoit écoulé plus de vingt jours entre la tentative d'Octave sur Parme & la mort de son grand-pere, & que la maladie dont ce Pape mourut, étoit l'effet naturel de la vieillesse, & non la suite d'un violent accès de colere.

prolongerent de beaucoup la durée
1550. du conclave. La faction Impériale & celle de France s'efforçoient à l'envi de faire tomber le choix sur une de leurs créatures, & paroissoient avoir tour-à-tour l'avantage. Mais comme Paul, pendant un long Pontificat, avoit créé un grand nombre de Cardinaux, distingués, pour la plupart, par leurs grands talents, & entiérement dévoués à sa famille, le Cardinal Farnese se trouva à la tête d'un parti puissant & uni, dont l'adresse & la fermeté parvinrent à élever au trône Pontifical le Cardinal del Monte, que Paul avoit employé comme son principal Légat au concile de Trente, & à qui il avoit confié ses plus secretes intentions. Il prit le nom de Jules III; & pour témoigner sa reconnoissance envers son bienfaicteur, le premier acte de son administration fut de mettre Octave Farnese en possession de Parme. Lorsqu'on lui parla du tort qu'il faisoit au saint Siege, en aliénant un territoire si important, il répondit vivement, qu'il aimeroit mieux être un Pape pauvre, avec la réputation d'un

Election de Jules III.
7 Février.

Gentilhomme, qu'un Pape riche avec la honte d'avoir oublié les bienfaits qu'il avoit reçus, & les promesses qu'il avoit faites (a). Mais l'honneur que lui fit ce trait de candeur & de générosité, fut bientôt effacé par une action d'une indécence révoltante. Suivant un usage ancien & reçu, chaque Pape, à son élection, a le droit d'accorder à qui il lui plaît le chapeau de Cardinal qu'il laisse vacant en recevant la thiare. Au grand étonnement du sacré college, Jules conféra cette marque éclatante de distinction, avec des revenus Ecclésiastiques très-considérables & le droit de porter son nom & ses armes, à un jeune homme âgé de seize ans, nommé Innocent, né de parents obscurs, & à qui on avoit donné le nom de *Singe*, parce qu'il avoit été chargé du soin d'un animal de cette espece, dans la famille du Cardinal del Monte. Une semblable prostitution de la premiere dignité de l'Eglise, auroit paru

1550.

Son caractere & sa conduite.

(a) *Mém. de Ribier.*

choquante dans ces temps même d'i-
1550. gnorance & de ténébres, où la crédule superſtition du peuple enhardiſſoit les Eccléſiaſtiques à braver ouvertement toutes les loix de la bienſéance. Mais dans un ſiecle éclairé, où les progrès de la raiſon & de la philoſophie faiſoient mieux connoître les droits de la décence & de l'honnêteté, où l'aveugle vénération qu'on avoit portée ſi long-temps au caractere pontifical s'affoibliſſoit par-tout, & où la moitié de la Chrétienté étoit en rébellion ouverte contre le ſiege de Rome, cette action du nouveau Pape ne pouvoit manquer d'être regardée avec horreur. Rome fut inondée ſur le champ de libelles & de paſquinades qui imputoient à la paſſion la plus honteuſe, la prédilection extravagante de Jules pour un objet qui en étoit ſi indigne. Les Proteſtants ſe récrierent contre l'abſurdité de ſuppoſer que l'eſprit infaillible de la vérité divine pût habiter dans un cœur ſi impur, & ils demanderent avec plus d'éclat & plus d'apparence de juſtice que jamais, la prompte & entiere réforma-

tion d'une Eglise dont le Chef déshonoroit le nom Chrétien (a). 1550.

Toute la conduite du Pape fut d'accord avec ce premier trait de son caractere; dès qu'il se vit élevé au faîte de la grandeur ecclésiastique, il s'empressa de se dédommager, en satisfaisant tous ses goûts, de la dissimulation ou des privations auxquelles il s'étoit condamné par prudence, tant qu'il avoit été dans un état subordonné. Il montra tant d'éloignement pour toutes les affaires sérieuses, qu'il ne pouvoit prendre sur lui d'y donner la moindre attention, excepté dans les cas d'extrême nécessité; livré à la dissipation & aux amusements de toute espece, il aima mieux imiter l'élégance voluptueuse de Léon X, que la vertu sévere d'Adrien; & cette sévérité eût été nécessaire pour lutter avec une secte qui devoit une grande partie de son crédit & de sa force aux mœurs rigides

(a) Sleid. 492. Fra-Paolo, 281. Pallavic. *l.* 2, *p.* 76. Thuan. *lib.* 6, *p.* 215.

1550. & austeres de ceux qui la professoient (a).

Ses vues & ses démarches relativement au concile général.

Quelque disposé que fût le Pape à remplir ses engagements avec la famille des Farnese, il se mit peu en peine de tenir le serment que chaque Cardinal avoit fait en entrant au conclave, & par lequel celui sur qui le choix tomberoit s'étoit engagé à convoquer sur le champ le concile & à lui faire reprendre ses délibérations. Jules savoit, par expérience, combien il étoit difficile de retenir un corps d'hommes ainsi composé, dans les bornes étroites que l'Eglise Romaine avoit intérêt de prescrire; il savoit avec quelle facilité le zele des uns, la témérité des autres, & les suggestions des Princes dont ils dépendoient pour la plupart, pouvoient porter une assemblée populaire, sans police & sans chef, à des recherches & à des décisions dangereuses. Il chercha donc à éluder l'obligation de son serment, & fit une réponse équivoque aux premie-

(a) Fra-Paolo, 281.

res propositions que l'Empereur lui fit faire sur cet objet. Mais Charles, soit par son obstination naturelle à suivre les mesures qu'il avoit une fois adopétes, soit par le pur orgueil d'exécuter ce qui paroissoit presqu'impossible, persista dans la résolution de forcer les Protestants à rentrer dans le sein de l'Eglise. Comme il s'étoit persuadé que les décisions authentiques du concile pourroient être efficacement employées à combattre leurs préjugés, il sollicita, avec la plus grande ardeur, une nouvelle bulle de convocation, & le Pape ne put décemment se refuser à ses instances. Jules voyant qu'il ne pouvoit pas se dispenser de convoquer un concile, chercha du moins à se faire un mérite de cette démarche, qui étoit l'objet d'un vœu si général. Une congrégation de Cardinaux, à laquelle il renvoya l'examen des mesures qu'il y avoit à prendre pour rendre la paix à l'Eglise, recommanda, suivant ses intentions, une prompte convocation du concile, comme l'expédient le plus propre à remplir cet objet; considérant d'ailleurs que c'étoit en Alle-

1550.

magne que les nouvelles héréſies ex-
1550. citoient le plus de troubles & fai-
ſoient les plus grands progrès, la con-
grégation propoſa de choiſir la ville
de Trente pour y aſſembler le con-
cile, afin qu'étant plus à portée d'y
obſerver le mal, on pût y appliquer
le remede avec plus de prudence
& de ſuccès. Le Pape approuva hau-
tement cet avis, qu'il avoit dicté lui-
même, & envoya des Nonces à la
Cour Impériale & à celle de France
pour y déclarer ſes intentions (a).

Diete tenue à Auſbourg pour confirmer l'*Interim*.

Cependant l'Empereur avoit con-
voqué une nouvelle diete à Ausbourg,
dans la vue de donner plus d'activité
à l'exécution de l'*Interim*, & de faire
ſigner à cette aſſemblée un acte plus
authentique pour reconnoître la ju-
riſdiction du concile avec une pro-
meſſe poſitive de ſe conformer à ſes
25 Juin. décrets. Il y parut en perſonne, ac-
compagné de ſon fils le Prince d'Eſ-
pagne. Peu d'Electeurs s'y rendirent;
mais tous y envoyerent des députés.
Malgré le ton deſpotique avec lequel

(a) Fra-Paolo, 281. Pallav. *l.* 2, *p.* 77.

Charles, depuis deux ans, avoit donné la loi dans l'Empire, il savoit que l'esprit d'indépendance n'étoit pas entiérement éteint parmi les Allemands, & il eut soin d'en imposer à la diete par l'appareil d'un corps considérable de troupes Espagnoles, dont il se fit escorter. Le premier point qu'on soumit à la considération de la diete, fut la nécessité de tenir un concile. Tous les Catholiques Romains convinrent sans difficulté que cette assemblée devoit être rétablie à Trente, & promirent de se soumettre aveuglément à ses décrets. Les Protestants, intimidés & désunis auroient suivi cet exemple, & la résolution de la diete auroit été unanime, si Maurice de Saxe n'avoit pas commencé à montrer de nouvelles intentions, & à prendre un rôle très-différent de celui qu'il avoit joué jusqu'alors. 1550.

C'étoit par une dissimulation artificieuse de ses propres sentiments, par le zele apparent qu'il avoit montré à soutenir les projets ambitieux de Charles, & par son assiduité à lui faire sa cour, que Maurice étoit parvenu à la dignité électorale, & qu'en

Desseins de Maurice contre l'Empereur.

réuniſſant à ſes domaines ceux de la
1550. branche aînée de la Maiſon de Saxe, il étoit devenu le plus puiſſant Prince de l'Allemagne. Mais cette longue & étroite union avec l'Empereur, lui avoit fourni ſouvent l'occaſion de remarquer tout ce que les projets de ce Monarque pouvoient avoir de dangereux dans leur but. Il ſentit qu'il concouroit lui-même à forger les fers qu'on deſtinoit à ſon pays; & en conſidérant les progrès rapides & formidables de la puiſſance Impériale, il vit clairement qu'il ne reſtoit plus que quelques pas à faire pour rendre Charles auſſi abſolu dans l'Empire qu'il l'étoit devenu en Eſpagne. Plus le rang auquel il étoit parvenu ſe trouvoit élevé, plus il devoit naturellement être jaloux de conſerver ſes droits & ſes privileges, & plus il devoit craindre de deſcendre de la condition d'un Prince preſqu'indépendant, à celle d'un vaſſal ſoumis à la volonté d'un maître. Il voyoit en même-temps que Charles, au-lieu d'accorder la liberté de conſcience, qu'il avoit promiſe pour engager pluſieurs Princes Proteſtants à ſe

joindre à lui contre les confédérés de Smalkalde, paroissoit vouloir exiger qu'on se conformât exactement aux dogmes & aux rits de l'Eglise Romaine. Malgré tous les sacrifices qu'il avoit faits, soit par des motifs d'intérêt, soit par un excès de confiance dans l'Empereur, Maurice étoit sincérement attaché à la doctrine Luthérienne, & il ne put pas se résoudre à rester paisible spectateur de la destruction d'un systême qu'il croyoit fondé sur la vérité. 1550.

Motifs politiques qui influent sur sa conduite.

Cette résolution, que lui inspiroit l'amour de la liberté ou le zele de la Religion, étoit bien fortifiée par des considérations politiques & par son intérêt personnel. Dans la situation brillante où se trouvoit alors ce Prince, une nouvelle perspective de grandeur s'offroit à son imagination. Son rang & sa puissance le mettoient en état d'être le chef des Protestants dans l'Empire. Son prédécesseur, l'Electeur détrôné, avec moins de talents que lui & des Etats moins étendus, avoit eu la plus grande influence sur toutes les démarches de son parti; & Maurice étoit assez éclairé pour

voir tout l'avantage de cette prééminence, & assez ambitieux pour desirer de l'obtenir; mais dans les circonstances où il se trouvoit, la difficulté de l'entreprise étoit égale à l'importance de l'objet. D'un côté, la liaison qu'il avoit formée avec l'Empereur étoit si étroite qu'il ne pouvoit prendre aucun parti qui tendît à la rompre, sans allarmer la jalousie de ce Prince redoutable, & sans attirer sur lui tout le poids de cette même puissance qui venoit d'écraser la ligue la plus considérable qui se fût jamais formée en Allemagne. D'un autre côté, les calamités où il venoit de précipiter les Protestants, étoient si récentes & si terribles, qu'il paroissoit presqu'impossible de regagner leur confiance, & de rétablir parmi eux l'union & la vigueur, après avoir été le principal instrument de leur division & de leur ruine. Il falloit toute l'audace de Maurice, pour n'être pas découragé par ces considérations; mais la grandeur & les périls de l'entreprise étoient des appas de plus pour l'y engager. Il prit, sans balancer, une résolution si hardie

die que tout homme d'un génie inférieur n'en auroit pas même conçu l'idée, ou auroit frémi des dangers qui devoient en accompagner l'exécution. 1550.

Les passions de Maurice concouroient avec ses intérêts, à le confirmer dans son dessein; le ressentiment d'une injure dont il étoit encore profondément blessé, ajoutoit une nouvelle force aux motifs que lui suggéroit une saine politique pour s'opposer à l'Empereur. Maurice avoit, par son crédit, déterminé le Landgrave de Hesse à remettre sa personne entre les mains de Charles, & il avoit obtenu, en même-temps, des Ministres Impériaux, la promesse que le Landgrave ne seroit pas retenu prisonnier. Cette promesse avoit été violée, comme on l'a vu, de la maniere la plus outrageante; & l'infortuné Landgrave se plaignoit aussi amérement de son gendre que de Charles même. Les Princes de Hesse pressoient vivement Maurice de remplir les engagements qu'il avoit pris avec leur pere, lequel n'avoit perdu sa liberté que par une suite de sa con-

fiance en lui. Toute l'Allemagne, d'un
1550. autre côté, l'accusoit d'avoir trahi un ami qu'il devoit protéger, & de l'avoir livré à un ennemi implacable. Excité par ces sollicitations, par ces reproches, par le sentiment de ce qu'il dévoit à son beau-pere, Maurice avoit employé non-seulement les prieres, mais encore les remontrances pour obtenir la liberté du Landgrave; & tous ses efforts avoient été inutiles. La honte d'avoir été trompé & de se voir dédaigné par un Prince, qu'il avoit servi avec tant de zele & de succès, avoit fait une impression profonde sur l'ame de l'Electeur, qui dès-lors, attendoit avec impatience l'occasion de se venger.

Maurice ne pouvoit mettre trop d'adresse & de précaution dans les démarches qui tendoient à ce but; il avoit, d'un côté, à craindre de donner des allarmes prématurées à l'Empereur; d'un autre côté, il étoit obligé de faire quelqu'action d'éclat pour regagner la confiance du parti Protestant. Il employa tout ce qu'il avoit de finesse & de dissimulation

pour concilier ces deux intérêts. Comme il savoit que Charles étoit inflexible sur la soumission qu'il exigeoit à l'*Interim*, Maurice n'hésita pas un seul moment à établir dans ses Etats cette forme de doctrine & de culte ; mais comme il sentoit en même-temps combien cette nouveauté étoit odieuse à ses sujets, au-lieu de les forcer à la recevoir par la violence de l'autorité, ainsi qu'on l'avoit fait en d'autres parties de l'Allemagne, il tâcha de transformer leur obéissance en un acte volontaire de leur part. Pour cet effet, il avoit assemblé à Leipsick le clergé de ses Etats, & lui avoit remis une copie de l'*Interim* avec les raisons qui prouvoient la nécessité de s'y conformer. Il avoit séduit les uns par des promesses, il en avoit imposé à d'autres par des menaces, & tous avoient été effrayés de la rigueur avec laquelle on exigeoit dans les Provinces voisines la soumission à cette nouvelle loi. Melancthon, qui, par ses vertus & ses lumieres, méritoit d'avoir le premier rang parmi les théologiens Protestants, se trouvoit

1550.

Maurice établit l'*Interim* dans la Saxe.

1550. alors privé des conseils mâles & vigoureux de Luther, qui élevoient ordinairement son courage, & le soutenoient au milieu des dangers & des tempêtes qui menaçoient l'Eglise; la timidité naturelle de son caractere, son amour pour la paix & son excessive complaisance pour des personnes de haut rang, lui arracherent des concessions qu'on ne peut pas justifier. Entraînée par ses raisons & son autorité, & séduite par les artifices de Maurice, l'assemblée declara que dans les articles purement indifférents, on devoit obeir aux ordres d'un supérieur légitime. En partant de ce principe, aussi incontestable dans la théorie qu'il est dangereux dans la pratique, sur-tout en matiere de religion, l'assemblée mit ensuite au nombre des choses indifférentes, plusieurs maximes, que Luther avoit attaquées comme des erreurs grossieres & pernicieuses de la doctrine Romaine, ainsi que la plupart des cérémonies qui distinguoient le culte Romain de celui des Réformés: en conséquence, le clergé exhorta le peuple à se soumettre, sur ces différents points,

aux injonctions de l'Empereur (*a*).

Cette conduite adroite de Maurice réussit à établir l'*Interim* dans la Saxe, sans y exciter aucune des secousses violentes que cette nouveauté avoit occasionnées en d'autres Provinces; mais quoique les Saxons se fussent soumis, les Luthériens les plus zélés se récrierent contre Mélancthon & ses associés, & les regarderent comme des faux freres, qui étoient ou assez corrompus pour renoncer entiérement à la vérité, ou assez artificieux pour la trahir par des subtiles distinctions, ou assez lâches pour la sacrifier, par une complaisance criminelle, à un Prince, capable lui-même d'immoler à son intérêt politique ce qu'il y avoit de plus sacré. Maurice qui sentoit combien sa conduite passée donnoit de probabilité à ces accusations, & qui craignoit de perdre sans retour la confiance des Protestants, publia une déclaration pleine de protestations de zele &

1550. Il fait des protestations de son zele pour la religion Protestante.

(*a*) Sleid. 481, 485. Jo. Laur. Mosheim, *institut. hist. eccles. l.* 4.

1550. d'attachement pour la religion réformée, & dans laquelle il promettoit de la défendre contre toutes les erreurs & toutes les usurpations de la Cour de Rome (a).

Il fait en même-temps sa cour à l'Empereur.

Après avoir réussi à calmer les craintes & la jalousie des Protestants, il sentit la nécessité d'effacer les impressions que cette déclaration avoit pu faire sur l'Empereur. Pour cet effet, non-seulement il lui renouvella les assurances d'un attachement inviolable à l'alliance qui les unissoit; mais comme la ville de Magdebourg persistoit encore à rejetter l'*Interim*, Maurice entreprit de la forcer à l'obéissance, & fit sur le champ lever des troupes qu'il destina à cette expédition. Ce parti extraordinaire déconcerta toutes les espérances que la derniere déclaration de Maurice avoit fait concevoir aux Protestants, & ils furent plus embarrassés que jamais à démêler quelles pouvoient être ses véritables intentions. La défiance & les soupçons que sa conduite passée

(a) Sleid. 485.

leur avoit inspirés, se réveillerent avec plus de force; & les théologiens de Magdebourg inonderent toutes l'Allemagne d'écrits, dans lesquels ils le représenterent comme le plus redoutable ennemi de la religion Protestante, & comme un traître qui ne prenoit une apparence de zele pour ses intérêts, qu'afin d'exécuter plus sûrement le projet qu'il avoit formé de le détruire.

1550.

Il proteste contre la forme de procéder dans le concile.

Cette accusation, appuyée sur des faits récents & publics & sur la conduite équivoque que tenoit Maurice, fut si généralement adoptée, qu'il se vit obligé de prendre pour se justifier une résolution vigoureuse. Lorsqu'on proposa à la diete de rassembler le concile à Trente, ses Ambassadeurs protesterent que leur maître ne reconnoîtroit l'autorité de ce concile qu'aux conditions suivantes: 1°. Que tous les points de controverse qui avoient déjà été décidés, seroient soumis à un nouvel examen, & que la premiere décision seroit regardée comme nulle; 2°. que les théologiens Protestants auroient dans le concile pleine liberté de parler & voix

décisive; 3°. que le Pape renonce-
1550. roit à la prétention de présider au concile, s'engageroit à se soumettre aux décrets de l'assemblée, & releveroit les Evêques du serment d'obéissance, afin qu'ils pussent exposer leurs sentiments avec plus de liberté. Ces demandes hardies, que les réformateurs n'auroient pas osé faire dans le temps même où le zele de leur parti étoit le plus ardent, & où leurs affaires étoient dans la situation la plus favorable, contrebalancerent, en partie, l'effet des préparatifs de Maurice contre Magdebourg, & jetterent les Protestants dans une nouvelle incertitude sur le but de sa conduite. Il eut en même-temps l'adresse de faire envisager cette démarche à l'Empereur sous un point de vue si favorable, que celui-ci n'en parut point offensé, & que l'union intime qui subsistoit entr'eux n'en fut point troublée. Les historiens contemporains ne nous ont laissé aucunes lumieres sur les prétextes dont Maurice put se servir pour donner une apparence innocente à une déclaration aussi hardie que celle qu'il ve-

noit de faire; mais il est certain que ses raisons en imposerent à Charles; 1550.
car ce Monarque continua de suivre avec la même ardeur son plan, tant pour l'établissement de l'*Interim*, que pour la convocation du concile, & de montrer la même confiance en Maurice pour ce qui regardoit l'exécution de ces deux points.

Comme la résolution du Pape sur le concile, n'étoit pas encore connue à Ausbourg, le principal objet de la diete fut de maintenir l'observation de l'*Interim*. Le Sénat de Magdebourg, malgré tous les efforts qu'on avoit faits pour l'intimider ou pour le séduire, non-seulement s'obstinoit à rejetter l'*Interim*, mais il commençoit même à augmenter les fortifications de la ville & à lever des troupes pour la défendre. Charles requit la diete de l'aider à réprimer cette audacieuse rébellion contre un décret de l'Empire. Si les membres de la diete avoient eu la liberté de suivre les mouvements de leur inclination particuliere, ils auroient sans hésiter rejetté cette demande. Tous ceux des Allemands qui favorisoient plus ou

La diete prend la résolution de faire la guerre à la ville de Magdebourg.

moins les nouvelles opinions, & plu-
1550. ſieurs autres qui ne pouvoient s'em-
pêcher d'être jaloux de l'accroiſſe-
ment du pouvoir de l'Empereur, re-
gardoient la réſiſtance des citoyens
de Magdebourg comme un effort gé-
néreux en faveur de la liberté de leur
patrie; ceux mêmes qui n'avoient pas
eu aſſez de courage pour montrer la
même vigueur, admiroient l'audace
de l'entrepriſe, & en deſiroient le ſuc-
cès; mais la préſence des troupes Eſ-
pagnoles & la crainte d'offenſer l'Em-
pereur en impoſerent tellement à tous
ceux qui aſſiſtoient à la diete, que,
ſans oſer mettre au jour leurs opi-
nions, ils ratifierent par leurs ſuffra-
ges tout ce qu'il plut à l'Empereur
de preſcrire. Les décrets rigoureux
que Charles avoit rendus, de ſa pro-
pre autorité, contre les habitants de
Magdebourg, furent confirmés; on
arrêta de lever des troupes pour faire
en regle le ſiege de la place, & l'on
nomma des commiſſaires pour fixer
le contingent d'hommes & d'argent
qui ſeroit fourni par chaque Etat. La
diete demanda en même-temps que
Maurice fût chargé du commande-

ment de cette armée; Charles y donna son consentement avec beaucoup de satisfaction, & en louant hautement la sagesse d'un tel choix (*a*). Comme Maurice se conduisoit dans toutes ses démarches avec un secret impénétrable, il y a lieu de croire qu'il n'avoit pris ouvertement aucune mesure pour obtenir la distinction qu'on venoit de lui déférer. Le choix de ses compatriotes fut donc ou le pur effet du hasard, ou le fruit de l'opinion générale qu'on avoit de ses grands talents. Les conséquences qui résulterent de cette nomination, ne pouvoient ni être prévues par la diete, ni inspirer de la crainte à l'Empereur. Maurice accepta, sans hésiter, l'honneur qu'on lui faisoit, & il vit d'un coup d'œil tous les avantages qu'il pourroit en retirer.

1550.

Le concile est convoqué de nouveau à Trente.

Dans ces entrefaites, Jules, en préparant sa bulle pour la convocation du concile, n'oublioit aucune des minucieuses formalités que la Cour de Rome fait employer avec tant d'a-

(*a*) Sleid. 503, 512.

dresse pour retarder les opérations
1550. qui ne sont pas conformes à ses vues.
Décembre. Enfin, celle bulle fut publiée, & le concile invité de s'assembler à Trente, le premier Mai de l'année suivante. Comme le Pape savoit qu'une partie des Allemands rejettoit ou contestoit l'autorité & la jurisdiction que le saint Siege prétend avoir sur les conciles généraux, il eut soin d'établir en termes très-énergiques, dans le préambule de l'acte, le droit qu'il avoit non-seulement de convoquer cette assemblée & d'y présider, mais encore d'en diriger les opérations; & jamais il ne voulut consentir à changer ni même à adoucir ses expressions, malgré les sollicitations réitérées de l'Empereur, qui prévoyoit combien on en seroit blessé, & comment on les interpréteroit.
1551. Cet article de la bulle fut en effet relevé avec beaucoup d'amertume par plusieurs membres de la diete; mais malgré le mécontentement & les soupçons que cet objet fit naître, l'Empereur s'étoit rendu tellement maître des délibérations de la diete, qu'il fit faire
13 Février. un recès par lequel l'autorité du con-

cile fut reconnue & déclarée le seul remede propre à guérir les maux qui affligeoient l'Eglise. Tous les Princes & Etats de l'Empire, tant ceux qui avoient fait quelques innovations dans la religion, que ceux qui restoient fideles au systême de leurs ancêtres, furent requis d'envoyer leurs représentants au concile; l'Empereur promit d'accorder un sauf-conduit à ceux qui le demanderoient, & de leur assurer la liberté de parler & de discuter leurs avis dans cette assemblée; il s'engagea à fixer sa résidence dans quelque ville de l'Empire, voisine de Trente, afin d'être à portée de protéger, par sa présence, les membres du concile, & de veiller à ce que les délibérations fussent toujours dirigées conformément à l'écriture & à la doctrine des Peres, & pussent avoir le succès qu'on en attendoit. Dans ce recès, l'observation de l'*Interim* étoit plus rigoureusement ordonnée que jamais, & l'Empereur menaçoit tous ceux qui avoient jusques-là refusé ou négligé de s'y soumettre, de faire tomber sur eux les plus terribles effets de son ressenti-

1551.

1551. ment, s'ils persistoient dans leur désobéissance (a).

Nouvelle tentative inutile pour procurer la liberté au Landgrave.

Pendant la tenue de cette diete, on fit une nouvelle tentative pour procurer la liberté au Landgrave. Le temps, loin de calmer l'esprit de ce Prince sur sa situation, n'avoit fait qu'augmenter son impatience. Maurice & l'Electeur de Brandebourg ne laissoient échapper aucune occasion de solliciter l'Empereur en sa faveur; mais le Landgrave voyant que leurs instances ne produisoient aucun effet, donna ordre à ses fils de sommer ces deux Princes, avec toutes les formalités légales, de remplir l'engagement qu'ils avoient pris, par un acte authentique, de se remettre entre leurs mains pour être traités avec la même rigueur dont l'Empereur en useroit avec le Landgrave. Cette sommation leur fournit un nouveau prétexte pour renouveller leurs instances auprès de l'Empereur, & une nouvelle raison pour y insister plus for-

(a) Sleid. 512. Thuan. *l.* 6, *p.* 233. Goldast. *constit. imper. vol.* 2, *p.* 340.

tement. Charles avoit pris la ferme résolution de ne point se prêter à leurs demandes ; cependant, comme il desiroit vivement de se débarrasser de leurs importunités, il tâcha d'engager le Landgrave à se désister de la promesse que lui avoient faite les deux Electeurs. Mais ce Prince ayant refusé de renoncer à une garantie qu'il regardoit comme essentielle à sa sûreté, l'Empereur coupa le nœud qu'il ne pouvoit pas délier; & par un acte public, il annulla celui que Maurice & l'Electeur de Brandebourg avoient signé, & les dispensa de tous les engagements qu'ils avoient pris avec le Landgrave. Un pouvoir aussi pernicieux à la société que celui d'abroger à son gré les loix les plus sacrées de l'honneur & les obligations les plus positives de la foi publique, n'avoit encore été réclamé & exercé que par les Pontifes de Rome, lesquels, en vertu de leur prétention à l'infaillibilité, s'arrogeoient le privilege de dispenser de toute espece de devoirs & de préceptes. Toute l'Allemagne ne put voir, sans le plus grand étonnement, que Charles s'at-

1551.

1551. tribuât la même prérogative. On regarda l'état d'asservissement auquel l'Empire alloit être réduit, comme plus rigoureux & plus intolérable que celui des nations les plus esclaves, si l'Empereur, par un décret arbitraire, pouvoit dissoudre ces contrats solemnels sur lesquels est fondée la confiance mutuelle qui entretient l'union sociale parmi les hommes.

Le Landgrave, ayant perdu à la fin toute espérance de recouvrer la liberté par le consentement de l'Empereur, tâcha de se la procurer par son adresse; mais le plan qu'il avoit formé pour tromper ses gardes, fut découvert; on mit à mort tous ceux qui furent convaincus d'avoir voulu favoriser son évasion; & il fut lui-même transféré dans la citadelle de Malines, où il fut renfermé plus étroitement qu'auparavant (*a*).

Projet de Charles pour — La même diete fut occupée d'une affaire qui intéressoit encore de plus près l'Empereur, & qui excita éga-

(*a*) Sleid. 540. Thuan. *lib.* 6, *p.* 234, 235.

lement une allarme univerſelle parmi les Princes de l'Empire. Charles, quoique doué de talents qui le rendoient propre à concevoir & à exécuter de grands projets, n'étoit pas en état, comme on l'a déjà obſervé, de ſoutenir des ſuccès extraordinaires; il s'en laiſſoit tellement enivrer, qu'il paſſoit alors toutes les bornes de la modération, & qu'il tournoit toute l'activité de ſon eſpoir vers des objets vaſtes, mais chimériques. Tel avoit été l'effet de ſa victoire ſur les confédérés de Smalkalde; il ne put pas long-temps ſe contenter des grands & ſolides avantages qu'il recueillit de cet événement; & les regardant comme des fruits trop peu conſidérables d'un ſi grand ſuccès, il ne s'étoit propoſé rien moins que d'établir, dans toute l'Allemagne, l'uniformité de religion, & de rendre deſpotique l'autorité impériale. Ce projet étoit brillant ſans doute, & bien propre à ſéduire une ame ambitieuſe; mais l'exécution étoit accompagnée de dangers frappants, & le ſuccès ne pouvoit qu'être incertain & précaire : cependant, comme les dé-

1551.

faire paſſer la Couronne Impériale ſur la tête de ſon fils Philippe.

1551. marches qu'il avoit déjà faites pour arriver à ce but avoient toutes été heureuses, son imagination échauffée par la grandeur de l'entreprise, n'y voyoit plus de difficultés, ou les méprisoit. Ce n'étoit pas assez que de regarder comme infaillible le succès de son plan; il étoit déjà inquiet des moyens de perpétuer dans sa famille les acquisitions importantes qu'il alloit faire, en transmettant à la fois à son fils l'Empire d'Allemagne, les Royaumes d'Espagne, & ses États d'Italie & des Pays-Bas. Après avoir long-temps roulé dans son esprit cette idée séduisante, sans la communiquer même aux Ministres en qui il avoit le plus de confiance, il avoit fait venir d'Espagne Philippe, espérant que la présence de son fils lui susciteroit les moyens de mettre son projet en exécution.

Obstacles qu'il rencontre.

Il devoit cependant rencontrer de grands obstacles, & tels qu'ils eussent pu arrêter une ambition moins accoutumée que la sienne à vaincre les difficultés. Il avoit eu l'imprudence, en 1530, de travailler lui-même à procurer à son frere Ferdinand, la

dignité de Roi des Romains; il n'y avoit pas d'apparence que ce Prince, qui étoit encore dans la vigueur de l'âge, & qui avoit un fils adolescent, renonceroit, en faveur d'un neveu, à l'espérance d'occuper un jour le trône Impérial; événement que les infirmités toujours croissantes de Charles pouvoient rendre très-prochain. L'Empereur ne craignit cependant pas d'en faire la proposition; Ferdinand, malgré son profond respect pour son frere, & la soumission à ses volontés dans toute autre circonstance, l'ayant rejettée d'un ton très-absolu, Charles ne se laissa point décourager par ce refus. Il le fit solliciter par sa sœur, Marie, Reine de Hongrie, à qui Ferdinand devoit les Couronnes de Hongrie & de Bohême, & qui, par ses grands talents, joints à un caractere insinuant & aimable, avoit pris le plus grand ascendant sur ses deux freres. Elle adopta avec chaleur un projet qui tendoit si visiblement à agrandir la Maison d'Autriche; & se flattant que la possession actuelle d'un nouvel établissement pourroit engager Ferdinand à se désister de sa succes-

1551.

1551. sion au trône Impérial, elle lui assura que, pour le dédommager du sacrifice qu'on lui demandoit, l'Empereur étoit prêt à lui accorder des Etats considérables, & en particulier, ceux du Duc de Wirtemberg, qui pouvoient-être confisqués sur différents prétextes. Mais Ferdinand étoit trop ambitieux pour se laisser séduire par l'adresse & les prieres de Marie, jusqu'à approuver un plan, qui, du premier rang entre les Monarques de l'Europe, l'auroit abaissé à celui d'un Prince subordonné & dépendant. Il étoit d'ailleurs trop attaché à ses enfants, pour les frustrer, par une imprudente concession, des espérances brillantes que leur naissance & leur éducation leur faisoient concevoir.

Ses efforts pour surmonter ces obstacles.

Malgré la fermeté inébranlable que montra Ferdinand, l'Empereur ne put se résoudre à abandonner son projet; il espéroit qu'on pourroit réussir par un autre moyen, & qu'il ne seroit pas impossible d'engager les Electeurs à révoquer le premier choix qu'ils avoient fait de Ferdinand, ou du

moins à élire Philippe second Roi des Romains, & à le désigner pour succéder immédiatement à son oncle. Ce fut dans cette vue qu'il se fit accompagner par Philippe à la diete : il vouloit donner aux Allemands une occasion de connoître le Prince en faveur duquel il se proposoit de solliciter leurs suffrages, & il employa toutes les ressources d'adresse & d'insinuation dont il étoit capable, pour gagner les Electeurs, & pour les préparer à recevoir favorablement la proposition qu'il avoit à leur faire. Mais lorsqu'il prit enfin le parti de leur en faire l'ouverture, ils prévirent tous en frémissant les troubles qui en seroient la suite. Depuis long-temps ils avoient reconnu l'inconvénient de placer à la tête de l'Empire un Prince si puissant & possesseur de si grands Etats ; ils prévoyoient qu'en répétant la faute qu'ils avoient faite, & en conservant la Couronne Impériale, comme une dignité héréditaire, dans la même famille, ils donneroient au fils les moyens de continuer le systême d'oppression que le

1551.

pere avoit commencé, & de détruire ce qui restoit encore de sain dans l'antique & respectable édifice de la constitution Germanique.

1551.

Le caractere de Philippe déplait aux Allemands.

Le caractere du Prince en faveur de qui l'on faisoit cette proposition extraordinaire, la rendoit encore moins agréable aux Allemands. Philippe, quoique dévoré d'un desir insatiable de puissance, étoit dépourvu de tout ce qui peut se concilier la bienveillance des hommes. Hautain & sévere, au-lieu de se faire de nouveaux amis, il éloignoit de lui les partisans les plus anciens & les plus dévoués de la Maison d'Autriche; il dédaignoit de se donner la peine d'apprendre la langue d'un peuple sur lequel il aspiroit de régner; & pendant tout le temps qu'il résida en Allemagne, il n'eut pas même la complaisance de se plier aux mœurs & aux usages du pays. Il souffroit que les Electeurs & les Princes les plus considérables restassent devant lui la tête découverte, affectant toujours une contenance fiere & réservée que les plus grands Empereurs, & Charles lui-même dans sa puissance &

dans sa gloire, n'avoient jamais osé prendre (a). 1551.

Ferdinand, au contraire, avoit cherché, depuis qu'il étoit en Allemagne, à se rendre agréable au peuple, en se conformant à ses mœurs, sans effort & sans affectation; Maximilien son fils, qui étoit né en Allemagne, étoit doué des qualités les plus aimables, qui le rendoient l'idole de ses compatriotes & leur faisoient regarder son élection à l'Empire comme l'événement le plus désirable pour eux. L'estime & l'affection des Allemands pour ce Prince fortifioient la résolution que leur suggéroit la saine politique, & les déterminerent à préférer les vertus populaires de Ferdinand & de son fils à la farouche austérité de Philippe, que l'intérêt ne pouvoit adoucir, & que l'ambition même n'avoit pu lui faire dissimuler. Tous les Electeurs tant ecclésiastiques que sécu-

Charles est obligé de renoncer à son projet.

(a) Frediman Andreæ Zulich *dissertatio politico-historica de nævis politicis Caroli V. Lips.* 1706; *t.* 4, *p.* 21.

1551. liers montrerent une opposition si forte & si unanime au projet de l'Empereur, que ce Prince, malgré la répugnance qu'il avoit à se désister de ce qu'il avoit une fois entrepris, fut obligé de regarder son plan comme impraticable. L'obstination déplacée qu'il avoit mise à en poursuivre l'exécution, non-seulement réveilla la jalousie des Allemands sur ses vues ambitieuses, mais ouvrit encore une source de rivalité & de discorde dans sa propre famille; Ferdinand, son frere, fut obligé, pour le soin de sa propre défense, de chercher à se concilier les Electeurs, particuliérement Maurice de Saxe, & de former avec eux des liaisons capables d'ôter à Charles toute espérance de reprendre un jour son projet avec plus de succès. L'Empereur en même-temps renvoya Philippe en Espagne, pour l'en rappeller lorsqu'un nouveau plan d'ambition rendroit sa présence nécessaire (*a*).

Charles

(*a*) Sleid. 505. Thuan. 180, 238. *Mém. de Ribier*, *t.* 2, *p.* 219, 281, 314. Adriani *Istor. lib.* 8, *p.* 507, 520.

Charles se voyant déchu des espérances qu'il avoit formées pour l'agrandissement de sa famille, & qui avoient si long-temps occupé son esprit, crut qu'il étoit temps de tourner toute son attention à l'exécution d'un autre projet qui l'intéressoit aussi beaucoup; c'étoit d'établir l'uniformité de religion dans l'Empire, en forçant les différents partis d'acquiescer aux décisions du concile de Trente. Mais ses domaines étoient si étendus, & cette circonstance l'engageoit dans des liaisons si multipliées, & donnoit lieu à tant d'événements divers, qu'il ne lui étoit guere possible d'appliquer toute sa force à un seul objet. La machine qu'il avoit à conduire étoit si vaste & si compliquée, qu'un embarras ou une irrégularité imprévue dans quelque roue subordonnée dérangeoit souvent le mouvement général, & déconcertoit les résultats les plus importants auxquels il s'étoit attendu. Il survint en effet des circonstances qui firent naître de nouveaux obstacles à l'exécution de son plan sur la religion. Jules III, dans les premiers épanche-

1551. Le Pape & l'Empereur forment le projet de recouvrer Parme & Plaisance.

ments de sa joie & de sa reconnois-
1551. sance, lors de son élévation au trône Pontifical, avoit confirmé Octave Farnese dans la possession du Duché de Parme; mais il ne tarda pas à se repentir de sa générosité, & à en appercevoir des conséquences qu'il n'avoit pas prévues, ou dont il n'avoit pas été touché lorsque le sentiment de ses obligations envers la famille de Farnese étoit encore récent. L'Empereur avoit toujours conservé Plaisance, & n'avoit pas renoncé à ses prétentions sur Parme qu'il regardoit comme un fief de l'Empire. Gonzague, Gouverneur de Milan, qui avoit été l'un des principaux auteurs du meurtre de Pierre-Louis Farnese, dernier Duc de Plaisance, sentant bien qu'un tel outrage ne se pardonneroit jamais, avoit juré la ruine d'une maison qui devoit le détester; il employa tout le crédit que ses grands talents & ses longs services lui donnoient sur l'esprit de l'Empereur, à lui persuader de s'emparer de Parme par la force des armes. Charles, entraîné par ses sollicitations & par le desir qu'il avoit lui-même de réunir

Parme au Milanès, goûta cette proposition; & Gonzague, que la plus légere apparence d'approbation encourageoit, commença à rassembler des troupes, & à faire d'autres préparatifs pour l'exécution de son projet. 1551.

Octave Farnese sollicite le secours de la France.

Octave, averti du danger qui le menaçoit, vit la nécessité de veiller à sa propre sûreté, en augmentant la garnison de sa capitale, & en levant des soldats pour défendre le reste du pays. Mais comme la modicité de ses revenus ne lui permettoit pas de faire des efforts si dispendieux, il exposa sa situation au Pape, & implora la protection & l'assistance qu'il avoit droit d'attendre en qualité de vassal de l'Eglise. Cependant le ministre Impérial avoit déja prévenu le Pape; & en lui exagérant sans cesse le danger d'offenser l'Empereur, & l'imprudence de soutenir Octave dans une usurpation si nuisible au saint Siege, il étoit venu à bout de détacher entiérement Jules de la famille des Farnese. La requête d'Octave fut en conséquence reçue très-froidement, & ce Prince ayant perdu l'espérance d'obtenir aucun secours du Pape, fut obligé de

chercher ailleurs la protection dont
1551. il avoit besoin. Henri II étoit le seul Prince qui fût assez puissant pour la lui donner, & il se trouvoit heureusement dans des circonstances qui lui permettoient de goûter une pareille proposition. Il venoit de terminer, de la maniere qu'il le desiroit, les affaires qu'il négocioit depuis quelque temps avec les deux Royaumes de la Grande-Bretagne, affaires qui avoient jusqu'alors détourné son attention de celles du continent; il devoit ce succès en partie à la vigueur de ses armes, en partie à son adresse à tirer avantage des factions politiques qui déchiroient les deux Royaumes, & qui mettoient autant de violence & de précipitation dans les démarches des Ecossois, que de foiblesse & d'incertitude dans celles des Anglois. Il avoit obtenu des Anglois des conditions de paix favorables aux Ecossois, ses alliés; il avoit déterminé les Nobles d'Ecosse non-seulement à fiancer leur jeune Reine au Dauphin, mais encore à la faire passer en France pour y être élevée sous ses yeux; il avoit enfin recouvré Bou-

logne & son territoire, qui avoient été conquis par Henri VIII. 1551.

Sa ligue avec Henri II.

Après avoir fait ces arrangements si avantageux à sa Couronne, & s'être délivré avec honneur du fardeau de la guerre qu'il faisoit à l'Angleterre, & des secours qu'il fournissoit aux Ecossois, Henri se trouvoit enfin en pleine liberté de poursuivre les mesures que lui suggéroit naturellement sa jalousie héréditaire contre la puissance de l'Empereur. Il reçut donc avec plaisir les premieres ouvertures que lui fit Octave Farnese; & saisissant avec avidité l'occasion qu'on lui présentoit de rentrer en Italie, il conclut sur le champ un traité dans lequel il promit de soutenir la cause d'Octave, & de lui fournir tous les secours dont il auroit besoin. Cette négòciation ne put pas être longtemps ignorée du Pape, qui prévoyant les calamités que produiroit la guerre si elle se rallumoit si près de l'Etat ecclésiastique, expédia aussitôt des lettres monitoriales par lesquelles il requéroit Octave de renoncer à sa nouvelle alliance. Octave ayant refusé de se conformer à

1551. cette réquisition, Jules prononça, peu de temps après, qu'il avoit perdu tout droit à son fief, & lui déclara la guerre comme à un vassal désobéissant & rebelle. Mais comme il ne pouvoit pas espérer de triompher, avec ses forces seules, d'un Prince soutenu par un allié aussi puissant que le Roi de France, il eut recours à l'Empereur, qui, de son côté, redoutant l'établissement des François dans Parme, donna ordre à Gonzague de faire marcher toutes ses troupes pour seconder le Pape. Ainsi les François prirent les armes comme alliés d'Octave, & les Impériaux comme protecteurs du saint Siege; & tandis que les hostilités commençoient entr'eux, Charles & Henri affectoient de publier qu'ils resteroient inviolablement attachés à la paix de Crépy. La guerre de Parme ne fut distinguée par aucun événement mémorable. Il se donna plusieurs petits combats avec des succès divers; les François ravagerent une partie du territoire Ecclésiastique; les Impériaux dévasterent le Parmesan; & après avoir commencé de faire en regle le siege de Parme, ils

Les hostilités se renouvellent entre Charles & Henri.

furent obligés d'abandonner honteusement cette entreprise (*a*). 1551.

Les mouvements & les allarmes, que les préparatifs & les opérations de cette guerre occasionnoient en Italie, empêcherent la plupart des Prélats Italiens de se rendre à Trente au premier de Mai, jour fixé pour l'assemblée du concile; quoique le Légat & les Nonces du Pape y fussent arrivés, ils furent obligés de s'ajourner au premier de Septembre, dans l'espérance qu'il s'y trouveroit alors un nombre suffisant de Prélats & de Docteurs pour commencer avec décence les délibérations. Il s'y rendit à cette époque environ soixante Prélats, pour la plupart de l'Etat ecclésiastique ou d'Espagne, & un petit nombre d'Allemands (*b*). La session s'ouvrit avec les formalités accoutumées, & les Peres du concile étoient près d'entamer les affaires, lorsque

L'assemblée du concile est retardée.

(*a*) Adriani, *Istor. lib.* 8, *p.* 505, 514, 524. Sleid. 513. Paruta, *p.* 220. *Lettere del Caro, scritte al nome del Card. Farnese, t.* 2, *p.* 11, *&c.*

(*b*) Fra-Paolo, 268.

l'Abbé de Bellosane parut, & présentant des lettres de créance, en qualité d'Ambassadeur de Henri, demanda audience. L'ayant obtenue, il protesta, au nom du Roi son maître, contre une assemblée convoquée dans des circonstances si peu convenables, & lorsqu'une guerre allumée sans motifs, par le Pape, mettoit les députés de l'Eglise Gallicane dans l'impossibilité de se rendre à Trente en sûreté, ou d'y délibérer avec la tranquillité nécessaire sur les articles de foi & de discipline; il déclara que son maître ne regarderoit pas cette assemblée comme un concile général & écuménique; mais seulement comme un conventicule particulier & partial (a). Le Légat affecta de mépriser cette protestation, & les Prélats procéderent, malgré cet incident, à l'examen & à la décision des grands points qui étoient en controverse, sur l'Eucharistie, la Pénitence & l'Extrême-Onction. Cepen-

1551.
Henri proteste contre le concile.

(a) Sleid. 518. Thuan. 262. Fra-Paolo 301.

dant la démarche du Roi de France devoit ébranler nécessairement l'autorité du concile; les Allemands ne pouvoient avoir beaucoup d'égards pour une assemblée dont la légitimité étoit attaquée, à l'ouverture même de ses séances, par le second Monarque de la Chrétienté, & ils n'étoient pas disposés à respecter les décisions d'un petit nombre d'hommes qui s'arrogeoient, sans y être autorisés, tous les droits appartenants aux représentants de l'Eglise universelle.

1551.

L'Empereur, cependant, s'occupa à mettre en œuvre toutes les ressources de son autorité, pour établir la réputation & la jurisdiction du concile. Il avoit eu assez de crédit sur les trois Electeurs Ecclésiastiques, qui étoient, après le Pape, les Princes de l'Eglise les plus éminents en puissance & en dignité, pour les déterminer à assister en personne au concile; & il avoit obligé plusieurs Evêques Allemands, d'un rang inférieur, à se rendre eux-mêmes à Trente, ou à y envoyer leurs représentants. Il accorda un sauf-con-

Procédé violent de l'Empereur contre les Protestants.

duit Impérial aux Ambassadeurs nommés par l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Wittemberg & d'autres Princes Protestants pour assister au concile; & il exhorta ces Princes à y envoyer aussi leurs théologiens, pour proposer, expliquer & défendre leur doctrine. Son zele, en même-temps, anticipa les décrets du concile; & comme si les opinions des Protestants avoient déjà été condamnées, il prit ouvertement des mesures pour achever de les anéantir. Dans cette vue, il fit assembler les Ministres d'Ausbourg; & après les avoir interrogés sur différents points de controverse, il leur enjoignit de ne rien enseigner sur ces articles, de contraire aux dogmes de l'Eglise Romaine. Ces Ministres ayant refusé de se conformer à une réquisition si contraire aux mouvements de leur conscience, Charles leur ordonna de sortir de la ville en trois jours, sans révéler à personne la cause de leur bannissement; il leur défendit de prêcher à l'avenir dans aucun pays soumis à la jurisdiction Impériale, & leur fit prêter serment d'obéir scrupuleuse-

1551.

ment à ces ordres. Ils ne furent pas les seules victimes de son zele : le clergé Protestant, dans la plupart des villes du cercle de la Souabe, fut traité avec la même violence ; en plusieurs endroits, les Magistrats qui s'étoient distingués par leur attachement aux nouvelles opinions, furent destitués brusquement & sans forme judiciaire ; & l'Empereur disposa arbitrairement de leurs places en faveur des plus fanatiques de leurs adversaires. Le culte réformé fut presqu'entiérement aboli dans toute l'étendue de cette vaste Province. Les privileges anciens des villes libres furent violés. Le peuple fut forcé d'assister au ministere de Prêtres, qu'il regardoit avec horreur comme des idolâtres, & à se soumettre à la jurisdiction des Magistrats qu'il détestoit comme des usurpateurs (a). 1551.

Ses efforts pour soutenir le concile.

L'Empereur ayant, par ces violences, manifesté d'une maniere plus claire qu'il ne l'avoit encore fait, l'intention où il étoit de renverser

(a) Sleid. 516, 528. Thuan. 276.

1551. la constitution Germanique, & d'extirper la Religion Protestante, partit pour Inspruck, dans le Tirol; il fixa sa résidence dans cette ville, qui, par sa situation dans le voisinage de Trente, & sur les confins de l'Italie, paroissoit une place commode, d'où il seroit à portée d'observer à la fois les opérations du concile & les progrès de la guerre de Parme, sans perdre de vue ce qui pouvoit se passer en Allemagne (a).

Siége de Magdebourg.

Cependant le siege de Magdebourg se continuoit avec des succès alternatifs. Lorsque Charles avoit proscrit les bourgeois de cette ville, & les avoit mis au banc de l'Empire, il avoit employé en même-temps auprès des Etats voisins les exhortations & l'autorité pour leur faire prendre les armes contre ces mêmes bourgeois, qu'il traitoit de rebelles & d'ennemis communs de l'Empire. Séduit par ses exhortations & ses promesses, Georges de Mecklembourg, frere cadet du Duc régnant, Prince

(a) Sleid. 329.

actif & ambitieux, rassembla un nombre considérable des soldats de fortune qui avoient accompagné Henri de Brunswick dans ses bisarres expéditions; & quoiqu'il fût lui-même un zélé Luthérien, il envahit les territoires de Magdebourg, espérant mériter par ses services, que l'Empereur lui accordât la propriété d'une partie de ces domaines. Les bourgeois, qui n'étoient pas encore accoutumés à supporter patiemment les calamités de la guerre, firent une sortie pour sauver leurs terres du pillage; ils attaquerent le Duc de Mecklembourg avec plus de valeur que de prudence, & furent repoussés après avoir perdu beaucoup de monde. Mais comme ils étoient animés de cet esprit indomptable que donne le zele de la Religion joint à l'amour de la liberté, loin de se laisser décourager par ce premier revers, ils se préparerent à la plus vigoureuse défense. Un grand nombre de soldats vétérans, qui avoient servi dans les longues guerres de l'Empereur & du Roi de France, ayant offert leurs services aux assiégés, sous la conduite

1551.

1551.

d'officiers braves & expérimentés, les habitants acquirent par degrés les connoissances militaires, & joignirent les avantages de la discipline à l'activité du courage. Le Duc de Mecklembourg, malgré le premier succès qu'il avoit eu sur les habitants, n'osa pas investir une ville très-bien fortifiée & défendue par une si bonne garnison; il continua de ravager le plat pays.

Maurice prend le commandement de l'armée qui fait le siege.

Comme l'espérance du butin attiroit au camp des assiégeants un grand nombre d'aventuriers, Maurice de Saxe devint jaloux du crédit que pouvoit acquérir un Prince qui avoit à ses ordres un corps de troupes si nombreux; il marcha aussi-tôt vers Magdebourg avec ses propes troupes, & prit le commandement en chef de toute l'armée: c'étoit un honneur auquel son rang & ses talents, ainsi que la nomination de la diete, lui donnoient un droit incontestable. Avec ces deux corps réunis, il investit la ville & commença le siege en regle. Tandis qu'il se faisoit auprès de Charles, un mérite de cette expédition & de son zele à exécuter le décret

Impérial, il s'exposa encore une fois aux censures & aux malédictions du 1551.
parti, dont il partageoit les sentiments sur la religion. Cependant les approches de la place se faisoient lentement; la garnison troubloit les assiégeants par de fréquentes sorties, dans l'une desquelles le Duc de Mecklembourg fut fait prisonnier; elle détruisoit à mesure leurs ouvrages & enlevoit des soldats dans les postes avancés. Les bourgeois de Magdebourg, animés par les discours de leurs pasteurs, & les soldats de la garnison, encouragés par l'exemple de leurs officiers, supportoient sans murmurer toutes les fatigues du siege, & se défendoient toujours avec le même zele qu'ils avoient montré d'abord: d'un autre côté, les soldats des assiégeants se relâchoient au contraire de leur ardeur, & murmuroient de tout ce qu'ils étoient obligés de souffrir dans un service qui leur déplaisoit; ils se souleverent même plusieurs fois en demandant ce qui leur étoit dû de leur solde, qu'on n'avoit pu leur payer depuis quelque temps, parce que les Allemands ne contri-

buoient qu'avec répugnance aux dé-
1551. penses de cette guerre (a). Maurice avoit d'ailleurs des motifs particuliers & qu'il n'osoit pas encore avouer, pour ne pas pousser le siege avec vigueur; il aimoit encore mieux rester à la tête d'une armée, exposé à toutes les imputations auxquelles la lenteur de ses opérations donnoit lieu, que de précipiter une conquête qui, en ajoutant quelque chose à sa gloire, l'auroit mis dans la nécessité de licencier ses troupes.

La ville se rend à Maurice.

Cependant les habitants commençoient à souffrir les horreurs de la disette; Maurice se voyant dans l'impossibilité de prolonger davantage le siege, sans donner à l'Empereur des soupçons qui auroient déconcerté toutes ses mesures, il conclut à la fin un traité de capitulation avec la

3 Novembre.

ville, aux conditions suivantes: Que les habitants imploreroient avec soumission la clémence de l'Empereur; qu'à l'avenir ils ne prendroient point

(a) Thuan. 277. Sleid. 534.

les armes, & n'entreroient dans aucune alliance contre la Maison d'Autriche; qu'ils reconnoîtroient l'autorité de la chambre Impériale; qu'ils se conformeroient aux décrets de la diete d'Ausbourg sur la religion; que les nouvelles fortifications, qui avoient été ajoutées à la place, seroient démolies; qu'ils payeroient une amende de cinquante mille couronnes; qu'ils livreroient à l'Empereur douze pieces d'artillerie; enfin, qu'ils donneroient la liberté sans rançon au Duc de Mecklembourg & à tous les autres prisonniers. Le lendemain la garnison sortit de la ville, & Maurice en prit possession avec toute la pompe militaire. 1551.

Vues de Maurice dans ces circonstances.

Avant que les articles de la capitulation fussent entiérement convenus, Maurice avoit eu plusieurs conférences avec Albert, Comte de Mansfeldt, qui avoit le principal commandement à Magdebourg, & avec le Comte Heideck, officier qui avoit servi avec beaucoup de distinction dans les troupes de Smalkalde; que l'Empereur avoit proscrit à cause de

1551. son zele pour la cause Protestante, & que Maurice avoit secrétement engagé à son service & admis dans sa confiance la plus intime. Il leur communiqua un plan, qui depuis longtemps occupoit son esprit, & dont le but étoit de procurer la liberté au Landgrave, son beau-pere, de rétablir les privileges du corps Germanique, & de mettre des bornes aux dangereuses usurpations de la puissance Impériale. Après les avoir consultés sur les mesures qu'il seroit nécessaire de prendre pour assurer le succès d'une entreprise si périlleuse, il donna à Mansfeldt des assurances secretes que les fortifications de Magdebourg ne seroient point détruites, & que les habitants ne seroient ni troublés dans l'exercice de leur religion, ni privés d'aucune de leurs anciennnes immunités. Afin d'engager plus sûrement Maurice, par son propre intérêt, à remplir ces promesses, le Sénat de Magdebourg l'élut pour son Burgrave; dignité qui avoit anciennement appartenu à la Maison Electorale de Saxe, & qui lui donnoit une jurisdiction très-éten-

duè, tant dans la ville que dans le territoire (*a*).

Avantages qu'il retire de ses négociations avec les habitants de Magdebourg.

Ainsi les bourgeois de Magdebourg, après avoir soutenu un siege d'un année entiere, après avoir combattu pour leur liberté & civile & religieuse, avec une intrépidité digne de la cause qu'ils défendoient, furent enfin assez heureux pour conclure un traité qui les laissa dans un meilleur état que ceux de leurs compatriotes, qui, par timidité & par défaut d'esprit patriotique, s'étoient soumis si bassement à l'Empereur. Mais tandis qu'une grande partie de l'Allemagne applaudissoit au courage des Magdebourgeois, & se réjouissoit de les voir échappés à la destruction dont ils avoient été menacés, tout le monde admira l'habileté de Maurice dans la conduite de sa négociation avec eux, & l'adresse avec laquelle il avoit su tourner chaque événement à son avantage. On voyoit avec étonnement

(*a*) Sleid. 528. Thuan. 276. *Obsidionis Magdeburg. descript. per Sebast. Besselmierum, ap. Scard. l. 2, p.* 518.

1551. qu'après avoir fait éprouver aux habitants de Magdebourg, pendant plusieurs mois, toutes les horreurs de la guerre, il étoit à la fin, par une élection volontaire, revêtu de l'autorité suprême dans cette même ville qu'il venoit d'assiéger, & qu'après avoir été si long-temps l'objet de leurs déclamations & de leurs satyres, comme apostat & ennemi de la religion qu'il professoit, ces mêmes habitants paroissoient mettre une confiance sans bornes dans son zele & dans sa bienveillance (*a*). En même-temps les articles publics du traité de capitulation étoient si exactement conformes à ceux que l'Empereur lui-même avoit accordés aux autres villes Protestantes, & Maurice sut si bien faire valoir le mérite d'avoir réduit une place qui s'étoit défendue avec tant d'opiniâtreté, que Charles, loin de soupçonner ni fraude ni collusion dans les conditions du traité, le ratifia sans hésiter, & releva les Magdebourgeois

(*a*) Arnold. *vita Maurit. ap. Menken. l.* 2, *p.* 1227.

de la sentence de ban qui avoit été prononcée contr'eux. 1551.

La seule difficulté qui pouvoit encore embarrasser Maurice, c'étoit de tenir rassemblées les vieilles troupes qui avoient servi sous lui, & celles qui avoient été employées à la défense de la place. Il imagina, pour y réussir, un expédient d'une adresse singuliere. Ses projets contre l'Empereur n'étoient pas encore assez mûrs pour qu'il osât les faire connoître & travailler ouvertement à les mettre en exécution. L'hyver qui approchoit ne lui permettoit pas d'entrer sur le champ en campagne. Il craignoit de donner une allarme prématurée à l'Empereur, en retenant à sa solde un corps si considérable, jusqu'à ce que le temps des opérations militaires fût revenu avec le printemps. Dès que Magdebourg lui eut ouvert ses portes, il permit à ses soldats Saxons de retourner chez eux; comme c'étoient ses sujets, il étoit bien sûr de leur faire reprendre les armes, & de les rassembler quand il en auroit besoin; il paya, en même-temps, une partie de ce qui étoit dû aux

Expédient dont il se sert pour tenir une armée sur pied.

1551. troupes mercenaires qui avoient ſuivi ſes étendards, auſſi-bien qu'aux ſoldats qui avoient ſervi dans la garniſon; & après les avoir relevés de leur ſerment de fidélité, il les licencia. Mais au moment où il leur donna leur congé, Georges, Duc de Mecklembourg, qui venoit d'être mis en liberté, offrit de reprendre ces mêmes troupes à ſon ſervice, & de ſe rendre caution pour le payement de ce qui leur étoit encore dû. Ces aventuriers, accoutumés à changer ſouvent de maître, accepterent ſans peine la propoſition; ainſi les mêmes troupes reſterent unies & prêtes à marcher par-tout où Maurice les rappelleroit, tandis que l'Empereur trompé par cet artifice, & imaginant que le Duc de Mecklembourg ne les avoit engagées que pour ſoutenir, par la force des armes, ſes prétentions ſur une partie des Etats de ſon frere, vit tout cet arrangement d'un œil très-indifférent (*a*).

(*a*) Thuan. 278. Struv. *corp. hiſt. Germ.* Arnold. *vita Maurit. ap. Menken. l.* 2, *p.* 1227.

Après avoir hasardé des démarches si essentielles pour l'exéution de ses projets, Maurice qui vouloit empêcher l'Empereur d'en demêler l'objet, & prévenir les soupçons qu'elles pouvoient lui inspirer, sentit la nécessité d'employer quelque nouvel artifice pour fixer ailleurs l'attention de ce Prince, & pour le confirmer dans sa sécurité. Il savoit que le principal objet qui occupoit l'Empereur, c'étoit d'engager les Etats Protestants d'Allemagne à reconnoître l'autorité du concile de Trente, & à y envoyer des Ambassadeurs en leur propre nom, ainsi que des députés de leurs Eglises respectives. Maurice sut mettre à profit ces dispositions de Charles pour l'amuser & le tromper. Il affecta le plus grand zele pour satisfaire les desirs de l'Empereur à cet égard; il nomma des Ambassadeurs qu'il autorisa à se rendre au concile; il chargea Mélanchton & quelques-uns des théologiens les plus distingués de sa communion, de préparer une confession de foi & de la proposer à cette assemblée. A son exemple, & probablement en consé-

1551. Adresse avec laquelle Maurice cache ses vues à l'Empereur.

quence de ses sollicitations, le Duc
1551. de Wittemberg, la ville de Strasbourg & d'autres Etats Protestants nommerent des Ambassadeurs & des théologiens pour assister au concile. Ils s'adresserent tous à l'Empereur pour avoir son sauf-conduit, qu'ils obtinrent dans la forme la plus authentique; c'en étoit assez pour la sûreté des Ambassadeurs, qui se mirent en route sur le champ; mais les théologiens Protestants demanderent pour eux un sauf-conduit particulier du concile même. Le destin de Jean Hus & de Jérôme de Prague, que le concile de Constance, dans le siecle précédent, avoit condamnés aux flammes, sans égards pour le sauf-conduit Impérial dont ils étoient munis, rendoit cette précaution prudente & même nécessaire. Mais comme le Pape étoit aussi occupé à empêcher que les théologiens Protestants eussent la liberté de parler dans le concile, que Charles avoit été ardent à leur faire solliciter cette même liberté, le Légat vint à bout, par des promesses & par des menaces, d'engager les Peres du concile

à

à refuser d'expédier un sauf-conduit 1551.
dans la même forme que celui qui avoit été accordé par le concile de Bâle aux partisans de Jean Hus. Les Protestants, de leur côté, insistoient pour qu'on copiât exactement les termes de cet acte; & les ministres Impériaux interposerent leur médiation pour qu'on les satisfît à cet égard. On proposa des changements dans la forme; on suggéra des expédients; on fit des protestations & des contre-protestations; le Légat & ses associés tâchoient d'arriver à leur but par l'artifice & la chicane; les Protestants soutenoient leurs avis avec fermeté & obstination. L'Empereur recevoit à Inspruck le détail de tout ce qui se passoit à Trente; ce Prince, entraîné par un excès de zele, ou de confiance dans son habileté, tenta de concilier les partis opposés; mais il se trouva engagé dans un labyrinthe de négociations interminables. Toutes ces intrigues favorisoient cependant les vues de Maurice; tandis qu'elles absorboient tous les moments de l'Empereur, & qu'elles détournoient son attention de tout au-

1551. tre objet, l'Electeur eut le loisir de laisser mûrir son plan, de former ses brigues & d'achever ses préparatifs avant de lever le masque, & de frapper le grand coup qu'il méditoit depuis si long-temps (a).

Affaires de Hongrie.

Mais avant que d'entrer dans ces détails, il est nécessaire de parler d'une révolution nouvelle qui se fit en Hongrie, & qui ne contribua pas peu aux effets extraordinaires que produisirent les opérations de Maurice. Lorsqu'en 1541, Soliman, par un stratagême plus convenable à la basse & insidieuse politique d'un petit usurpateur, qu'à la magnanimité d'un puissant conquérant, priva le jeune Roi de Hongrie des domaines que son pere lui avoit laissés, il accorda à ce Prince infortuné, la Transylvanie, Province qui faisoit partie de son héritage paternel; il lui permit de conserver le titre de Roi, quoique ce ne fût plus qu'un vain nom; & il confia le gouvernement de la

(a) Sleid. 526, 529. Fra-Paolo, 323, 338. Thuan. 286.

Transfylvanie, avec le foin d'élever le jeune Prince, à la Reine, & à Martinuzzi, Evêque de Waradin : le feu Roi avoit défigné ce Prélat pour être tuteur de fon fils & régent de fes Etats, dans un temps où ces deux emplois étoient d'une bien plus grande importance. Ce partage d'autorité excita, dans une petite Principauté, les mêmes diffentions qu'il auroit pu faire naître dans un grand Royaume; une jeune Reine ambitieufe & capable de gouverner, & un Prélat fier & non moins ambitieux, fe difputerent à qui auroit la plus grande influence dans l'adminiftration. Tous deux avoient leur parti dans la Nobleffe, & les grands talents de Martinuzzi commençoient à lui donner l'afcendant, lorfqu'Ifabelle tourna contre lui-même les artifices dont il fe fervoit, & follicita la protection des Turcs.

1551.

Les Pachas voifins, jaloux du pouvoir & du crédit de l'Evêque, promirent volontiers à la Reine le fecours qu'elle demandoit; & ils auroient bientôt obligé Martinuzzi d'abandonner la direction des affaires,

Martinuzzi favorife les prétentions de Ferdinand.

1551. ſi ſon ambition, fertile en expédients, ne lui avoit pas ſuggéré un nouveau moyen qui tendoit non-ſeulement à conſerver, mais encore à étendre ſon autorité. Il fit un accommodement avec la Reine, par la médiation de quelques Nobles qui craignoient de voir leur patrie livrée aux calamités d'une guerre civile; en même-temps, il dépêcha ſecrétement un de ſes confidents à Vienne, & entama une négociation avec Ferdinand. Comme il n'étoit pas difficile de perſuader à ce Prince que le même homme dont l'inimitié & les intrigues l'avoient chaſſé d'une partie de ſes Etats de Hongrie, pourroit également lui ſervir à recouvrer ce qu'il avoit perdu, ce Prince reçut avec joie les premieres ouvertures d'un raccommodement. Martinuzzi lui préſenta des avantages ſi conſidérables, & s'engagea avec tant de confiance à faire prendre les armes, en ſa faveur, aux Nobles les plus puiſſants de la Hongrie, que Ferdinand, malgré la treve qu'il avoit conclue avec Soliman, promit d'entrer à main armée dans la Tranſylvanie. Les troupes deſtinées

à cette expédition étoient composées de vieux soldats Allemands & Espagnols ; le commandement en fut donné à Castaldo, Marquis de Piadena, Officier formé par le fameux Marquis de Pescaire, à qui il ressembloit singuliérement, tant par son génie entreprenant dans les affaires, que par ses grands talents dans l'art de la guerre. Cette armée, moins redoutable par le nombre que par la discipline des soldats & l'habileté du Général, fut puissamment secondée par Martinuzzi & par les Hongrois de son parti. Le Sultan étoit alors à la tête de son armée sur les frontieres de la Perse ; les Pachas Turcs n'étant pas en état de donner à la Reine des secours aussi puissants & aussi efficaces que l'état de ses affaires l'exigeoit, elle sentit bientôt qu'elle ne pourroit pas conserver long-temps l'autorité de Régente, & commença même à désespérer de la sûreté de son fils. 1551.

Martinuzzi ne laissa pas échapper une occasion si favorable de parvenir à son but ; lorsqu'il vit Isabelle dans cet état de découragement, il Succès de ses mesures.

hasarda de lui faire une proposition
1551. qu'en tout autre temps elle auroit re-
jettée avec mépris. Il lui représenta l'impossibilité où elle étoit de résister aux armes victorieuses de Ferdinand; il lui fit voir que, quand les Turcs la mettroient en état de s'y opposer avec succès, sa situation n'en seroit pas meilleure, & qu'elle ne pourroit pas les regarder comme des libérateurs, mais comme des maîtres aux ordres desquels elle seroit obligée de se soumettre; il la conjura, par ce qu'elle devoit à sa dignité, à la sûreté de son fils, & au repos de la Chrétienté, de céder la Transylvanie à Ferdinand, & de lui sacrifier les prétentions de son fils sur la Couronne de Hongrie, plutôt que de voir l'une & l'autre la proie des ennemis invétérés de la religion Chrétienne. Il promit, en même-temps, au nom de Ferdinand, un dédommagement pour elle & pour son fils, proportionné à leur rang & à la valeur de ce qu'ils devoient sacrifier. Isabelle, se voyant abandonnée par quelques-uns de ses partisans, se défiant de quelques autres, privée d'amis & environnée des

troupes de Castaldo & de Martinuzzi, souscrivit, quoiqu'avec la plus grande répugnance, à des conditions si dures. En conséquence, elle livra les places fortes qui étoient encore en sa disposition; elle remit toutes les marques de la Royauté, & particuliérement une couronne d'or, qui, selon une tradition des Hongrois, étoit descendue du Ciel, & conféroit à celui qui la portoit un droit incontestable au trône. Comme elle ne put pas se résoudre à rester au rang d'une personne privée, dans un pays où elle avoit auparavant exercé la puissance souveraine, elle partit, sur le champ, avec son fils, pour aller en Silésie prendre possession des Principautés d'Oppelen & de Ratibor; Ferdinand avoit promis d'accorder au jeune Prince l'investiture de ces deux Principautés, & une de ses filles en mariage. 1551.

La résignation du jeune Roi étant publiée, Martinuzzi, & à son exemple, le reste des Nobles de Transylvanie prêterent serment de fidélité à Ferdinand, qui, de son côté, pour reconnoître le zele & le succès avec

Martinuzzi est nommé Gouverneur de la partie du Roy-

1551. lequel ce Prélat l'avoit servi, affecta de le distinguer par tous les témoignages possibles de faveur & de confiance. Il le nomma Gouverneur de Transylvanie avec une autorité presque illimitée ; il ordonna à Castaldo de déférer en tout à ses avis & à ses volontés ; il ajouta de nouveaux appointements aux revenus considérables dont il jouissoit déjà ; il lui donna l'Archevêché de Gran, & obtint du Pape qu'il seroit fait Cardinal. Toute cette ostentation de bienveillance n'étoit cependant rien moins que sincere, & ne servoit qu'à cacher des sentiments entiérement opposés. Ferdinand craignoit les talents de Matinuzzi, & se défioit de sa fidélité ; il prévoyoit que ce Prélat, dont le crédit avoit été assez puissant pour faire échouer toutes les tentatives qu'on avoit faites jusqu'alors pour limiter & pour abolir les privileges exorbitants de la Noblesse Hongroise, préféreroit en toute occasion le rôle de défenseur des libertés de son pays, à celui d'un vice-Roi dévoué aux volontés de son Souverain.

aume de Hongrie qui étoit soumise à Ferdinand.

Ferdinand chargea, en secret, Cas-

taldo d'obſerver tous les mouvemens de Martinuzzi, de ſe défier de ſes deſſeins, & de traverſer toutes ſes meſures; mais ſoit que le Prélat ne s'apperçût point que Caſtaldo étoit l'eſpion de ſes démarches, ſoit qu'il mépriſât les artifices inſidieux de Ferdinand, il prit la direction de la guerre contre les Turcs avec le ton d'autorité qui lui étoit propre, & la conduiſit avec beaucoup de nobleſſe & non moins de ſuccès. Il reprit quelques villes dont les infideles s'étoient emparés, & fit échouer les entrepriſes qu'ils formerent ſur d'autres places; il établit l'autorité de Ferdinand non-ſeulement dans la Tranſylvanie, mais encore dans le Bannat de Témeſwar, & dans pluſieurs des pays voiſins. Dans la conduite de ces opérations, il étoit ſouvent d'une opinion contraire à celle de Caſtaldo & de ſes officiers; il traitoit les priſonniers Turcs avec un degré d'humanité & même de généroſité que Caſtaldo condamnoit hautement. Cette conduite fut repréſentée à Vienne comme un artifice de Martinuzzi pour ſe ménager l'amitié des infideles, dans

1551.

Ferdinand commence à former des deſſeins contre lui.

la vue de s'assurer de leur pro-
1551. tection pour se mettre en état dans la suite de se rendre tout-à-fait indépendant du Souverain qu'il reconnoissoit alors. Quoique Martinuzzi alléguât, pour justifier sa conduite, qu'il seroit contraire à la bonne politique d'irriter, par des cruautés inutiles, un ennemi toujours ardent à se venger, les accusations de Castaldo n'en firent pas moins une forte impression sur l'esprit de Ferdinand, déjà prévenu contre le Prélat, & d'autant plus jaloux de tout ce qui pouvoit ébranler son autorité en Hongrie, qu'il savoit combien elle étoit précaire & mal assurée. Castaldo confirmoit & fortifioit ces soupçons par les avis qu'il faisoit passer continuellement aux confidents du Roi à Vienne; il empoisonnoit les démarches innocentes de Martinuzzi, & présentoit celles qui étoient équivoques sous le côté le plus défavorable; il lui imputoit des desseins qu'il n'avoit jamais formés, & l'accusoit de crimes dont il n'étoit point coupable; il parvint enfin par ces manœuvres à convaincre Ferdinand qu'il ne pour-

roit conserver la Couronne de Hongrie, qu'en se débarrassant de cet ambitieux Prélat. Mais Ferdinand, convaincu qu'il seroit dangereux de procéder suivant le cours ordinaire de la justice, contre un sujet assez puissant pour être en état de défier son Souverain, prit le parti d'employer la violence pour obtenir la satisfaction que la loi ne pouvoit lui procurer. 1551.

Il ordonna en conséquence, à Castaldo, de le défaire de Martinuzzi, & Castaldo se chargea volontiers de cet abominable office; il communiqua son dessein à quelques officiers Italiens & Espagnols dignes de sa confiance, & concerta avec eux les moyens de l'exécuter : ils entrerent un jour de grand matin dans l'appartement de Martinuzzi, sous prétexte de lui présenter quelques dépêches qu'il étoit important d'expédier sur le champ à Vienne. Tandis qu'il lisoit avec attention un écrit, un des conjurés le frappa d'un coup de poignard à la gorge. Le coup n'étoit pas mortel; Martinuzzi se retournant avec l'intrépidité qui lui étoit naturelle, se jetta

Martinuzzi est assassiné par ordre de Ferdinand.

18 Décembre.

1551. sur l'assassin, & le renversa à ses pieds; mais les autres conjurés se précipitant sur lui, ce vieillard seul & désarmé ne put résister long-temps à un combat si inégal, & tomba bientôt percé de cent coups de poignards. Les peuples de la Transylvanie, contenus par la présence des troupes étrangeres, n'oserent prendre les armes pour venger la mort d'un Prélat qui avoit été si long-temps l'objet de leur vénération & de leur amour. Ils parlerent, cependant, de ce meurtre avec exécration; ils se récrierent hautement contre Ferdinand, qui, malgré la reconnoissance qu'il devoit à des services récents & importants, & le respect que méritoit un caractere regardé par les Chrétiens comme inviolable & sacré, n'avoit pas craint de verser le sang d'un homme dont le seul crime étoit son attachement à sa patrie. Les Nobles, détestant la jalouse & cruelle politique d'une Cour, qui, sur des soupçons sans preuves & sans vraisemblance, faisoit égorger par des assassins un homme aussi considérable par son mérite que par son rang, se retirerent

Effets de cet assassinat.

dans leurs terres; ou s'ils resterent dans l'armée Autrichienne, ils ne servirent qu'avec répugnance & avec froideur. Les Turcs encouragés au contraire par la mort d'un ennemi dont ils redoutoient les talents, se préparerent à renouveller les hostilités au commencement du printemps; ainsi au lieu de la sûreté que Ferdinand avoit espéré de se procurer par la mort de Martinuzzi, il vit ses Etats de Hongrie, à la veille d'être attaqués avec plus de vigueur, & défendus avec moins de zele qu'auparavant (a).

1551.

Cependant, Maurice ayant concerté toutes ses intrigues, & presque achevé tous ses préparatifs, étoit sur le point de mettre ses projets au grand jour, & de commencer les hostilités contre l'Empereur. Son premier soin, après avoir pris cette résolu-

Maurice sollicite la protection du Roi de France.

(a) Sleid. 525. Thuan. *lib.* 9, *p.* 309, *&c.* Istuanhaffi, *hist. regn. Hung, lib.* 16, *p.* 169. *Mém. de Ribier, t.* 2, *p.* 871. Natalis comitis *hist. lib.* 4, *p.* 84, &c.

tion, fut de rejetter cette étroite & 1551. superstitieuse politique qui avoit fait éviter aux confédérés de Smalkalde toute espece de liaison avec les étrangers. Il avoit vu combien cette maxime avoit été funeste à leur cause; instruit par leur faute, il eut autant d'empressement de solliciter la protection de Henri II, que les confédérés en avoient montré à repousser l'interposition de François I. Heureusement pour Maurice, il trouva Henri très-disposé à se prêter aux premieres ouvertures qu'il lui fit, & en état de mettre en mouvement toutes les forces de la monarchie Françoise. Henri, depuis long-temps, observoit avec jalousie le progrès des armes de l'Empereur; il brûloit d'essayer ses forces conrre cet ennemi de la France, & de se signaler par une rivalité qui avoit fait la gloire du regne de son pere. Il avoit profité de la premiere occasion qu'il avoit eue de traverser les projets de Charles, en prenant le Duc de Parme sous sa protection, & les hostilités étoient déjà commencées, non-seulement dans le Duché de Parme, mais encore

dans le Piémont. Après avoir terminé la guerre avec l'Angleterre, par une paix aussi avantageuse pour lui-même, qu'honorable pour les Ecossois ses alliés, il vit que la noblesse Françoise étoit impatiente de déployer son courage inquiet & entreprenant sur un théâtre plus brillant, celui de Parme ou du Piémont. 1551.

Son traité avec Henri.

Jean de Fienne, Evêque de Bayonne, qu'Henri avoit envoyé en Allemagne, sous prétexte d'y lever des troupes destinées à servir en Italie, fut autorisé à conclure un traité en forme avec Maurice & ses associés. Comme un Roi de France n'auroit pu décemment s'engager à défendre l'Eglise Protestante, les objets de controverse, quelque part qu'ils pussent avoir au traité, ne furent mentionnés dans aucun des articles. Suivant ce traité, les intérêts de la Religion étoient abandonnés entiérement à la disposition de la divine Providence; les seuls motifs allégués pour former cette confédération contre Charles, étoient de procurer la liberté au Landgrave, & de prévenir le renversement de l'ancienne constitution &

des loix de l'Empire Germanique. Pour
1551. remplir ces deux objets, il fut convenu que toutes les parties contractantes déclareroient en même-temps la guerre à l'Empereur; qu'on ne pourroit conclure ni paix ni treve sans le consentement commun de tous les confédérés, & sans que chacun d'eux y fût compris; qu'afin de prévenir les inconvénients de l'anarchie & des prétentions au partage du commandement, Maurice seroit déclaré chef de la confédération, avec une autorité absolue dans toutes les affaires militaires; que Maurice & ses associés mettroient en campagne sept mille hommes de cavalerie avec un nombre proportionné d'infanterie; que pour fournir à la subsistance de cette armée, pendant les trois premiers mois de la guerre, Henri donneroit deux cents quarante mille couronnes, & ensuite soixante mille couronnes par mois, tant que l'armée seroit en campagne; qu'Henri attaqueroit l'Empereur du côté de la Lorraine, avec une armée puissante; enfin, que si l'on jugeoit à propos d'élire un nouvel Empereur, le choix

ne pourroit tomber que ſur celui qu'agréeroit le Roi de France (*a*). Ce traité fut conclu le premier Octobre, quelque temps avant la priſe de Magdebourg; & les négociations préliminaires furent conduites avec un ſi profond ſecret, que de tous les Princes qui y accéderent enſuite, il n'y en eut que deux à qui Maurice en fit confidence; ce furent Jean Albert, Duc régnant de Mecklembourg, & Guillaume de Heſſe, fils aîné du Landgrave. La ligue elle-même reſta ſi ſoigneuſement & ſi heureuſement cachée, que l'Empereur & ſes Miniſtres ne paroiſſent pas en avoir eu le moindre ſoupçon.

1551.

Il ſollicite le ſecours d'Edouard VI, Roi d'Angleterre.

Maurice, dont l'activité s'exerçoit à chercher de toutes parts de nouveaux ſecours, s'adreſſa à Edouard VI, Roi d'Angleterre, & lui demanda un ſubſide de quatre cents mille couronnes pour le ſoutien d'une conféđération formée pour la défenſe de la Religion Proteſtante; mais les fac-

(*a*) *Recueil des traités*, *t.* 2, *p.* 258. Thuan. *l.* 8, *p.* 299.

1551. tions qui régnoient à la Cour d'Angleterre pendant la minorité ce ce Prince, & qui ôtoient au conseil & aux armes de la nation leur vigueur accoutumée, ne laissoient aux Ministres Anglois ni le temps ni le desir de s'occuper des affaires étrangeres; & Maurice ne put obtenir le secours qu'il devoit attendre de leur zele pour la réformation (*a*).

Maurice demande encore une fois la liberté du Landgrave.

Décembre.

Maurice, assuré de la protection d'un Monarque aussi puissant que Henri II, procéda avec confiance, mais avec une égale circonspection, à l'exécution de son plan. Il jugea qu'il étoit nécessaire de faire encore un effort pour obtenir de l'Empereur la liberté du Landgrave; & en conséquence, il envoya à Inspruck une ambassade solemnelle, & en son nom & en celui de l'Electeur de Brandebourg. Après avoir rappellé en détail tous les faits & toutes les raisons sur lesquels ils fondoient leur demande, & après avoir représenté, dans les termes

(*a*) Burnet *hist. of the reform. vol.* 2, *append.* 37.

les plus énergiques, les engagements particuliers qu'ils avoient pris avec le Landgrave, ils renouvellerent, en faveur de cet infortuné prisonnier, la requête qu'ils avoient déjà si souvent présentée en vain. L'Electeur Palatin, le Duc de Wittemberg, les Ducs de Mecklembourg, le Duc de Deux-Ponts, le Marquis de Brandebourg-Bareith & le Marquis de Bade envoyerent aussi des Ambassadeurs chargés de faire la même demande. Le Roi de Danemarck, le Duc de Baviere & les Ducs de Lunebourg, écrivirent pour le même objet. Le Roi des Romains lui-même, se joignit à ces Princes pour appuyer leurs instances, soit qu'il fût touché de compassion sur la situation malheureuse du Landgrave, soit qu'il fût dominé peut-être par un secrete jalousie contre son frere, dont il voyoit avec d'autres yeux le pouvoir & les desseins, depuis la tentative qu'il avoit faite pour changer l'ordre de la succession à l'Empire. 1551.

Charles, inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise, à l'égard du Landgrave, éluda une demande

1551. qui lui étoit faite par de si puissants intercesseurs; ayant déclaré qu'il communiqueroit ses intentions à Maurice, dès que celui-ci seroit arrivé à Inspruck où il étoit attendu de jour en jour, l'Empereur ne daigna entrer dans aucune explication plus détaillée (*a*). Cette démarche ne fut pas utile au Landgrave; mais Maurice sut en tirer un grand avantage. Elle servit à justifier les mesures qu'il prit ensuite, & à démontrer la nécessité d'employer la voie des armes pour arracher l'acte de justice que sa médiation & ses prieres n'avoient pu obtenir; elle servit aussi à confirmer l'Empereur dans sa sécurité, parce que la solemnité de la demande & l'intérêt que tant de Princes paroissoient y prendre, dûrent lui faire croire que c'étoit de son consentement seul qu'on espéroit d'obtenir l'élargissement du Landgrave.

Maurice continue d'amuser l'Empereur.

Maurice employa des artifices encore plus déliés pour cacher ses intrigues, amuser l'Empereur & gagner

(*a*) Sleid. 531. Thuan. *l.* 8, *p.* 286.

du temps. Il affecta d'être plus occupé que jamais à chercher quelque expédient pour lever toutes les difficultés relativement au sauf-conduit que demandoient les théologiens Protestants nommés pour assister au concile. Ses Ambassadeurs, à Trente, avoient de fréquentes conférences sur cet objet avec les Ambassadeurs Impériaux, à qui ils communiquoient leurs sentiments, du ton d'une confiance sans réserve. Il voulut, à la fin, faire croire que tous les différends sur cet article préliminaire lui paroissoient sur le point d'être terminés; & afin d'accréditer cette opinion, il donna ordre à Mélanchton & à ses confreres de se mettre en route pour se rendre à Trente. Il entretenoit, en même-temps, une correspondance très-suivie avec la Cour Impériale à Inspruck, & renouvelloit en toute occasion les protestations de son attachement & de sa fidélité envers l'Empereur. Il parloit sans cesse de l'intention où il étoit d'aller lui-même à Inspruck; il y fit même louer une maison pour lui, & donna des ordres pour la faire mettre, le plus

1552.

promptement qu'il seroit possible, en état de le recevoir (*a*).

1552.

L'Empereur commence à soupçonner les intentions de Maurice.

Quelqu'habile que fût Maurice dans tous les artifices de la dissimulation, & quelqu'impénétrable que lui parût le voile sous lequel il cachoit ses desseins, il y avoit cependant dans sa conduite plusieurs choses qui altéroient la sécurité de l'Empereur, & qui le tenterent souvent de soupçonner quelque dessein extraordinaire. Mais comme ses soupçons n'étoient fondés que sur des circonstances, peu importantes par elles-mêmes, ou d'une nature incertaine & équivoque, l'effet en étoit aisément détruit par l'adresse de Maurice; l'Empereur craignoit d'ailleurs de retirer trop légérement sa confiance d'un homme à qui il l'avoit donnée toute entiere, & qu'il avoit comblé de faveurs. Une seule circonstance lui parut être assez importante pour mériter une explication. Les troupes que Georges de Mecklembourg avoit prises à sa sol-

(*a*) Arnold. *vita Maurit. ap. Menken. p.* 2, *p.* 1229.

de, après la capitulation de Magdebourg, ayant fixé leur quartier dans la Thuringe, vivoient à discrétion sur les terres des riches Ecclésiastiques de leur voisinage. Ceux qui éprouvoient ou qui redoutoient leurs exactions, se plaignirent hautement à l'Empereur, & lui parlerent de ces troupes comme d'un corps d'hommes qu'on destinoit à quelqu'entreprise désespérée. Maurice tantôt atténuoit les excès qu'on reprochoit à ces troupes, tantôt représentoit l'impossibilité de les licencier ou de les assujettir à une discipline réguliere jusqu'à cé qu'on leur eût payé ce qui leur étoit dû de leur solde par l'Empereur même; il sut, par-là, calmer les craintes que cet objet avoit fait naître; ou peut-être Charles n'étant pas en état de satisfaire aux demandes de ces soldats, fut obligé de garder le silence sur ce point (*a*). 1552.

Cependant le temps d'agir approchoit. Maurice avoit envoyé secrétement à Paris, Albert de Brande- Maurice se prépare à agir.

(*a*) Sleid. 349, Thuan. 339.

1552. bourg pour y confirmer ſa confédération avec Henri, & pour hâter la marche de l'armée Françoiſe. Il avoit pris des meſures pour être en état de raſſembler ſes ſujets au moment où il en auroit beſoin; il avoit pourvu à la ſûreté de la Saxe, pendant qu'il s'en abſenteroit pour commander l'armée, & il tenoit les troupes qui étoient dans la Thuringe & ſur leſquelles il comptoit particuliérement, toutes prêtes à marcher au premier ſignal. Ces opérations compliquées ſe firent ſans être découvertes par la Cour Impériale; Charles reſtoit à Inſpruck dans la plus parfaite tranquillité, uniquement occupé à contreminer les intrigues du Légat à Trente, & à régler les conditions auxquelles les théologiens Proteſtants pourroient être admis au concile; il ne ſe doutoit guere qu'il y eût alors des objets beaucoup plus importants près d'attirer ſon attention.

Cette imprudente ſécurité de la part d'un Prince dont l'attention à obſerver tout ce qui ſe paſſoit autour de lui, le conduiſit ſouvent à un excès de défiance, peut paroître inexplicable,

cable, & elle a été attribuée à un aveuglement extraordinaire. Mais indépendamment de l'adresse singuliere avec laquelle Maurice sut déguiser ses intentions, deux circonstances concoururent à tromper l'Empereur: peu de temps après son arrivée à Inspruck, la goutte le prit avec un surcroît de violence; son tempérament étoit affoibli par de si fréquentes attaques; son esprit avoit perdu sa vigueur naturelle, & il n'étoit plus en état de s'occuper des affaires avec sa vigilance & sa pénétration ordinaire; Granvelle, Evêque d'Arras, son premier ministre, quoique l'un des politiques les plus déliés de son siecle & peut-être d'aucun siecle, fut en cette occasion la dupe de sa propre finesse. Il avoit une si haute opinion de son habileté, & méprisoit si fort les talents politiques des Allemands, qu'il ne fit aucune attention aux avis qu'on lui donna des intrigues secretes & des projets dangereux de Maurice. La sombre défiance du Duc d'Albe lui ayant fait concevoir quelques soupçons sur la sincérité de l'Electeur, il proposa de le

1552.

Circonstances qui contribuerent à tromper l'Empereur & ses Ministres.

1552. faire venir sur le champ à la Cour, pour y rendre compte de sa conduite; mais Granvelle répondit avec dédain que ces soupçons étoient sans fondement, & que la tête d'un Allemand ivre étoit trop grossiere pour former quelque projet qu'il ne lui fût aisé de pénétrer & de faire échouer. Ce n'étoit pas seulement sa confiance dans sa propre sagacité, qui lui donnoit un ton si décisif; il avoit corrompu deux des ministres de Maurice, qui lui envoyoient des avis fréquents & détaillés de tous les mouvements de leur maître. Mais ce moyen même, par lequel il espéroit de pénétrer tous les desseins, & jusqu'aux pensées de Maurice, servit à le mieux tromper. L'Electeur avoit secrétement découvert la correspondance de ses deux ministres avec Granvelle; au-lieu de les punir de leur trahison, il sut habilement en profiter, & tourna contre Granvelle les artifices mêmes de ce Prélat. Il affecta de traiter les deux traîtres avec plus de confiance que jamais; il les admit à ses délibérations particulieres, & parut leur découvrir ses plus se-

cretes intentions; mais il avoit soin de ne leur laisser appercevoir que ce qu'il étoit de son intérêt de faire connoître; de sorte que les avis des deux espions ne servoient qu'à confirmer Granvelle dans la persuasion où il étoit de la sincérité & des bonnes intentions de Maurice (a). L'Empereur lui-même étoit dans une si parfaite sécurité, qu'il ne tint aucun compte d'un mémoire qui lui fut présenté au nom des Electeurs Ecclésiastiques, & par lequel on l'avertissoit d'être en garde contre Maurice; il n'y répondit que par des protestations de son entiere confiance dans la fidélité & dans l'attachement de ce Prince (b).

1552.

Maurice entre en campagne contre l'Empereur.

Enfin, les préparatifs de Maurice se trouverent achevés, & il jouit du plaisir de voir que ses intrigues & ses projets étoient encore ignorés; mais quoiqu'il fût près de commencer les hostilités, il ne voulut pas encore jetter le masque qu'il avoit gardé jusqu'alors; & par une nouvelle

(a) Melvil, *Mémoires. fol. edit.* p. 12.
(b) Sleid. 535.

1552. ruse, il sut encore tromper ses ennemis quelques jours de plus. Il annonça qu'il alloit faire le voyage d'Inspruck dont il avoit si souvent parlé, & il prit, pour l'y accompagner, un des deux ministres que Granvelle avoit corrompus. Après avoir fait quelques postes, il feignit d'être fatigué du voyage, & dépêcha à Inspruck son perfide ministre, en le chargeant de faire à l'Empereur des excuses sur ce délai, & de l'assurer qu'il arriveroit à la Cour dans peu de jours. Cet espion ne fut pas plutôt parti, que Maurice monta à cheval, vola vers la Thuringe, y joignit son armée composée de vingt mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie, & la mit sur le champ en mouvement (*a*).

(*a*) Melvil *mémoires*, *p*. 13. Les circonstances qu'on a rapportées concernant les Ministres Saxons gagnés & corrompus par Granvelle, ne sont pas mentionnés par les Historiens Allemands; mais comme le Chevalier James Melvil tenoit ces détails de l'Electeur Palatin, & qu'ils sont parfaitement conformes à toute la conduite de Maurice, on peut les regarder comme authentiques.

Il publia en même-temps un manifeste contenant les raisons qu'il avoit pour prendre les armes. Il allégua trois motifs : 1°. de défendre la religion Protestante menacée d'une destruction prochaine ; 2°. de maintenir la constitution & les loix de l'Empire, & de préserver l'Allemagne de la domination d'un Monarque absolu ; 3°. de délivrer le Landgrave de Hesse des horreurs d'une longue & injuste captivité. Par le premier motif, Maurice soulevoit en sa faveur les partisans très-nombreux de la réformation, que l'enthousiasme rendoit formidables, & que l'oppression excitoit à prendre un parti désespéré. Par le second motif, il s'attachoit tous les amis de la liberté, tant Catholiques que Protestants, également intéressés à se joindre avec lui pour défendre des droits & des privileges communs aux uns & aux autres. Enfin, outre la gloire qu'il s'acquéroit par son zele à remplir ses engagements envers le Landgrave, le troisieme motif étoit devenu un objet d'intérêt général, non-seulement par la pitié qu'inspiroient les souffrances

1552. Il publie un manifeste pour justifier sa conduite.

1552. de ce Prince infortuné, mais encore par l'indignation qu'avoient excitée la rigueur & l'injustice avec laquelle il avoit été traité par l'Empereur. Avec le manifeste de Maurice, il en parut un autre au nom d'Albert, Marquis de Brandebourg-Culmbach, qui s'étoit joint à lui avec un corps d'aventuriers qu'il avoit rassemblés; il y exposoit les mêmes griefs, mais avec un excès d'amertume & de violence, analogue au caractere du Prince sous le nom duquel cet écrit étoit oublié.

Il est puissamment soutenu par le Roi de France.

Le Roi de France publia aussi un manifeste en son propre nom : après y avoir rappellé l'ancienne alliance qui subsistoit entre les nations Françoise & Germanique, descendues l'une & l'autre des mêmes ancêtres; & après avoir parlé des ouvertures qu'en conséquence de cette ancienne union, quelques-uns des plus illustres Princes d'Allemagne lui avoient faites pour lui demander sa protection, Henri déclaroit qu'il alloit prendre les armes pour rétablir l'ancienne constitution de l'Empire, pour délivrer quelques-uns de ses Princes de

la servitude, & pour assurer les privileges & l'indépendance de tous les membres du corps Germanique; il prenoit, dans ce manifeste, le titre de *protecteur des libertés de l'Allemagne & de ses Princes captifs*, & il avoit fait graver à la tête un bonnet, l'ancien symbole de la liberté, placé entre deux poignards, pour faire entendre sans doute aux Allemands que la liberté ne pouvoit s'acquérir & se conserver que par la force des armes (*a*). 1552.

Opérations de Maurice.

Maurice avoit alors un rôle tout nouveau à jouer; mais son génie flexible étoit fait pour se plier à toutes les situations; dès le moment où il prit les armes, il se montra aussi hardi & aussi entreprenant à la tête de son armée qu'il avoit été circonspect & rusé dans le cabinet. Il s'avança par des marches rapides vers la haute Allemagne. Toutes les villes qui se trouverent sur sa route lui ouvrirent leurs portes. Il rétablit dans

(*a*) Sleid. 549. Thuan. *lib.* 10, *p.* 339. *Mém. de Ribier*, t. 2, p. 371.

S. iv

1552. leurs offices lss Magistrats que l'Empereur avoit destitués, & remit en possession des Eglises les ministres Protestants qui en avoient été chassés. Il dirigea sa marche vers Ausbourg ; la garnison impériale qui y étoit, n'étant pas assez forte pour tenter de se défendre, se retira avec précipi-
1 Avril 1552. tation, & Maurice prit possession de cette grande ville, où il fit les mêmes changements que dans celles où il avoit déjà passé.

Etonnement & embaras de l'Empereur.

Il n'y a point de termes pour exprimer l'étonnement & la consternation qui saisirent l'Empereur, lorsqu'il apprit ces événements inattendus. Il voyoit un grand nombre de Princes d'Allemagne armés contre lui, & le reste prêt à les joindre ou faisant des voeux pour leur succès ; il voyoit un Monarque puissant s'unir étroitement à eux, & seconder leurs opérations, commandant en personne une armée formidable : tandis que, par une négligence & une crédulité qui l'exposoit à la fois au mépris public & au plus grand danger, il ne se trouvoit en état de prendre aucune mesure efficace, ni pour réprimer ses

sujets rebelles, ni pour repousser l'invasion d'un ennemi étranger. Une partie de ses troupes Espagnoles avoit été envoyée en Hongrie pour combattre les Turcs; le reste avoit été rappellé en Italie pour la guerre qui se faisoit dans le Duché de Parme. Les bandes des vieilles troupes Allemandes avoient été licenciées, parce qu'il ne pouvoit plus les payer, ou bien elles s'étoient mises à la solde de Maurice après le siege de Magdebourg. Charles restoit donc à Inspruck avec un corps de troupes à peine assez fort pour garder sa personne. Son trésor étoit épuisé; depuis quelque temps, il n'avoit reçu aucune remise du nouveau monde, & il avoit perdu tout son crédit auprès des négociants de Gênes & de Venise, qui, malgré l'offre d'un intérêt exorbitant, refuserent de lui prêter de l'argent. Ainsi ce Prince, qui étoit, sans contredit, le plus considérable potentat de la Chrétienté, & le plus capable de déployer une grande force, puisque sa puissance, quoique violemment attaquée, n'avoit encore souffert aucune diminution, se trou- 1552.

1552. voit cependant hors d'état de faire un effort assez prompt & assez vigoureux pour le sauver du danger imminent dont il étoit ménacé.

Il tâche de gagner du temps en négociant.

Il mit toutes ses espérances dans la négociation, seule ressource de ceux qui sentent leur foiblesse; mais craignant de compromettre sa dignité en faisant les premieres avances à des sujets rebelles, il évita ces inconvénients en employant la médiation de son frere Ferdinand. Maurice, plein de confiance dans ses talents, & ne doutant pas qu'il ne sût tirer parti de cette négociation, espéra que, par une apparence de facilité à écouter les premieres ouvertures d'accommodement, il pourroit amuser l'Empereur & lui faire ralentir l'activité des préparatifs qu'il commençoit à faire pour se mettre en défense; il consentit sans difficulté à une entrevue avec Ferdinand dans la ville de Lentz en Autriche, où il se rendit sur le champ, après avoir laissé son armée continuer sa marche sous les ordres du Duc de Mecklembourg.

Progrès de l'ar-

Le Roi de France exécuta fidélement tout ce qu'il avoit promis à

ſes alliés ; il entra de bonne heure en campagne avec une armée nom- 1552.
breuſe & bien payée, & marchant mée
droit en Lorraine, Toul & Verdun Françoiſe.
lui ouvrirent leurs portes ſans réſiſtance. Ses troupes ſe préſenterent enſuite devant Metz ; le Connétable de Montmorency ayant obtenu la permiſſion d'y paſſer avec un petit détachement pour ſa garde, y introduiſit autant de troupes qu'il en falloit pour en impoſer à la garniſon ; & par ce frauduleux ſtratagême, les François ſe rendirent maître de cette ville ſans répandre de ſang. Henri fit avec beaucoup de pompe ſon entrée dans toutes ces places ; il obligea les habitants de lui prêter ſerment d'obéiſſance, & réunit à ſa Couronne ces acquiſitions importantes. Après avoir laiſſé une forte garniſon dans Metz, il s'avança vers l'Alſace pour tenter de nouvelles conquêtes, que les premiers ſuccès de ſes armes ſembloient lui promettre (*a*).

(*a*) Thuan. 349.

1552. Les négociations entre l'Empereur & Maurice ne produisent aucun effet.

La conférence de Lentz ne produisit aucun accommodement. Maurice, en consentant à cet entrevue, n'avoit vraisemblablement d'autre objet que de tromper l'Empereur; car il fit en faveur de ses confédérés & du Roi de France leur allié, des demandes qui ne pouvoient pas être acceptées par un Prince trop fier pour se soumettre ainsi sur le champ aux conditions que lui dictoit un ennemi. Mais quoique Maurice, pendant toute la négociation, parût invariablement attaché aux intérêts de ses associés, & quoiqu'il ne perdît jamais de vue les objets qui lui avoient mis les armes à la main, il montra toujours le desir le plus vif de terminer à l'amiable avec l'Empereur tous les différends. Encouragé par cet apparente disposition à la paix, Ferdinand proposa une seconde entrevue pour le 26 Mai, & demanda qu'il y eût une treve qui commenceroit à ce même jour, & dureroit jusqu'au 10 de Juin, afin de laisser le temps de concilier tous les points contestés.

Maurice s'avance

Dans ces entrefaites, Maurice rejoignit, le neuf de Mai, son armée

qui s'étoit avancée jusqu'à Gundelfingen. Il mit ses troupes en mouvement le lendemain au matin; & comme il lui restoit encore seize jours pour agir, avant le commencement de la treve, il résolut de tenter, dans cet intervalle, une entreprise dont le succès pourroit être assez décisif pour rendre inutiles les négociations de Passau, & pour le mettre en état d'imposer les conditions qu'il jugeroit à propos. Il prévit que l'idée d'une cessation d'armes si prochaine, & l'empressement adroit qu'il avoit montré pour le rétablissement de la paix, ne manqueroient pas de donner à l'Empereur de fausses espérances, qui, en calmant ses inquiétudes, le replongeroient en partie dans la même sécurité qui lui avoit déjà été si fatale. Plein de confiance dans cette conjecture, Maurice marcha droit à Insprusck, & s'avança avec le mouvement le plus rapide qu'on pût donner à un corps de troupes si considérable. Il arriva le dix-huit à Fiessen, poste très-important à l'entrée du Tirol, où il trouva un corps de huit cents hommes bien re-

1552. vers Insprusck.

1552. tranchés, que l'Empereur y avoit placés pour s'oppoſer aux progrès des confédérés. Maurice attaqua ces huit cents hommes avec tant de violence & d'impétuoſité, qu'ils abandonnerent leurs lignes avec précipitation, & que ſe repliant ſur un ſecond corps poſté près de Ruten, ils lui communiquerent la terreur panique dont ils étoient ſaiſis; de ſorte que tous enſemble prirent la fuite après une foible réſiſtance.

Il s'empare du château d'Ehrenbergh.

Maurice transporté de ce ſuccès, qui ſurpaſſoit toutes ſes eſpérances, marcha à Ehrenberg, château ſitué ſur un rocher très-haut & eſcarpé qui dominoit le ſeul paſſage qu'il y eût à travers les montagnes. Comme ce fort s'étoit déjà rendu aux Proteſtants au commencement de la guerre de Smalkalde, parce que la garniſon étoit alors trop foible pour le défendre, l'Empereur qui en connoiſſoit l'importance, avoit eu ſoin d'y jetter un corps de troupes ſuffiſant pour repouſſer les efforts de la plus grande armée. Mais un berger, pourſuivant une chevre qui s'étoit écartée du

troupeau, découvrit un sentier in-
connu par lequel on pouvoit monter 1552.
au sommet du rocher. Il vint en donner avis à Maurice; un petit détachement de soldats choisis, ayant à leur tête Georges de Mecklembourg, furent à l'instant commandés pour suivre ce guide. Ils se mirent en marche le soir, & ayant grimpé par un sentier escarpé, avec autant de peine que de danger, ils atteignirent enfin le sommet sans être apperçus; Maurice ayant commencé l'assaut à l'un des côtés du château, ils parurent tout-à-coup de l'autre côté, au moment & au signal convenu, & se disposerent à escalader les murs, qui étoient foibles en cet endroit, parce qu'on l'avoit cru jusqu'alors inaccessible. La garnison saisie de frayeur en se voyant attaquée par un côté où elle se croyoit à l'abri de tout danger, mit bas les armes sur le champ. Ainsi Maurice, presque sans verser de sang, &, ce qui lui étoit plus important encore, sans perdre de temps, se trouva maître d'une place dont la réduction auroit pu

1552. le retarder long-temps, & auroit demandé les plus grands efforts de valeur & d'habileté (a).

Une mutinerie dans ses troupes retarde sa marche.

Maurice n'étoit alors qu'à deux jours de marche d'Inspruck; & sans perdre un seul moment, il y fit marcher son infanterie; la cavalerie ne pouvant être d'aucune utilité dans ce pays montagneux, il la laissa à Fiessen pour garder l'entrée du défilé. Il se proposoit d'avancer avec assez de rapidité pour dévancer les nouvelles de la perte d'Ehrenbergh, & pour surprendre l'Empereur avec toute sa suite, dans une ville ouverte, & incapable de se défendre. Mais à peine ses troupes commençoient-elles à se mettre en mouvement, qu'un bataillon de mercenaires se mutina, déclarant qu'ils ne marcheroient qu'après avoir reçu la gratification qui leur étoit due, suivant l'usage de ce temps-là, pour avoir pris une place d'assaut. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de dangers, & aux dépens d'un temps précieux, que Mau-

(a) Arnold. *vita Maurit.* 123.

rice vint à bout d'appaiser cette révolte, & d'engager ses soldats à le suivre vers une ville où ils trouveroient un riche butin, qui les récompenseroit de tous leurs services. 1552.

L'Empereur ne dut sa sûreté qu'au délai occasionné par cet accident imprévu. Il n'apprit que vers la nuit le danger qui le menaçoit ; & voyant que rien ne pouvoit le sauver que la fuite la plus prompte, il quitta, sur le champ, Inspruck : malgré l'obscurité de la nuit & la violence de la pluie qui tomboit alors ; & quoiqu'il fût si fort affoibli par les douleurs de la goutte, qu'il ne pouvoit souffrir d'autre mouvement que celui d'une litiere, il voyagea à la lumiere des flambeaux, prenant sa route à travers les Alpes, par des sentiers presqu'impraticables. Ses courtisans & ses domestiques le suivoient avec la même précipitation, quelques-uns sur les chevaux qu'ils avoient pu se procurer à la hâte, un grand nombre à pied, & tous dans le plus grand désordre. Ce fut dans ce misérable équipage, bien différent de la pompe dont on avoit vu le con-

L'Empereur s'enfuit en désordre d'Inspruck.

1552. quérant de l'Allemagne constamment environné pendant les cinq années précédentes, que Charles arriva, avec sa suite découragée & abattue de fatigue, à Villach dans la Carinthie; & à peine se crut-il en sûreté dans ce lieu inconnu & inaccessible.

Maurice entre dans la ville.

Maurice entra à Inspruck, quelques heures après que l'Empereur & les siens en étoient sortis; désespéré de voir échapper sa proie au moment où il étoit près de la saisir, il les poursuivit jusqu'à quelques milles de distance; mais regardant comme impossible d'atteindre des fuyards à qui la crainte donnoit des aîles, il revint dans la ville, & livra au pillage tous les bagages de l'Empereur & de ses ministres; il défendit en même-temps de toucher à tout ce qui appartenoit au Roi des Romains; soit qu'il eût formé quelques liaisons d'amitié avec ce Prince, soit qu'il voulût le faire croire. Maurice avoit calculé le temps de ses opérations avec tant de justesse, qu'il ne restoit plus alors que trois jours jusqu'au commencement de la treve convenue; il partit sur le champ pour aller trou-

ver Ferdinand à Paſſau, au jour qui avoit été fixé. 1552.

Avant de ſortir d'Inſpruck, Charles mit en liberté l'Electeur de Saxe qu'il avoit dépouillé de ſon Electorat, & qu'il traînoit depuis ciuq ans à ſa ſuite; il eſpéroit peut-être d'embarraſſer Maurice en relâchant un rival qui pourroit lui diſputer ſon titre & ſes Etats; ou peut-être ſentoit-il l'indécence de retenir ce Prince priſonnier, tandis qu'il couroit lui-même le riſque d'être privé de ſa liberté. Mais l'Electeur ne voyant d'autre moyen de s'échapper que celui que prenoit l'Empereur, & frémiſſant à la ſeule idée de tomber entre les mains d'un parent qu'il regardoit avec raiſon comme l'auteur de toutes ſes infortunes, il prit le parti d'accompagner Charles dans ſa fuite, & d'attendre la déciſion de ſon ſort de la négociation qui devoit s'entamer.

L'Empereur met en liberté l'Electeur de Saxe.

Ce ne fut pas le ſeul effet que produiſirent les opérations de Maurice. On ne fut pas plutôt informé à Trente qu'il avoit pris les armes, qu'une conſternation générale s'empara des Peres du concile. Les Prélats Alle-

Le concile de Trente ſe ſépare en déſordre.

1552. mands retournerent chez eux sur le champ, dans la vue de pourvoir à la sûreté de leurs propres domaines. Les autres avoient une extrême impatience de se retirer aussi; & le Légat, qui jusqu'alors avoit résisté à tous les efforts des Ambassadeurs Impériaux qui vouloient faire admettre au concile les théologiens Protestants, saisit avec joie cette occasion de dissoudre une assemblée qui lui avoit paru si difficile à gouverner. Une congrégation, qui se tint le vingt-huit Avril, rendit un décret pour proroger le concile pendant deux ans, & pour le convoquer de nouveau à l'expiration de ce terme, si la paix étoit alors rétablie en Europe (a). Cette prorogation s'étendit jusqu'à dix ans; mais les opérations du concile, lorsqu'il se rassembla en 1562, n'appartiennent pas au période qu'embrasse cette histoire.

Effets de ses décrets.

La convocation d'un concile avoit été passionnément desirée par tous les Etats de la Chrétienté; on es-

(a) Fra-Paolo, 353.

péroit de la sagesse & de la piété des Prélats qui représentoient le corps entier des fideles, qu'il en résulteroit des efforts charitables & efficaces pour terminer les disputes qui s'étoient malheureusement élevées dans l'Eglise. Mais les différents Papes qui avoient convoqué cette assemblée, avoient d'autres objets en vue; ils mirent en œuvre tout ce qu'ils avoient de politique & d'autorité pour arriver à leur but. Les talents & l'adresse de leurs Légats, l'ignorance d'un grand nombre de Prélats, & la basse soumission des Evêques indigents d'Italie, donnerent à ces Papes une si grande influence dans le concile, qu'ils en dictoient tous les décrets; & qu'en les rédigeant, ils pensoient moins à rétablir l'unité & la concorde dans l'Eglise, qu'à affermir leur propre domination, ou à consolider les principes sur lesquels ils imaginoient que cette domination étoit fondée. Des dogmes qui, jusqu'alors, n'avoient été reçus que sur la foi de la tradition, & dans l'interprétation desquels on admettoit quelque latitude, furent définis avec

1552.

1552. une ſcrupuleuſe exactitude, & confirmés par la ſanction de l'autorité Papale. Des cérémonies qui n'avoient été obſervées que par déférence à des uſages qu'on regardoit comme anciens, furent établies par les décrets de l'Egliſe, & déclarées parties eſſentielles de ſon culte. Au-lieu de fermer la breche, on l'élargit, & le mal devint irréparable; au-lieu d'eſſayer de concilier les partis diviſés, on affecta de tirer une ligne préciſe qui fixoit & établiſſoit la ſéparation des deux partis. Ces opérations ſervent encore aujourd'hui à les tenir diviſés; & ſi la Providence divine n'y intervient, doivent rendre la ſéparation éternelle.

Caractere des Hiſtoriens du concile.

Nous devons à trois auteurs différents la connoiſſance que nous avons des opérations de cette aſſemblée. Le pere Paul de Veniſe écrivit ſon hiſtoire du concile de Trente, tandis que la mémoire de ce qui s'y étoit paſſé étoit encore récente, & que pluſieurs de ceux qui y avoient aſſiſté vivoient encore. Il a développé les intrigues & les artifices qui y préſiderent, avec une liberté & une ſé-

vérité qui ont donné une atteinte profonde à l'autorité & à la réputation 1552.
de ce concile. Il en a décrit les délibérations, & expliqué les décrets avec tant de clarté & de profondeur, avec une érudition si variée & une raison si solide, que son livre est justement regardé comme un des meilleurs ouvrages d'histoire qui existent. Environ cinquante ans après, le Jésuite Pallavicini publia son histoire du concile en opposition à celle du Pere Paul; il employa toutes les ressources d'un esprit subtil & délié pour infirmer l'autorité, & pour réfuter les raisonnements de son antogoniste; il s'efforce de prouver, en justifiant adroitement les opérations du concile, & en interprétant ses décrets avec subtilité, que l'impartialité en dirigea les délibérations, & que le jugement ainsi que la candeur en dicta les décisions. Vargas, jurisconsulte Espagnol, qui fut nommé pour accompagner à Trente les Ambassadeurs Impériaux, envoyoit à l'Evêque d'Arras un compte exact de tout ce qui s'y passoit, & lui expliquoit tous les artifices que le Légat

employoit pour faire agir à son gré
1552. le concile. On a publié une lettre dans laquelle Vargas déclame contre la Cour du Pape avec la sévérité naturelle à un homme qui, par sa situation, étoit en état de bien observer les manœuvres de cette Cour, & qui étoit obligé d'employer tous ses soins & ses talents à les faire échouer. Quel que soit celui de ces trois auteurs qu'on prenne pour guide dans le jugement qu'on se formera de l'esprit qui animoit le concile, on découvrira parmi quelques-uns de ceux qui le composoient, tant d'ambition & d'artifice, & parmi la plupart des autres tant d'ignorance & de corruption ; on y observera une si forte teinte des passions humaines & si peu de cette simplicité de cœur, de cette pureté de mœurs & de cet amour de la vérité, qui seuls peuvent donner aux hommes le droit de décider quelle doctrine est digne de Dieu, & quel culte lui est agréable, qu'il sera bien difficile de croire qu'une influence extraordinaire du Saint-Esprit ait animé cette assemblée, & inspiré ses décisions.

Tandis

Tandis que Maurice étoit occupé à négocier à Lentz, avec le Roi des Romains, ou à faire la guerre à l'Empereur dans le Tirol, le Roi de France s'étoit avancé en Alsace jusqu'à Strasbourg. Il demanda au Sénat la permission de traverser la ville, espérant qu'à l'aide du même stratagême qui lui avoit réussi à Metz, il pourroit se rendre maître de la place, & se frayer, par le Rhin, un passage dans le cœur de l'Allemagne; mais les Strasbourgeois, instruits par la crédulité & le malheur de leurs voisins, fermerent leurs portes; & ayant rassemblé une garnison de cinq mille hommes, ils réparerent leurs fortifications, raserent les maisons qui étoient dans leurs fauxbourgs, & parurent déterminés à se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Ils envoyerent en même-temps au Roi, une députation des bourgeois les plus respectables, pour le prier de n'exercer aucune hostilité contr'eux. Les Electeurs de Treves & de Cologne, le Duc de Cleves & d'autres Princes du voisinage, se joignirent à eux pour conjurer Henri de ne pas oublier le titre qu'il

1552.

Les François veulent surprendre Strasbourg.

1552. avoit pris si généreusement, & de ne pas se rendre l'oppresseur de l'Allemagne dont il s'étoit annoncé comme le libérateur. Les cantons Suisses les seconderent aussi avec zele, & solliciterent Henri d'épargner une ville, qui depuis long-temps étoit liée avec leur République par l'amitié & par des traités.

Quelque puissante que fût cette intercession réunie, elle n'auroit pu déterminer Henri à renoncer à une conquête si importante, s'il avoit été en état de se l'assurer; mais on connoissoit peu dans ce siecle le moyen de faire subsister de nombreuses armées loin des frontieres de leur pays, & les revenus des Princes, ainsi que leur habileté dans l'art de la guerre, étoient fort au-dessous des efforts vigoureux & compliqués qu'exigeoit une telle entreprise. Quoique les François ne fussent pas encore bien éloignés de leurs frontieres, ils commençoient déjà à sentir la disette des vivres, & ils n'avoient pas des magasins suffisants pour leur fournir des provisions pendant un siege qui nécessairement

auroit été fort long (*a*). En même-temps la Reine d'Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, avoit assemblé un corps de troupes considérable, qui, sous le commandement de Martin de Rossem, ravageoit la Champagne, & menaçoit les Provinces adjacentes. Ces différentes circonstances obligerent le Roi, malgré sa répugnance, d'abandonner l'entreprise. Mais il voulut du moins se faire, auprès de ses alliés, un mérite de cette retraite qu'il ne pouvoit éviter, & il témoigna aux Suisses qu'il ne prenoit cette résolution que par déférence pour leurs sollicitations (*b*). Il ordonna ensuite de mener boire dans le Rhin tous les chevaux de son armée, pour prouver qu'il avoit poussé jusques-là ses conquêtes, & il reprit la route de la Champagne. 1552.

Opérations militaires d'Albert de Brandebourg.

Pendant que le Roi de France & la grande armée des confédérés faisoient ces mouvements, on avoit confié à Albert de Brandebourg le

(*a*) Thuan. 351, 352.
(*b*) Sleidan, 557. Brantome, *t*. 7, *p*. 39.

1552. commandement d'un corps ſéparé de huit mille hommes, compoſés principalement de mercenaires qui s'étoient rangés ſous ſes drapeaux, attirés par le deſir du pillage plutôt que par l'eſpérance de recevoir une ſolde fixe & réglée. Ce Prince ſe voyant à la tête de ce corps d'aventuriers, déterminés à le ſuivre partout, commença bientôt à dédaigner l'état de ſubordination dans lequel il avoit été juſques-là, & à former ces projets vaſtes d'agrandiſſement, qui ſe préſentent rarement aux eſprits les plus ambitieux, ſi ce n'eſt lorſque les guerres civiles & les factions les excitent à des entrepriſes hardies, en les flattant de l'eſpérance d'un ſuccès prochain. Plein de ces grandes prétentions, Albert fit la guerre d'une maniere très-différente de celle des confédérés; il s'efforça de répandre au loin la terreur de ſes armes par la rapidité de ſes mouvements, auſſi-bien que par l'étendue & la violence de ſes dévaſtations. Il exigea des contributions de tous les endroits où il paſſa, dans le deſſein d'amaſſer aſſez d'argent pour être en état de payer

& de conserver son armée. Il chercha à s'emparer de Nuremberg, d'Ulm ou de quelque autre ville libre de la haute Allemagne qui lui servît de capitale, où il pût fixer le siege de son gouvernement. Mais trouvant ces villes sur leurs gardes & en état de lui résister, il tourna toute sa fureur contre les Ecclésiastiques papistes, dont il ravagea les terres avec une barbarie impitoyable, qui leur donna des impressions très-défavorables contre l'esprit de cette religion réformée, dont il prétendoit être un zélé défenseur. Les Evêques de Bamberg & de Wurtzbourg se trouverent, par leur situation, plus exposés que les autres à ses violences. Il obligea le premier de lui abandonner la propriété d'environ la moitié de son vaste diocese; il força le second de lui payer une somme immense pour racheter son pays de la ruine & de la dévastation. Au milieu de ces excès d'une fureur bisarre, Albert n'eut aucun égard ni aux ordres de Maurice, malgré l'engagement qu'il avoit contracté de lui obéir comme au Général en chef de la ligue, ni aux repré-

1552.

1552. sentations des autres confédérés ; il fit voir clairement qu'il n'étoit occupé que de son propre intérêt, sans s'embarrasser de la cause commune, ni du motif général qui avoit fait prendre les armes aux confédérés.

Négociations pour la paix à Passau.

Cependant Maurice ayant fait revenir son armée en Baviere, & ayant publié un manifeste, où il enjoignoit au clergé Luthérien & aux instituteurs de la jeunesse de reprendre leurs fonctions dans toutes les villes, les écoles & les universités, d'où ils avoient été chassés, il rejoignit Ferdinand à Passau, le vingt-six Mai. Ce congrès, où l'on alloit traiter des affaires de la plus grande importance pour le maintien de la paix & de l'indépendance de l'Empire, attiroit les regards de toute l'Allemagne. Outre Ferdinand & les Ambassadeurs de l'Empereur, le Duc de Baviere, les Evêques de Saltzbourg & d'Aichstat, les Ministres de tous les Electeurs & les députés des Princes des villes libres les plus considérables s'étoient rendus à Passau. Maurice, au nom des confédérés, & le Roi des Romains, comme représentant l'Empe-

reur, ouvrirent la négociation. Les Princes qui étoient présents & les députés de ceux qui étoient absents, agirent comme intercesseurs & médiateurs. 1552.

Condi-tions pro-posées par Mau-rice.

Maurice, dans un long discours, exposa les motifs de sa conduite, après avoir fait l'énumération de tous les actes de despotisme, contraires à la constitution de l'Empire, auxquels l'Empereur s'étoit porté dans son administration; il se borna à trois objets, déjà énoncés dans le manifeste qu'il avoit publié en prenant les armes: il demanda que le Landgrave de Hesse fût mis en liberté sur le champ; qu'on fît droit sur les griefs des confédérés relativement à l'administration civile de l'Empire, & que les Protestants eussent l'exercice public & tranquille de leur religion. Ferdinand & les Ambassadeurs de l'Empereur montrant de la répugnance à accorder toutes ces conditions, les médiateurs écrivirent en commun une lettre à l'Empereur, pour le conjurer de délivrer l'Allemagne des calamités d'une guerre civile, en donnant à Maurice & à son parti toutes les

1552. satisfactions qui pouvoient les engager à mettre bas les armes. Ils obtinrent en même-temps de Maurice que la treve seroit prolongée pour un court intervalle, pendant lequel ils s'efforceroient d'obtenir une réponse décisive aux demandes des confédérés.

Elles sont fortement appuyées par les Princes de l'Empire.

Cette requête fut présentée à l'Empereur, au nom de tous les Princes de l'Empire tant Papistes que Protestants, & de ceux qui avoient secondé ses desseins ambitieux, aussi-bien que de ceux qui avoient vu avec crainte & avec jalousie l'accroissement de son pouvoir. Cette unanimité si peu commune & si sincere à appuyer les demandes de Maurice & à recommander la paix, prenoit sa source dans différents motifs. Ceux qui étoient le plus attachés à l'Eglise Romaine, ne pouvoient se dissimuler que le parti Protestant étoit soutenu par une armée nombreuse, pendant que l'Empereur commençoit à peine à faire les premiers préparatifs pour se défendre. Ils prévoyoient les grands efforts qu'il leur faudroit faire pour lutter avec un ennemi auquel on avoit

laissé prendre des forces si redoutables. L'expérience leur avoit montré 1552.
que l'Empereur recueilleroit seul le fruit de leurs efforts, & que la victoire la plus complette ne feroit qu'appesantir leurs chaînes & les rendre insupportables. Ces considérations leur faisoient craindre de contribuer une seconde fois, par un zele indiscret, à mettre l'Empereur en possession d'une puissance qui deviendroit fatale à la liberté de l'Allemagne; ainsi malgré la violence indomptable de l'esprit superstitieux de ce siecle, ils aimerent mieux que les Protestants obtinssent la liberté de conscience qu'ils demandoient, que d'aider Charles à les opprimer, & de le mettre en état de bouleverser la constitution de l'Empire, en donnant encore plus d'étendue à la prérogative Impériale. La crainte de voir l'Allemagne en proie de nouveau à toutes les horreurs de la guerre civile, ajoutoit un grand poids à toutes ces considérations. Plusieurs Etats de l'Empire avoient déjà éprouvé la fureur destructive des armes d'Albert; d'autres la craignoient, & tous desiroient un accom-

1552. modement entre l'Empereur & Maurice, qui les délivreroit de ce terrible fléau.

Motifs qui portoient alors l'Empereur à la paix.

Tels étoient les motifs qui portoient tant de Princes, malgré la différence de leurs intérêts politiques & de leur religion, à s'unir pour presser l'Empereur de faire avec Maurice un accommodement, qui leur paroissoit non-seulement salutaire, mais d'une absolue nécessité. Des raisons presque aussi nombreuses & aussi fortes portoient Charles lui-même à le desirer. Il connoissoit tous les avantages que les confédérés avoient acquis par sa négligence, & il sentoit alors l'insuffisance des ressources qu'il avoit pour s'y opposer. Les Espagnols ses sujets, mécontents de sa longue absence, & fatigués de ces guerres éternelles qui ne pouvoient être d'aucun avantage à leur pays, ne vouloient plus lui fournir aucun subside considérable ni d'hommes ni d'argent; & quoiqu'il pût se flatter de tirer d'eux de nouveaux secours par adresse ou par importunité, il voyoit bien qu'il ne les obtiendroit pas assez promptement pour pouvoir en pro-

fiter dans des circonftances qui demandoient la plus grande célérité. Son tréfor étoit épuifé, fes vieilles troupes étoient difperfées ou licenciées, & il ne pouvoit pas compter beaucoup fur le courage & la fidélité des nouvelles levées qu'il étoit obligé de faire. Il ne pouvoit raifonnablement efpérer d'ufer encore avec quelques fuccès des mêmes artifices qu'il avoit employés pour affoiblir & ruiner la ligue de Smalkalde. Le but auquel il tendoit étoit trop bien connu, & l'on n'auroit plus été la dupe des prétextes fpécieux fous lefquels il avoit d'abord caché fes ambitieux deffeins. Tous les Princes d'Allemagne étoient en défiance & fur leurs gardes; il eût tenté inutilement de les aveugler une feconde fois fur leurs intérêts, & de fe fervir tour-à-tour d'une partie d'entr'eux pour affervir les autres. L'expérience lui avoit appris d'ailleurs, qu'une confédération, dont Maurice étoit le chef, feroit autrement dirigée que l'avoit été la ligue de Smalkalde, & qu'elle ne montreroit ni la même irréfolution dans fes projets, ni la même foibleffe dans

1552.

1552. ses efforts. S'il se déterminoit à continuer la guerre, il devoit compter que les Etats les plus considérables de l'Allemagne prendroient parti contre lui, & il ne pouvoit attendre du reste qu'une neutralité équivoque; il pouvoit craindre encore que, pendant que toutes ses forces seroient occupées d'un côté, le Roi de France ne saisît le moment favorable pour porter la guerre sur une autre partie, avec un succès presque certain. Ce Monarque avoit déjà fait des conquêtes dans l'Empire, & Charles étoit aussi empressé de les recouvrer, qu'impatient de tirer vengeance des secours qu'on avoit donnés à ses sujets mécontents. Quoique Henri fût alors retiré en-deçà du Rhin, il n'avoit fait que changer le théâtre de la guerre, & il avoit porté toutes ses forces dans les Pays-Bas. Les Turcs, excités par les sollicitations du Roi de France, & par leur ressentiment contre Ferdinand qui avoit violé la treve en Hongrie, préparoient une flotte puissante pour ravager les côtes de Naples & de Sicile, qu'il avoit laissées presque sans défense, en tirant de ces Etats la plus

grande partie des troupes réglées, pour renforcer l'armée qu'il s'occupoit alors d'assembler. 1552.

Zele de Ferdinand pour l'accommodement.

Ferdinand, qui s'étoit transporté de lui-même à Villach, dans le dessein de mettre sous les yeux de l'Empereur le résultat de la conférence de Passau, avoit aussi des motifs particuliers de desirer la paix, & se trouvoit excité par-là à seconder avec la plus grande chaleur les raisons que les Princes assemblés au congrès avoient alléguées pour la paix. Il avoit vu avec quelque satisfaction le coup fatal porté au pouvoir despotique que son frere avoit usurpé dans l'Empire. Il étoit fort occupé à empêcher que Charles ne recouvrât ce qu'il avoit perdu, parce qu'il prévoyoit que, si ce Prince en venoit à bout, il reprendroit avec une nouvelle ardeur & une plus grande apparence de succès, son projet favori de transmettre le pouvoir à son fils, en excluant son frere de la succession à l'Empire. Il se proposoit donc de concourir de tout son pouvoir à limiter l'autorité Impériale, afin de s'en assurer par-là même la possession. D'ailleurs, Soli-

man aigri par la perte de la Tranſyl-
1552. vanie, & encore plus par les artifices frauduleux qui la lui avoient fait perdre, avoit mis en campagne une armée de cent mille hommes, qui, après avoir défait un corps des troupes de Ferdinand & pris pluſieurs places importantes, menaçoit non-ſeulement d'achever la conquête de cette Province, mais même de chaſſer Ferdinand de cette partie de la Hongrie qui lui étoit encore ſoumiſe. Ce Prince étoit dans l'impoſſibilité de réſiſter à un ſi puiſſant ennemi; ſon frere ne pouvoit lui être d'aucun ſecours tant qu'il ſeroit engagé dans une guerre civile, & il ne devoit pas ſe promettre de tirer des Princes d'Allemagne le contingent de troupes & d'argent qu'ils avoient coutume de fournir pour repouſſer les invaſions des Infidele. Maurice, ayant bien remarqué l'embarras de Ferdinand ſur ce dernier article, lui avoit offert, ſi la paix étoit ſolidement rétablie, de marcher lui-même en Hongrie à ſon ſecours à la tête de ſes troupes; une propoſition ſi avantageuſe pour Ferdinand dans les circonſtances où

il se trouvoit, fit une si grande impression sur son esprit, que se voyant privé d'ailleurs de tout autre secours, il devint le défenseur le plus ardent de la cause des confédérés, & qu'il leur auroit accordé les demandes les plus fortes plutôt que de retarder une paix qu'il regardoit comme le seul moyen de raffermir sur sa tête la Couronne de Hongrie. 1552.

Circonstances qui retardent la paix.

Tant de circonstances conspirant à déterminer un accommodement, on devoit naturellement s'attendre à le voir bientôt conclu. Mais le caractere inflexible de l'Empereur, & la répugnance qu'il avoit à renoncer tout d'un coup à un plan qu'il avoit suivi avec tant de chaleur & de constance, contrebalançoient la force de tous les motifs qui le portoient à la paix, & non-seulement retardoient cet événement, mais sembloient le rendre incertain. Quand les demandes de Maurice & la lettre des médiateurs de Passau lui furent présentées, il refusa nettement de faire droit sur les griefs qui y étoient énoncés, & d'accorder aucune stipulation pour la sûreté ac-

1552. tuelle de la Religion Proteſtante. Il propoſa de renvoyer la diſcuſſion de ces deux points à la diete prochaine. De ſon côté, il demanda qu'on le dédommageât ſur le champ de toutes les pertes qu'il avoit eſſuyés dans cette guerre, & par la licence des troupes des confédérés & par les exactions de leurs chefs.

Les opérations vigoureuſes de Maurice facilitent l'accommodement.

Maurice qui connoiſſoit tous les artifices de l'Empereur, fut perſuadé que les propoſitions de ce Prince n'avoient d'autre objet que de lui faire perdre du temps, & de le tromper. Sans écouter les prieres de Ferdinand, il quitte Paſſau bruſquement, & rejoignant ſes troupes qui étoient campées à Merghentheim, ville de Franconie, appartenante aux Chevaliers de l'ordre Teutonique, il ſe met en mouvement, & recommence les hoſtilités. Comme trois mille hommes à la ſolde de l'Empereur s'étoient jettés dans Francfort-ſur-le Mein, & pouvoient delà infeſter la Heſſe qui en étoit voiſine, il marcha vers cette ville, & en forma le ſiege. La célérité de cette entrepriſe & la vigueur avec laquelle Maurice fit ſes

approches contre la place, allarmerent tellement l'Empereur, qu'il écouta plus favorablement les raisons de Ferdinand en faveur de la paix. Malgré sa hauteur & son opiniâtreté naturelle, il sentit la nécessité de plier, & montra des dispositions à faire quelques sacrifices de son côté, si Maurice vouloit diminuer quelque chose de ses demandes. Dès que Ferdinand s'apperçut que l'Empereur commençoit à céder, il ne cessa pas un moment de le presser jusqu'à ce qu'il l'eût déterminé à déclarer qu'il accorderoit tout ce qu'on voudroit pour la sûreté des confédérés. Ayant gagné ce point difficile, il dépêcha un courier à Maurice; & en lui faisant part de la derniere résolution de l'Empereur, il le conjura de ne pas rendre inutiles tous les efforts qu'il avoit faits pour le rétablissement de la paix, & de ne pas frustrer, par une obstination déplacée, les vœux que toute l'Allemagne faisoit pour cet heureux événement. 1552.

Maurice, nonobstant l'heureuse situation de ses affaires, se trouvoit fortement porté à déférer à cet avis. Maurice desire lui-même la paix.

1552. L'Empereur, quoique pris au dépourvu, avoit déjà commencé à assembler des troupes; & quelques foibles que pussent être ses efforts, tant que les impressions de la premiere consternation dureroient, il voyoit bien que Charles agiroit à la fin avec une vigueur proportionnée à l'étendue de son pouvoir & de ses Etats, & conduiroit en Allemagne une armée, formidable par le nombre & plus encore par la terreur de son nom & la renommée de ses victoires passées. Il ne pouvoit guere espérer qu'une confédération composée d'un si grand nombre d'associés, continuât longtemps d'agir avec assez d'union & de persévérance pour résister aux efforts soutenus & bien dirigés d'une armée conduite par un chef absolu, accoutumé à commander & à vaincre. Il sentoit déjà, quoiqu'il n'en eût été instruit par aucun fâcheux événement, qu'il n'étoit après tout que le chef d'un corps formé de membres mal unis. Il voyoit, par l'exemple d'Albert de Brandebourg, que, malgré toute son adresse & tout son crédit, quelqu'un des chefs confédérés pour-

roit se détacher de l'association, sans qu'il fût possible de le ramener à la subordination. Ces considérations lui faisoient craindre pour la cause commune; une autre non moins puissante l'allarmoit sur ses propres intérêts. En rendant la liberté à l'ancien Electeur, & en révoquant l'acte qui le privoit de son rang & de ses Etats, l'Empereur pouvoit blesser Maurice par l'endroit le plus sensible. Ce Prince malheureux, aimé de ses anciens sujets, & respecté de tout le parti Protestant, en cherchant à recouvrer les domaines dont il avoit été injustement dépouillé, ne pouvoit manquer d'exciter en Saxe quelques mouvements qui mettroient Maurice en danger de perdre tout ce qu'il avoit acquis au prix de tant de dissimulation & d'artifice. D'un autre côté, il ne dépendoit que de l'Empereur de rendre inutiles toutes les sollicitations des confédérés en faveur du Landgrave : il ne falloit qu'ajouter une violence de plus à l'injustice & à la cruauté avec laquelle il avoit traité son prisonnier ; & il avoit déjà prévenu les fils de ce Prince infor-

1552.

1552. tuné, que, s'ils persistoient dans leurs entreprises, au-lieu de voir leur pere en liberté, ils apprendroient bientôt qu'il avoit reçu la punition que sa révolte avoit méritée (*a*).

La paix de religion conclue à Passau.

Maurice délibéra sur tous ces points avec ses associés : quoique les conditions offertes par l'Empereur fussent moins avantageuses que celles qui avoient été proposées par la confédération, il jugea qu'il étoit plus sage de les accepter, que de s'exposer de nouveau aux événements douteux de la guerre (*b*). Il retourna à

2 Août.

Passau, & signa le traité, dont les principaux articles étoient, qu'avant le 12 d'Août, les confédérés quitteroient les armes & licencieroient leurs troupes; qu'à cette époque, ou même auparavant, le Landgrave seroit mis en liberté, & reconduit en sûreté à son château de Rheinsfels; qu'on tiendroit dans six mois une diete pour délibérer sur les meilleurs moyens de prévenir pour la

(*a*) Sleid. *hist.* 571.
(*b*) Sleid. 563, &c. Thuan. *l.* 10, *p.* 359.

fuite les disputes & les querelles de religion; qu'en attendant, ni l'Empereur ni aucun autre Prince ne feroient, sous quelque prétexte que ce fût, aucune violence à ceux qui suivoient la confession d'Ausbourg, & qu'on leur accorderoit au contraire le libre & tranquille exercice de leur religion; que les Protestants, de leur côté, ne troubleroient les Catholiques ni dans l'exercice de leur jurisdiction ecclésiastique, ni dans l'observation de leurs cérémonies religieuses; que la chambre Impériale administreroit la justice, avec impartialité, aux sujets de l'Empire, de l'une & de l'autre religion, & qu'on prendroit indifféremment les membres de ce tribunal dans les deux partis; que si la diete prochaine ne venoit pas à bout de terminer les différends de religion, les clauses du traité actuel, favorables aux Protestants, conserveroient pour toujours toute leur force; qu'aucun des confédérés ne pourroit être recherché pour ce qui étoit arrivé dans le cours de la guerre; que la discussion des atteintes que Maurice prétendoit

1552.

1552. avoir été portées à la constitution & à la liberté de l'Empire, seroit renvoyée à la diete suivante ; enfin, qu'Albert de Brandebourg seroit compris dans le traité, pourvu qu'il voulût y accéder, & qu'il licenciât ses troupes avant le douze du mois d'Août (a).

Réflexions sur ce traité & sur la conduite de Maurice.

Tel fut le célebre traité de Passau, qui renversa le grand édifice que Charles s'efforçoit d'élever depuis tant d'années, avec toutes les ressources que lui fournissoient sa puissance & sa politique ; qui annulla tous les réglements que ce Prince avoit faits relativement aux affaires de religion; qui fit évanouir toutes les espérances qu'il avoit conçues de rendre l'autorité Impériale absolue & héréditaire dans sa famille, & qui établit sur une base plus ferme la religion Protestante, qui n'avoit jusqu'alors subsisté en Allemagne que par tolérance & par des moyens précaires. Maurice eut toute la gloire d'avoir concerté & consommé cette

(a) *Recueil des traités, t. 2. p. 261.*

révolution inattendue. C'est une circonstance singuliere, que la réformation ait dû son rétablissement & sa solidité en Allemagne, à la même main qui, peu de temps auparavant, l'avoit portée jusques sur le penchant de sa ruine; & que l'un & l'autre événement ayent été l'ouvrage des mêmes artifices & de la même dissimulation. Cependant il semble qu'on ait fait plus d'attention au but que Maurice eut en vue, dans ces deux différentes conjonctures, qu'aux moyens qu'il employa pour y arriver. Il fut alors aussi universellement célébré pour son zele & son esprit patriotique, qu'on l'avoit rigoureusement condamné auparavant pour son indifférence & pour sa politique intéressée. On ne doit pas non plus omettre d'observer que le Roi de France, Monarque zélé pour la foi Catholique, persécutoit ses propres sujets Protestants avec toute la cruauté de la superstition, tandis qu'il employoit toute sa puissance à favoriser & à soutenir la réformation dans l'Empire, & que la ligue qui devoit porter un coup si fatal à l'Eglise Ro-

1552.

maine, fût négociée & signée par un

1552. Evêque Catholique; tant sont merveilleuses les voies par lesquelles la sagesse divine dirige le caprice des passions humaines, & les fait servir à l'accomplissement de ses propres desseins.

Les intérêts du Roi de France négligés dans le traité.

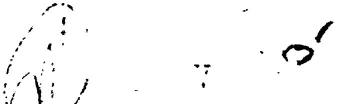
Dans les négociations de Passau, on s'occupa fort peu des intérêts du Roi de France. Maurice & les confédérés ayant obtenu ce qu'ils demandoient, ne s'embarrasserent gueres d'un allié qu'ils regardoient peut-être comme trop payé des services qu'il leur avoit rendus, par les conquêtes qu'il avoit faites en Lorraine. Les confédérés ne parurent reconnoître toutes les obligations qu'ils lui avoient, qu'en insérant dans le traité une clause qui portoit, que ce Monarque pourroit exposer ses prétentions particulieres & les sujets de plainte qu'il croyoit avoir, pour être mis, par les confédérés, sous les yeux de l'Empereur.

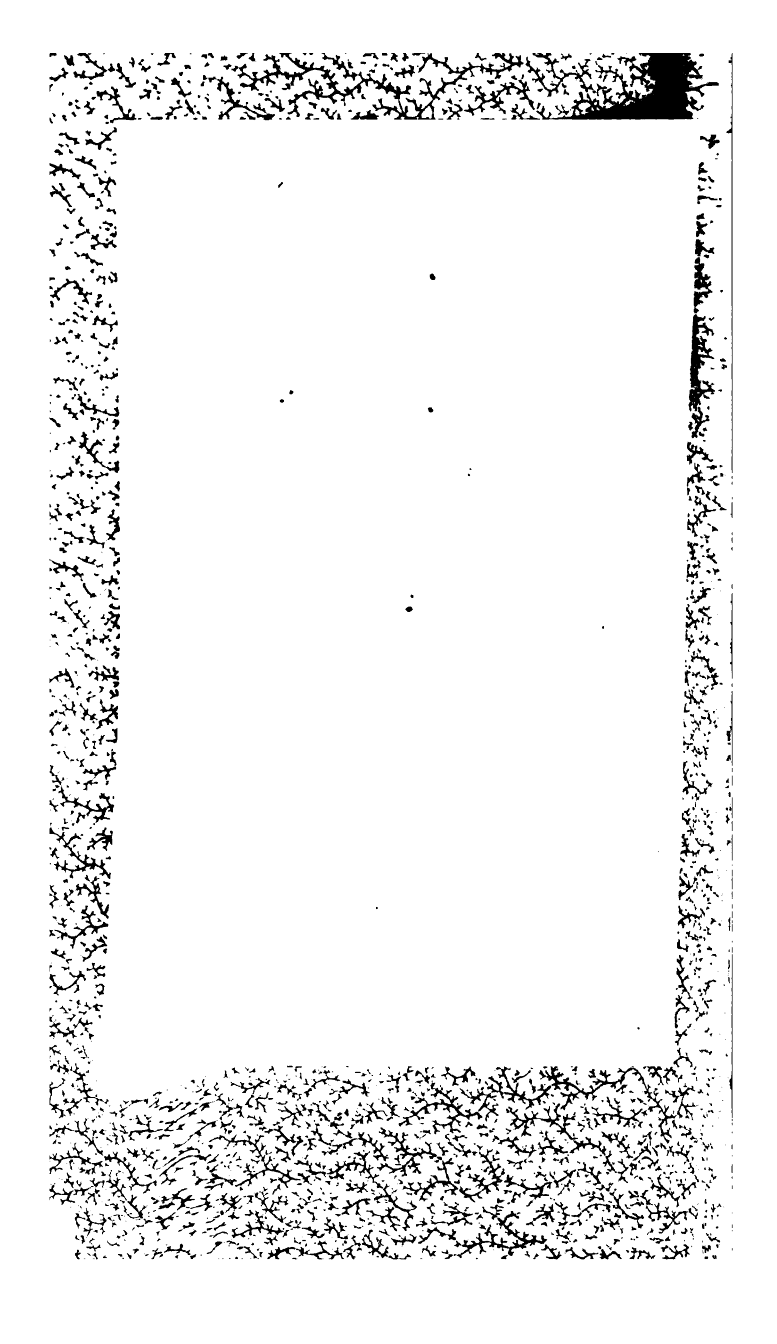
Henri éprouva en cette occasion le traitement auquel doit s'attendre tout Prince qui prête son nom & ses secours aux auteurs d'une guerre

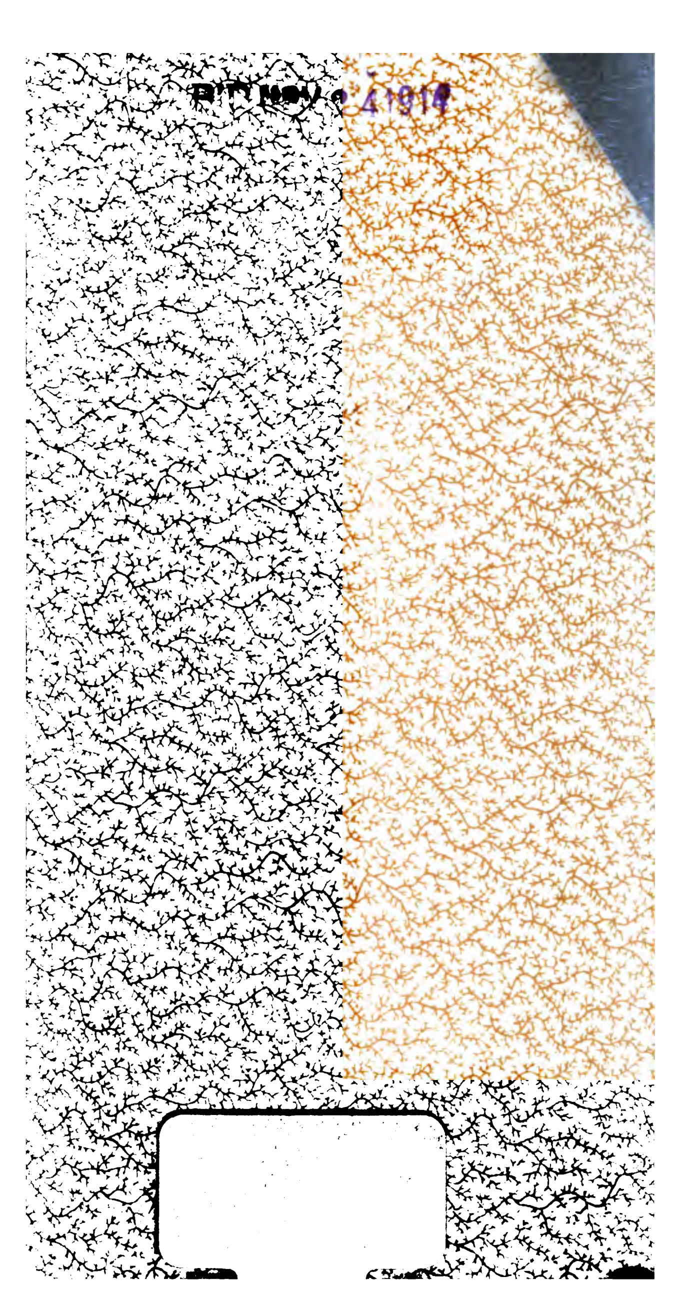
civile.

civile. Dès que la rage des factions commença à se calmer, & qu'on entrevit la possibilité d'un accommodement, ses services furent oubliés, & ses associés se firent auprès de leur Souverain un mérite de leur ingratitude envers leur Protecteur. Mais quelqu'indignation qu'inspirassent à Henri la perfidie de ses alliés & la précipitation avec laquelle ils faisoient, à ses dépens, leur paix avec l'Empereur, il sentit qu'il étoit de son intérêt d'être en bonne intelligence avec le corps Germanique; & loin de se venger de quelqu'un de ceux dont il avoit à se plaindre, il renvoya à Maurice & aux confédérés les ôtages qu'il en avoit reçus, & il continua de montrer toujours les mêmes dispositions, & d'affecter le même zele pour le maintien de l'ancienne constitution & de la liberté de l'Empire. 1552.

Fin du Livre X & du cinquieme Volume.






4 1914